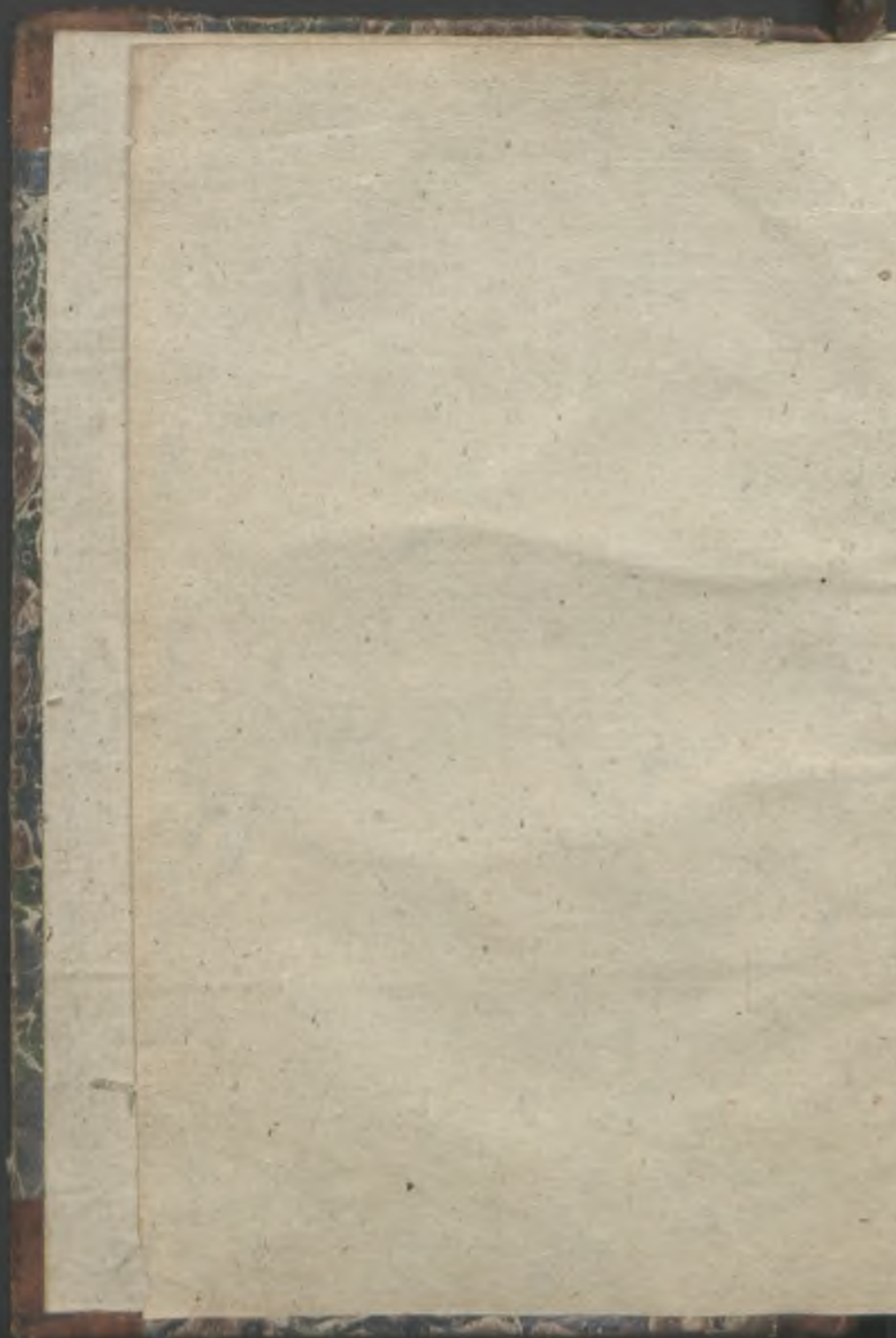




Young: 198. Divine Spirit.
mesmerism.

Biblioteki
Seminaryum
w Warszawie

13073/4



T A B L E A U
H I S T O R I Q U E .

T O M E I V .



TABLE V

LIST OF CONTENTS



T A B L E A U
HISTORIQUE
DE L'ESPRIT ET DU CARACTERE
DES
LITTE'RATEURS
FRANÇOIS,

Depis la renaissance des Lettres jusqu'en 1785;
O U

REUEIL de traits d'esprit, de bons mots,
& d'anecdotes littéraires.

*F. M. T***, Avocat en Parlement, Trésorier de la
uerre, & Subdélégué de l'Intendance de Champagne.

TOME QUATRIEME.



A VERSAILLES,
Chez POINÇOT, Libraire rue Dauphine.
A PARIS,
Chez NYON, Libraire, près le College des Quatre-Nations.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

13078/4

U.S. DEPARTMENT OF AGRICULTURE
BUREAU OF PLANT INDUSTRY
WASHINGTON, D. C.

PLANT INDUSTRY

PLANT INDUSTRY

PLANT INDUSTRY

PLANT INDUSTRY

PLANT INDUSTRY

PLANT INDUSTRY

PLANT INDUSTRY

PLANT INDUSTRY

PLANT INDUSTRY

PLANT INDUSTRY

PLANT INDUSTRY

PLANT INDUSTRY



TABLEAU HISTORIQUE

*DE l'Esprit & du Caractere des Littérateurs
Francois , depuis la renaissance des Lettres
jusqu'à nos jours.*

ALEXIS PIRON, né à Dijon en 1689,
mort à Paris en 1773.

Dès sa première jeunesse, M. Piron se sentit un attrait invincible pour la Poésie ; & l'amour de la gloire augmentant ce goût dominant, il vint à Paris, où il fut admis dans les sociétés les plus gaies, & y portoit lui-même la joie & les plaisirs. On cite encore ses bons mots & ses faillies, dans lesquelles on trouve de l'esprit sans méchanceté, de la gaieté sans envie de nuire.

Il commença sa carrière dramatique par des Opéra Comiques & des Parodies qu'il composa, tantôt seul, tantôt en société avec MM. Le Sage & d'Orneval, pour les Spectacles forains. La gaieté & la liberté de son esprit le porteroient naturellement à ce genre d'ouvrage, pour lequel il avoit la plus grande facilité.

La *Métromanie* & *Gustave*, Pièces de Piron, assurent à leur Auteur, dans le genre dramatique, la réputation d'homme de génie; leur succès au théâtre prouve le discernement, le goût, l'équité du public, & dispense de tout autre éloge.

Le Comte de Livry aimoit beaucoup Piron; il avoit voulu que ce Poète choisît un appartement dans son Château, & avoit ordonné qu'on lui obéît & qu'on le regardât comme le maître. La première fois que l'Auteur de *la Métromanie* prit possession de cet appartement, ne voulant pas manger seul, il engagea la Concierge, Janséniste outrée, à lui tenir compagnie à table. Celle-ci, poussée par

un beau zèle , se mit en tête de convertir Piron. Le Poëte répondoit à toutes ses objections : « Chacun a son goût , Madame Lamare ; pour moi , je veux être damné. » Cette plaisanterie déplut beaucoup à la Concierge ; mais , sans se rebuter , elle continua la bonne œuvre , & fit tous ses efforts pour ramener la brebis au bercail. A peine huit jours s'étoient écoulés , que M. le Comte vint voir si son ami se plaisoit à Livry. Il le surprit à l'heure du dîner , dans l'instant même que la dispute finissoit. — Eh bien ! dit-il à Piron , comment te trouves-tu ici ? Es-tu content ? Te sert-on bien ? — Oui , M. le Comte , répondit Piron ; mais Madame Lamare ne veut pas. . . . — Comment , morbleu ! elle ne veut pas ? Je prétends que tu sois ici le maître comme moi-même. . . . Entendez-vous , Madame ? Et si M. me porte la moindre plainte. . . . En un mot , je veux. . . . — Calmez-vous , M. le Comte , lui dit Piron , & daignez , je vous prie , m'entendre jusqu'au bout : Madame Lamare ne veut pas que je sois damné. — Eh ! pourquoi , s'il vous plaît , Madame , reprit le Comte ? N'est-il pas le maître ? De quoi vous

mélez-vous ? Encore une fois , je vous le répète , je veux qu'il fasse sa volonté.



Piron & Boindin étant à l'amphithéâtre de la Comédie Françoisé , le jour qu'on donna l'*Algérien* , piece de Cahusac , que le public reçut fort mal , Boindin se plaignit à Piron du mauvais ordre qui régnoit à la Comédie :
 « Eh ! ne parlez pas d'elle , lui dit l'Auteur
 » de la *Métromanie* ; c'est une vieille Catin
 » qui a perdu ses regles. »



La Piece du *Fat* , donnée aux François en 1751 , tomba , parce que l'Auteur n'avoit pas bien saisi les nuances de ce caractere. Piron , instruit de cette chute , s'écria : « Je m'y at-
 » tendois , jamais un homme ne se connoît
 » assez bien pour se peindre au naturel. »



La Tragédie de *Fernand Cortez* ayant paru trop longue , à la premiere représentation , les Comédiens prierent Piron de faire quelques corrections à sa Piece. L'Auteur , offensé

du propos , se gendarma contre les Acteurs ; mais ceux-ci insisterent , & apporterent l'exemple de M. de Voltaire , qui corrige ses Pieces au gré du Public. « Cela est différent , ré-
» pondit Piron ; Voltaire travaille en mar-
» quéterie , & moi je jette en bronze. » Le mot n'est pas modeste ; il est expressif.

Piron , en sortant de la même Tragédie , qui n'avoit pas été goûtée , fit un faux pas ; quelqu'un s'empressant de le soutenir , il lui dit : « C'est ma piece qu'il falloit soutenir ,
» & non pas moi. »

A une représentation de *Gustave* , l'Abbé Desfontaines rencontra Piron avec un habit trop somptueux , à ce qu'il lui sembloit , pour un Poète. Il lui dit , en l'abordant : « En vé-
» rité , mon pauvre Piron , cet habit n'est
» guere fait pour vous. — Cela peut être ,
» répondit Piron ; mais , M. l'Abbé , conve-
» nez aussi que vous n'êtes guere fait pour
» votre habit. »

La premiere Comédie que Piron vit à Paris fut le *Tartuffe* ; son admiration alloit jusqu'à l'extase. A la fin de la Piece , ses transports de joie augmentant encore , ses voisins lui en demanderent la raison : « Ah ! Messieurs , s'é- » cria-t-il , si cet ouvrage n'étoit pas fait , il » ne se feroit jamais. »



En Bourgogne , on nomme les habitans de Beaune , les *ânes de Beaune*. Piron , qui leur en vouloit , fut un jour dans les environs de la Ville , coupant , abattant , arrachant tous les chardons. Les passans lui en demanderent la raison : « Je suis , dit-il , en guerre avec » les Beaunois ; je leur coupe les vivres. »



On dit à Piron que les Beaunois se vengeroient tôt ou tard des épigrammes qu'il avoit lâchées contr'eux. Il remercia ceux qui l'avertissoient , en leur disant :

Allez , je ne crains point leur impuissant courroux ;
Et quand je serois seul , je les bâterois tous.

Piron entré au Spectacle à Beaune , ne savoit pas quelle Piece on alloit jouer ; il s'adressa à quelqu'un qui faisoit l'important : on donne les *Fureurs de Scapin* , lui dit grave-

ment le jeune Beaunois. « Ah ! Monsieur , ré-
» pondit Piron , en le remerciant , je croyois
» que c'étoit les Fourberies d'Oreste. »

A cette représentation , une personne apos-
trophâ tout-à-coup le Parterre , qui étoit fort
tranquille , d'un *paix-là , Messieurs , on n'en-
tend pas.* « Ce n'est pas faute d'oreilles , s'é-
» cria Piron. »

Ce Poëte trouva un matin , chez la Mar-
quise de Mimeure , M. de Voltaire plongé
jusqu'aux épaules dans un large fauteuil , les
jambes écartées , & les talons posés sur l'un
& l'autre chenet. Il fit une légère inclination
de tête à Piron , pour cinq ou six de ses ré-
vérences. Celui-ci prend un fauteuil & s'af-
seoit le plus près qu'il peut de la cheminée.
On converse assez nonchalamment , & la con-
versation tombe. L'un tire sa montre , l'autre
sa tabatiere ; celui-ci prend les pincettes , ce-
lui-là du tabac. L'un éternue , l'autre se mou-
che ; enfin l'un se met à bâiller d'une si grande
force , que Piron en alloit faire autant , lors-
que M. de Voltaire tire de sa poche une croûte

de pain , & la broie sous ses dents avec un bruit si extraordinaire qu'il étonne Piron. Celui-ci , sans perdre de tems , tire un flacon de vin & l'avala d'un seul trait. M. de Voltaire s'en trouve offensé , & dit d'un ton sec à Piron : « J'entends , Monsieur , raillerie tout » comme un autre ; & votre plaisanterie , si » c'en est une , est très-déplacée. — Ce n'en » est point une , Monsieur , répondit Piron ; » le pur hasard a part à tout ceci. » M. de Voltaire l'interrompit alors pour lui dire qu'il fortoit d'une maladie qui lui avoit laissé un besoin continuel de manger. « Mangez , Monsieur , mangez , répliqua Piron , vous faites » bien ; & moi , je sors de Bourgogne avec » un besoin continuel de boire , & je bois. »



Un Evêque de Bayonne vint un jour rendre visite à Piron. Ce Poète lui dit , avec sa gaieté ordinaire : « Monseigneur , j'ai en grande vé- » nération les jambons de votre Diocèse. »



Piron , pour une scène de nuit , fut conduit , avec M. Collé & quelques autres amis ,

chez un Commissaire. « Voilà bien du bruit ,
» dit l'Officier public ; qui êtes-vous ? votre
» nom ? — Piron. — Quel est votre état ? —
» Poète. Oui, Monsieur, Poète. Eh ! où vivez-
» vous donc , pour ne pas connoître le Poète
» Piron , Auteur des quatre *Fils ingrats* , ap-
» plaudis si justement de tout Paris ; de *Cal-*
» *listène* , qu'il a si injustement sifflé , comme je
» viens de le prouver au Public , par des vers
» qui valent une démonstration ? — Que par-
» lez-vous de Pieces de Théâtre , reprit le
» Commissaire ? Savez-vous que Lafosse est
» mon frere , qu'il en fait d'excellentes , & qu'il
» est l'Auteur de la belle Tragédie de *Manlius* ?
» Comment la trouvez-vous ? Hem ? Oh ! mon
» frere est un homme de beaucoup d'esprit.
» — Je le crois , Monsieur , car le mien n'est
» qu'une bête , quoique Maître Apothicaire ,
» & que je fasse des Tragédies. » Le Com-
missaire renvoya Piron & ses amis , & les pria
poliment de venir chez lui le samedi suivant ,
dîner & manger des huîtres. « Ah ! mes amis ,
» dit Piron , en sortant , rien ne manque plus
» à ma gloire , j'ai fait rire le Guet. »

Il dînoit quelquefois chez M. Hérault, Lieutenant de Police. Un jour il avoit pris par mégarde le chapeau de ce Magistrat pour le sien. M. Hérault, informé de l'aventure nocturne de Piron, l'envoya chercher ; Piron arrive, trouve de la compagnie & conte l'histoire. Le Magistrat traite d'abord le Poète de tapageur, d'un air assez sérieux, & puis ne peut s'empêcher de rire : « C'est fort bien, mon cher » Piron, lui dit-il ; mais convenez que vous » mériteriez une bonne calotte, pour cette » folie. -- Eh ! qui seroit assez hardi, Monsieur, répliqua le Poète, de m'en donner » une, quand votre chapeau m'en tient lieu ? »



Dans un voyage que fit Piron à Bruxelles, pour voir le grand Rousseau, ils se trouverent un jour seuls dans la campagne ; midi sonne, Rousseau se met à genoux pour dire l'*Angelus*. « M. Rousseau, lui dit Piron, cela est inutile, » Dieu seul nous voit. »



Ce fut chez Madame de Tencin que le Curé

de St. Sulpice (M. Languet) rencontra Piron sans le connoître. Cette dame le lui présenta comme un compatriote qui faisoit honneur à la Bourgogne, & le nomma. « Quoi ! c'est » vous, M. Piron ? dit le Pasteur : je suis ravi » de vous voir ! N'êtes-vous pas le fils d'un » Piron, Apothicaire de Dijon, que j'ai beau- » coup connu ? il avoit les bras si longs.... » — Ah ! Monsieur le Curé, que vos mains » n'étoient-elles au bout, repartit Piron, mon » sort seroit bien différent ! » M. Languet continua, en riant de l'exclamation : « Mais » il y a long-tems que vous demeurez sur ma » Paroisse, & il est étonnant qu'à titre de » compatriote & de paroissien, vous ne soyiez » pas venu me voir, & que je ne vous con- » noisse point. — Cela n'est pas si étonnant » que vous le pensez, lui répondit Piron ; c'est » que vous connoissez mieux vos vaches que » vos brebis. »

~~***~~

Piron, en passant dans le Louvre avec un de ses amis : « Tenez, voyez-vous, lui dit-il, » en lui montrant l'Académie Française, ils

» font là quarante qui ont de l'esprit comme
 » quatre. »

Piron s'étant fait la plus haute idée d'un homme de Lettres, il ne souffrit jamais qu'on osât la rabaisser en sa présence. Un jour, étant prêt d'entrer dans l'appartement d'un grand Seigneur, comme celui-ci reconduisoit une personne qualifiée : « Passez, Monsieur, dit le maître du logis à la personne qui s'arrêtoit par politesse, passez ; ce n'est qu'un Poète. » *Puisque les qualités sont connues*, reprit Piron, *je prends mon rang.* » Et il passa le premier.

Un Evêque rencontrant Piron dans une société, le salua & lui dit : « Comment vous portez-vous, M. Piron ? — Fort bien, & vous, Monseigneur ? — A merveille. Avez-vous lu mon nouveau Mandement ? — Pas encore ; & vous, Monseigneur ? »

Fontenelle avoit ses dînés marqués pour chaque jour de la semaine, dans certain nombre

de bonnes maisons. Cela fit dire à Piron, voyant passer de sa fenêtre le convoi du Doyen de l'Académie : « Voilà la première fois que » Fontenelle sort de chez lui pour ne pas aller » dîner en ville. »

Un des amis de Piron vint lui annoncer la fausse nouvelle de la mort de M. de Voltaire. Il fut témoin du faisissement qu'elle lui causa. Il vit Piron se lever avec vivacité de son fauteuil, s'agiter, s'écrier à plusieurs fois : « Ah ! » le pauvre homme ! quelle perte ! c'étoit le » plus bel esprit de la France. » Puis il ajouta avec sa gaieté ordinaire : « Au moins, Mon- » sieur, vous me répondez de votre nouvelle. »

L'Abbé Desfontaines faisoit mention, dans ses feuilles, d'une lettre où le grand Rousseau louoit Piron qu'il avoit vu à Bruxelles. Après avoir rapporté & approuvé les éloges que ce Poète illustre en faisoit, le Journaliste ajouta un mais avec des points. *Oh ! oh !* dit Piron, *tu me paieras, non pas ce que tu as dit, mais ce que tu n'as pas dit.*

Une Dame jolie & spirituelle avoit grande envie de voir Piron & de causer avec lui. M. R. * * * lui en procura le plaisir. La Dame, instruite de la haute estime du Poëte pour Montesquieu, entama la conversation par l'éloge & l'analyse de *l'Esprit des Loix*. Elle soutint à merveille son texte pendant quelques minutes ; mais commençant à s'embrouiller, Piron lui dit : « Croyez-moi, Madame, sauvez-vous par le *Temple de Gnide*. »

Un jeune homme vint lire à Piron une Tragédie qui alloit être bientôt jouée. A chaque vers pillé, Piron ôtoit son bonnet & continuoit ce manège à tout moment. L'Auteur de la Piece, étonné de ce geste perpétuel, lui en demanda la raison : « C'est, dit l'Auteur de la *Mé-*
» *manie*, que j'ai pour habitude de saluer les
» gens de ma connoissance. »

Piron a donné plusieurs Opéra Comiques qui ne répondent pas tout-à-fait à la réputation que s'est acquise depuis l'Auteur de *la Mé-*

romanie. C'est ce qui lui fit dire : « J'ai fait
 » toutes les nuits des Opéra Comiques qui
 » tomboient tous les jours. »

La Salle de l'Académie Française n'est pas assez vaste pour les séances publiques. Un jour que Piron vouloit percer la foule pour y arriver : « Il est plus difficile , dit-il , d'entrer
 » ici que d'y être reçu. »

Il dispuoit un jour vivement avec un grand Seigneur ; après quelques paroles trop piquantes de part & d'autre , le Poëte dit au Grand qui se fâchoit tout de bon : « Finissons, Monsieur , la partie n'est pas égale ; je ne suis
 » qu'insolent , & vous êtes brutal. »

Piron , dans un accès de mauvaise humeur contre Voltaire , dont il avoit à se plaindre , lâcha contre lui l'épigramme suivante. Sa propre vicillesse (car il étoit alors âgé de 80 ans) l'autorisoit à plaisanter sur celle de son rival.

Sur l'Auteur dont l'épiderme
 Est collé tout près des os ,

La mort tarde à frapper ferme,
 De peur d'ébrécher sa faux.
 Lorsqu'il aura les yeux clos,
 Car si faut-il qu'il y vienne,
 Adieu renom, bruit & los,
 Le tems jouera de la sienne.

Quand les *Trois Siecles* parurent en 1772, un des amis de Piron lui en envoya un exemplaire. M. Guichard, l'Auteur du *Bûcheron*, étoit alors avec lui. Piron qui, comme on fait, étoit aveugle sur la fin de sa vie, pria M. Guichard de lui lire le titre du livre. Il y fera certainement parlé de vous, ajouta le lecteur; voulez-vous que je vous lise l'article? Non, dit Piron; mais voyons ce qu'on y dit de Voltaire. A peine a-t-il entendu les trois ou quatre premières pages de cet article, qu'interrompant M. Guichard: « Je savois bien, » dit-il, que Voltaire n'avoit qu'une réputation viagère; mais je vois qu'on commence » par ne plus payer. »

Piron avoit une niece chez lui, qui s'étoit mariée à son insu, avec M. Capron, fameux Violon;

Violon ; quoique cet hymen fût fait depuis long-tems , elle s'imaginait que Piron l'ignoroit absolument ; il disoit de tems en tems : « J'en rirai bien après ma mort, Nanette a le » paquet. » Elle étoit en effet nantie d'un testament dans lequel il dit : « Je laisse à Nanette, femme de Capron, Musicien, &c. . . . Ce qui prouve qu'il n'ignoroit pas la supercherie , & qu'il avoit eu la générosité de ne rien diminuer de ses sentimens pour sa niece.

Piron disoit, en parlant de Corneille & de Racine : « Je voudrois être Racine & avoir » été Corneille. »

Parlant d'un Journaliste , qui ne passe pas pour modeste, & dont le maintien annonce la hauteur : *Son visage appelle les soufflets.*

S'étant fait lire la Tragédie d'*Orphanis*, M. *Blin*, dit-il, *débute mieux que Voltaire ne finit.*

Piron a souvent donné du chagrin à Voltaire

par ses bons mots. Après la première représentation de *Zulime*, qui ne vaut pas mieux aujourd'hui qu'alors, Voltaire rencontra Piron, & lui demanda ce qu'il pensoit de cette Pièce : *Je pense, Monsieur, lui répliqua-t-il, que vous voudriez que je l'eusse faite. Je vous aime assez pour cela,* répondit Voltaire.

L'ingénuité maligne de Piron fut en partie la cause qui l'exclut de l'Académie Française : *Je ne pourrois, disoit-il, faire penser trente-neuf personnes comme moi, & je pourrois encore moins penser comme trente-neuf.*

Un Auteur très-médiocre dit qu'il voudroit bien faire un ouvrage où personne n'eût travaillé, & ne travaillât jamais. « Vous n'avez, » lui dit Piron, qu'à faire votre éloge. »

Un ami de Piron disoit à ce Poëte, qui brilloit plus que personne dans la conversation : « Il faut prendre tous les jours quelques mo-

» mens pour vous rappeler & pour écrire ce
 » que vous avez dit de mieux dans la journée.
 Piron lui répondit : « Il y a bien de la malice
 » dans votre conseil, & vous ne me le don-
 » nez que pour m'humilier. »

M. Piron, mécontent de Sarazin qui re-
 présentoit dans une de ses pieces, & sachant
 que cet Acteur avoit été Abbé dans sa jeu-
 nesse, cria du milieu de l'amphithéâtre : *Cet*
homme qui n'a pas mérité d'être sacré à 24
ans, n'est pas digne d'être excommunié à 60.
 Le mot est excellent, mais il est mal appliqué,
 car Sarazin étoit véritablement Comédien.

CHARLES-MARIE DE LA CONDAMINE,
 Chevalier de St. Lazare, de l'Académie Fran-
 çoise, de l'Académie des Sciences, de celles
 de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de
 Bologne, de Nancy, de Lyon, de Tou-
 louse, de Montpellier, né à Paris en 1701,
 mort dans la même Ville en 1774. 73.

M. de la Condamine avoit fait connoissance

à Constantinople , avec le plus fameux Philo-
sophe de l'Empire Ottoman, & ce fameux Phi-
losophe étoit un Astrologue très-révéré du
Prince & des sujets. C'est sans doute à la per-
suasion de ce prétendu Savant que le Grand
Seigneur, ayant fait à l'Académie des Scien-
ces l'honneur de lui demander les meilleurs
livres d'Astrologie, elle répondit à Sa Hau-
tesse, qu'elle n'en connoissoit ni de bons, ni
de mauvais.

(1) En 1735, M. de la Condamine proposa le
premier à l'Académie un voyage à l'Equateur,
pour déterminer, par la mesure de trois de-
grés du méridien, la figure du globe.

Sur sa proposition, quatre Académiciens
furent nommés pour le seconder dans cette
grande entreprise, également glorieuse pour
eux & pour leur Souverain.

Ainsi, tandis que Messieurs de Maupertuis,
Clairaut, Camus & Le Monnier alloient,
pour le même objet, braver les frimats du
Nord, MM. Godin, Bouguer & de la Con-
damine allèrent affronter les ardeurs du midi.

Dans les dernières années de sa vie , M. de la Condamine s'amusoit à faire des petites piéces de vers , qui sont toutes agréables. Il fit la suivante pour sa femme , le lendemain de ses nocés :

D'Aurore & de Titon vous connoissez l'histoire ;
Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire.

Mais de mon sort Titon seroit jaloux :
Que ses liens sont différens des nôtres !

Aurore entre ses bras vit vieillir son époux ;
Et je rajeunis dans les vôtres.

M. de la Condamine fut un des premiers que l'Académie Françoisé disputa à celle des Sciences , parce qu'il fut un des premiers Savans qui embellirent les sciences par l'agrément d'un style à la portée de tout le monde. On remarque, dans sa maniere d'écrire , de la pureté , du naturel , & une sage sobriété d'ornemens.

Ce fut M. de la Condamine lui-même qui fit , à l'occasion de sa réception à l'Académie

démie Françoisé , l'épigramme que voici :

La Condamine est aujourd'hui
 Reçu dans la Troupe immortelle.
 Il est bien sourd , tant mieux pour lui ;
 Et non muet , tant pis pour elle.



(17) Au milieu de ses courses ; M. de la Condamine , pour faire subsister ses Collègues , dont les fonds étoient épuisés , vendit généreusement ses effets ; & , ce qui dut lui coûter davantage , il engagea ses instrumens astronomiques. Au moment où il se préparoit à revoir sa patrie , & à lui rapporter le produit de ses travaux , on lui enleva une cassette qui renfermoit ses journaux & l'argent destiné pour son voyage. Sur le champ il fit publier qu'il consentoit à perdre la somme entière , pourvu qu'on lui rendit ses papiers.



Pour repasser en France , M. de la Condamine avoit formé le projet de descendre la fameuse riviere des Amazones. Ce ne fut qu'après avoir couru les plus grands dangers , &

après un travail infini, qu'il parvint sur ses bords. Il fit un trajet de 500 lieues sur cette riviere, & voulut encore s'enfoncer dans celle du Para, large de trois lieues à son embouchure. Son radeau y échoua contre un banc de vase, où il fut obligé d'attendre sept jours les grandes marées, & fut enfin remis à flot par une vague plus terrible que celle qui l'avoit fait échouer, & sauvé par où il devoit périr.

Ce zélé Philosophe donna souvent des preuves d'une élévation d'ame & d'un courage peu commun. Il se défendit contre soixante hommes, & brava les coups de fusil, plutôt que de livrer au Cadi de Baffa un dépôt d'argent qui lui avoit été confié, & fut en imposer au Cadi lui-même par sa fermeté, & lui arracher des excuses par ses menaces.

M. de la Condamine étoit aussi juste que courageux dans le Nouveau-Monde. Il ne se laissa point, pendant trois ans entiers, de demander vengeance de la mort du malheureux

Séniergues, compagnon de ses voyages & de ses dangers, égorgé à ses yeux dans une fête publique, par une populace ameutée contre le François.

Le d'...
men...
l'...
...

On fait que ce Savant a été un des premiers partisans de l'inoculation. Il partage avec M. de Voltaire la gloire, si c'en est une, d'avoir accrédié parmi nous cette méthode qui a trouvé des contradicteurs éclairés. Mais, pour pousser à bout ses adverfaires, il offrit, à l'appui de l'éloquence & du raisonnement, de se faire inoculer lui-même. Peu de Philosophes hafarderoient de pareilles preuves pour leurs opinions,

M. de la Condamine adressa les vers suivans à M. de Voltaire,

C'est une
trave
modeste
pour...
sc...

De jours si bien remplis les momens sont trop courts :

Ne me lisez jamais, mais écrivez toujours.

C'est à Voltaire seul d'écrire,

A nous de lire & de relire,

Jour & nuit, sa prose & ses vers,

Tous les momens où repose sa lyre,

Sont dus à Frédéric, le reste à l'univers.

Réponse.

Grand-merci, cher la Condamine ; *Les deux*
 Du beau présent de l'Equateur, *semer vos*
 Et de votre lettre badine,
 Jointe à la profonde doctrine *semblent surte*
 De votre esprit calculateur. *fort énergique*
 Eh bien! vous avez vu l'Afrique,
 Constantinople, l'Amérique ;
 Tous vos pas ont été perdus.
 Voulez-vous faire enfin fortune ?
 Hélas! il ne vous reste plus
 Qu'à faire un voyage à la Lune.
 On dit qu'on trouve en son pourpris
 Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes ;
 Les services rendus aux hommes ,
 Et les bienfaits à son pays.

Deux jours avant sa mort, M. de la Con-
 damine fit un couplet assez plaisant sur l'opé-
 ration chirurgicale qui le conduisit au tom-
 beau ; & après avoir dit ce couplet à un ami
 qui venoit le visiter : “ Il faut que vous me
 ” laissez, continua-t-il ; j'ai deux lettres à
 ” écrire en Espagne ; peut-être l'ordinaire
 ” prochain il ne fera plus tems. ”

PIERRE-JOSEPH BERNARD, *Garde des Livres du Cabinet du Roi à Choisy, Secrétaire général des Dragons, né à Grenoble en Dauphiné, en 1707, mort à Paris en 1775.*

X
 Son Poëme de *l'Art d'aimer* a joui d'une grande réputation pendant tout le tems qu'il s'est borné à le lire dans les sociétés ; mais depuis que cet ouvrage a été exposé au grand jour, le Public l'a mis au rang de ces ouvrages dont les beautés de détail ne sont pas capables de racheter les défauts : « C'est, dit » M. l'Abbé de Voisenon, une traduction » d'Ovide peu satisfaisante pour ceux qui ne » savent que le françois, & insoutenable pour » ceux qui savent le latin. Je crois en tout » que c'est un grand péché envers l'amour, » de réduire en art le précieux bienfait de » la nature. »

L'Opéra de *Castor & Pollux*, de M. Bernard, est, selon un de nos Critiques, un vrai

modele de poésie ingénieuse & tendre, aussi propre à s'allier avec la musique, qu'à lui fournir tous les moyens de déployer ses richesses. Le plan en est finement conçu, l'intérêt vif : les scènes sont bien distribuées, les airs bien amenés, les sentimens aussi variés que naturels. Le Poëte a su y mettre en jeu, & toujours à propos, les différens ressorts du théâtre pour lequel il travailloit. Il seroit à souhaiter que le génie de Rameau eût toujours été si heureusement secondé.



X Le succès de *Castor & Pollux* fut si grand dans sa nouveauté, que la jalousie de Mouret, qui cependant avoit beaucoup de mérite, parvint à son comble. Ce Musicien en perdit la tête, au point qu'on fut obligé de l'enfermer à Charenton. Dans les accès de sa folie, il chantoit continuellement le fameux Chœur des Démons, du quatrieme acte.

Qu'au feu du tonnerre,
Le feu des enfers
Déclare la guerre.



Ce Poète fut de mœurs si douces, & d'un caractère si aimable, qu'il n'étoit connu que sous le nom de *Gentil Bernard*. Son goût pour la galanterie, entretenu par l'habitude, lui ayant fait oublier qu'il n'étoit plus dans l'âge des amours, sa tête s'en ressentit au point qu'assistant un jour à la représentation de *Castor & Pollux*, il demanda plus d'une fois aux personnes qui étoient auprès de lui, de qui étoit cet Opéra.



M. Palissot a dit qu'aucun de nos Poètes n'a plus approché que lui de la maniere d'Ovide, & qu'il en avoit les beautés ainsi que les défauts.



Son épitaphe, par M. de la Place, fait allusion à l'état de démence dans lequel il termina sa carrière.

De l'Ovide François plaignons le triste sort
Il n'étoit plus quand il est mort.



CLAUDE-HENRI DE FUSÉE DE VOISENON, né au Château de Voisenon, près Melun, en 1708, mort à Voisenon en 1775.

X M. de Voltaire demandoit à M. l'Abbé de Voisenon s'il avoit vu *le Temple de la Gloire*?
 « J'y ai été, répondit l'Abbé; elle n'y étoit pas; je me suis fait écrire. »

Y « M. de Saint-Foix, disoit M. l'Abbé de Voisenon, est un honnête homme, mais tenace dans ses sentimens, & très-raboteux dans la société. On ne croiroit pas qu'on pût avoir un esprit aussi agréable, avec un extérieur aussi repoussant. Il a fait *l'Oracle* & *les Grâces*: c'est un encrier qui répand des roses. »

Un homme qui se trouvoit au parterre de la Comédie, à côté de l'orchestre, où l'Abbé de Voisenon causoit assez haut, cria de toute

sa force : « Taifez-vous donc , bête-à-foin ,
 » vous m'empêchez d'entendre. — Monsieur ,
 » lui dit froidement l'Abbé , ne vous ôtez pas
 » les morceaux de la bouche. »



L'Abbé de Voisenon ayant été nombre d'an-
 nées fans dire son bréviaire , tomba malade.
 Son Confesseur le taxa a dix mille francs pour
 les pauvres. L'affaire s'accommoda , & l'Abbé
 ne leur donna que deux mille écus. Quelque
 tems après on le surprit dans une maison dis-
 tinguée , récitant à l'écart son office. On rit
 beaucoup de la trouvaille. L'Abbé , sans se
 déconcerter , dit aux rieurs : « Je fais ce qu'il
 » m'en a coûté pour ne l'avoir pas dit ; je ne
 » veux pas y être pris une seconde fois : ne
 » puis-je pas tomber malade encore ? »



Un rieur fit une épigramme violente contre
 M. l'Abbé de Voisenon , avec la précaution
 d'omettre son nom dans le courant de la piece.
 Cet homme fut assez mauvais plaisant pour
 l'apporter à l'Abbé , & lui en demander un

avis. Celui-ci lut l'épigramme, & vit bien qu'il étoit le héros de la piece ; mais, sans en témoigner rien, il prit une plume, changea quelques vers, & mit au haut du papier : *Contre l'Abbé de Voisenon*. « Tenez, Monsieur, » dit-il à l'Auteur, vous pouvez à présent la » faire courir ; les petites corrections que j'y » ai faites la rendront plus piquante. » Ce trait de modération & de générosité déconcerta l'homme à l'épigramme. Sur le champ il la déchira en mille pieces, & demanda beaucoup de pardons à l'Abbé.



L'Abbé de Voisenon a conservé son humeur gaie jusqu'au dernier instant. Peu de tems avant sa mort il se fit apporter son cercueil de plomb, qu'il avoit déjà fait préparer : « Voilà donc, » dit-il, ma dernière redingotte. » Et se tournant du côté de son laquais, dont il avoit eu quelquefois sujet de se plaindre : « J'espere, » ajouta-t-il, qu'il ne te prendra pas envie de » me voler celle-là. »



Étant tombé malade, son Médecin lui or-

donna expreffément de prendre, dans l'espace
 d'une heure, une pinte de tifane. Le lende-
 main le Docteur revint, & demanda quel effet
 elle avoit produit. *Aucun*, répondit le malade.
 » — Avez-vous tout pris, dit l'Esculape à
 » l'Abbé? — Je n'ai pu, repartit celui-ci, en
 » prendre que la moitié. » Le Médecin fut
 très-mécontent, & se fâcha vivement. Alors
 l'Abbé lui dit d'une voix languiffante : « Eh!
 » mon ami, ne vous fâchez pas. Comment
 » voulez-vous que j'avale une pinte en une
 » heure? je ne tiens que chopine. »

-o-o-

« L'Abbé de Voifenon, dit M. de la Place,
 » étoit né pour l'état militaire; puisqu'ayant
 » plaifanté un Officier qui le trouva mauvais,
 » il fe battit avec lui, le bleffa & le défarma. »
 Depuis ce tems il fe livra entièrement au mon-
 de & au Théâtre. Mais presque toujours ignoré
 dans fes productions, il fe couvroit de voiles
 qui n'étoient que de ces gazes légères que perce
 le premier coup-d'œil. On le reconnoifloit par-
 tout, & souvent même où il n'étoit pas; car
 on lui a attribué nombre de chofes qui font
 entièrement

entièrement de M. Favart. Son amitié pour cet aimable Poëte ne s'est pas démentie un seul moment jusqu'à la fin de sa vie.



M. Desmahis a fait ainsi le portrait de l'Abbé de Voisenon :

Arbitre des talens qu'il cultive & possède,
 Son esprit est toujours d'accord avec le goût :
 Toujours nouveau, sans cesse à lui-même il succède ;
 Et, sans prétendre à rien, il a des droits sur tout.



Il y a des bêtises, disoit l'Abbé de Voisenon, qu'un homme d'esprit acheteroit.



Feu M. le Prince de Conti, croyant avoir à se plaindre de l'Abbé de Voisenon, témoigna son mécontentement devant quelques personnes qui en informèrent l'Abbé. Celui-ci courut à l'Audience du Prince pour se justifier ; mais, dès que le Prince l'apperçut, il se tourna pour l'éviter. « Ah ! Monseigneur, s'écria l'Abbé de Voisenon, je suis satisfait ; je vois » que vous ne me traitez pas en ennemi ; car

» vous ne m'auriez pas tourné le dos. — *Mon*
 » *cher Abbé*, lui dit le Prince, en lui tendant
 » la main, *il est impossible de vous bouders,*
 » *& même de le feindre.* »

L'Abbé de Voisenon pétillait d'esprit. Quoique tout entier au monde, il n'étoit pas sans religion. Il disoit exactement son bréviaire, & en marquoit les renvois avec des couplets de chansons. Cet homme singulier tomba malade assez sérieusement pour penser à se confesser. Il envoya chercher le célèbre Pere de Neuville. « Mon Pere, lui dit-il, en le voyant
 » près de son lit, je ne veux point aller en
 » enfer ; c'est un logement trop incommode.
 » — Vous avez raison, mon cher Abbé ; mais
 » si vous persistiez à faire vos Opéra comi-
 » ques, cela pourroit bien vous arriver. Ce
 » n'est pas le tout encore de brûler en enfer :
 » ah ! mon cher ami, vous y seriez hué. »

L'Abbé de Voisenon dit, au sujet de la Comédie des *Philosophes*, que « M. Palissot fut

» abhorré & menacé ; mais il ne lui arriva
 » aucun mal. Les Philosophes , quoique sans
 » religion , quand il s'agit de coups de main ,
 » deviennent doux comme les meilleurs Chré-
 » tiens. »



L'Abbé de Voisenon disoit à propos du *De profundis* de Piron : « Si dans l'autre monde
 » on se connoît en vers , cet ouvrage pourroit
 » l'empêcher d'entrer dans le Ciel , comme son
 » Ode l'a empêché d'entrer à l'Académie. »
Voyez l'article de M. d'Alembert.



X « Crébillon le pere , disoit - il , avoit du
 » génie & point d'esprit ; son fils , au contraire ,
 » avoit de l'esprit & point de génie , & étoit
 » insolent avec les femmes , sans avoir de quoi
 » justifier son insolence. »



A peine l'Abbé de Voisenon avoit onze ans ,
 qu'il adressa une épître à Voltaire. Encouragé
 par la réponse qu'il reçut , il en hafarda une
 seconde ; & Voltaire , surpris de l'imagination
 & de la facilité du jeune Poëte , lui écrivit :

« Vous aimez les vers ; je vous le prédis , vous
 » en ferez de charmans : foyez mon Eleve , &
 » venez me voir. »



Lorsque l'Abbé de Voisenon fut que M. le
 Duc de Praslin étoit exilé, il renonça à ses
 sociétés pour aller le joindre dans sa retraite,
 & y arriva en même tems que lui. « L'amitié,
 » disoit-il, doit prévenir la demande de l'ami-
 » tié ; & qui attend les circonstances pour en
 » donner des preuves, est indigne du nom
 » d'ami. »

Un jeune Ecclésiastique, dans la ferveur
 d'une dévotion outrée, disoit à M. de Voise-
 non, que S. Louis lui avoit apparu en esprit:
 » Je le crois, lui répondit-il d'un ton per-
 » suadé; il venoit sûrement se faire écrire pour
 » le vôtre. »



L'Abbé de Voisenon rendoit des devoirs
 assidus à une Dame recommandable par ses
 mœurs. Madame de R * * * en fit des repro-

ches à celle-ci en présence de l'Abbé. « Ma-
» dame , ma vertu est de l'aimer, lui dit-il ;
» la sienne est de le souffrir. »

Un jeune Commis , qui avoit fait de bonnes études , s'occupait , dans les momens de loisir que lui laissoit son emploi , à composer une Tragédie. Il connoissoit l'Abbé de Voisenon , & soumit l'ouvrage à son jugement. Lecture faite , le jeune homme demanda à l'Académicien ce qu'il pensoit de la Piece. « Mon cher
» ami , lui répondit en souriant l'Abbé de
» Voisenon , la poudre des bureaux est mor-
» telle pour les Muses. »

Cet Abbé ingénieux ne cessa de travailler que deux ans avant sa mort. Il partit , le 15 Septembre 1775 , pour le Château de Voisenon. « Je veux , dit-il , me trouver de plain-
» pied avec la sépulture de mes peres. »

Quand on eut appris la nouvelle de sa mort ,
C iij

on fit courir ces vers dans les sociétés qu'il avoit autrefois fréquentées.

L'Académicien Voisenon
 A rendu son ame légère,
 Et va dans le sacré Vallon
 Composer un nouveau Bréviaire
 A l'usage de l'Opéra.
 Près de l'Amour il obtiendra
 L'emploi de premier Secrétaire ;
 Et Vénus le pensionnera
 Pour être Aumônier de Cythère.

M. de Voltaire s'égaya aussi sur la mort de cet Abbé bel-esprit, par l'épithaphe que voici :

Ici gît, ou plutôt frétille,
 Voisenon, frere de Chaulieu.
 A sa Muse, vive & gentille,
 Je ne prétends pas dire adieu ;
 Car je m'en vais en même lieu,
 Comme cadet de la famille.



PIERRE-LAURENT BUIRETTE, connu depuis sous le nom de BELLOY, de l'Académie Française, né à Saint-Flour en Auvergne, en 1727, mort à Paris en 1775.

Il étoit en bas âge lorsqu'il eut le malheur de perdre son pere. Un oncle, Avocat, qu'il avoit à Paris, lui en tint lieu. Cet oncle le prit dans sa maison, & lui fit faire ses études. Il le destinoit au Barreau; mais le jeune homme, à qui un goût décidé pour les Lettres & les Spectacles rendoit insipide l'étude de la Jurisprudence, forma le projet de quitter son oncle. Il connoissoit trop son humeur sévère pour espérer de le fléchir. Il embrassa l'état de Comédien, comme sa seule ressource; mais se flattant que les raisons qui flétrissent chez nous cette profession, auroient moins de force chez les étrangers, il s'expatria, & alla l'exercer en Russie. Il changea même de nom, pour ne pas flétrir celui de sa famille; & ce fut alors qu'il prit ceux de *Dormont de Belloy*, dont le dernier

lui est resté. Il pria son oncle & sa mere, qu'il avoit conservée, de l'oublier : « Je volerai dans vos bras, leur écrivoit-il, si jamais je re- viens digne de vous. »

M. de Belloy croyant devoir mettre à profit l'usage qu'il avoit du Théâtre, pour s'élever au-dessus de son état, & se le faire pardonner, s'exerça dans l'art de Melpomene, & fit un voyage à Paris en 1758, muni de sa Tragédie de *Titus*. Elle fut jouée; & échoua. Cette chute donna lieu à ce vers :

Titus perdit un jour, un jour perdit *Titus*.

L'Auteur ne fut pas découragé par le mauvais succès de sa Piece. Persuadé qu'on l'avoit mal jugée, il la fit imprimer, & prit pour épigraphe ces mots que dit Pompée dans Lucain, après la perte de la bataille de Pharsale ;

... *Nec tam mea fata premuntur,*
Ut nequeam relevare caput.

Quelques années après M. de Belloy revint

en France, où il fit jouer sa *Zelmire*. Quoique cette Piece ne soit qu'un Roman mal versifié, & plein de situations violentes & de coups de Théâtre imprévus, elle eut un succès si grand, que l'Auteur, à qui'elle mérita des protecteurs, abjura pour toujours la profession de Comédien, pour se fixer à Paris, & se consacrer à la composition.

Le *Siège de Calais* eut un succès encore plus grand & mieux mérité. Le patriotisme qui regne dans cette Tragédie, la rend digne d'estime; mais peut-il justifier l'enthousiasme sans exemple avec lequel on l'a d'abord accueillie? L'Auteur fut appelé à toutes les représentations, & forcé de paroître sur le Théâtre aux quatre premières. Le concours des spectateurs étoit si prodigieux, que la salle n'a jamais pu contenir la moitié de ceux qui se présentoient. Les loges étoient toujours louées quinze jours d'avance; &, sans l'événement (*) qui

(*) L'emprisonnement de Mll^{le}. *Clairon*, de *Le Kain*, & de quelques autres Comédiens.

suspendit les représentations, il y a lieu de croire que l'empressement du public se seroit soutenu encore plusieurs mois. Cette Piece n'eut pas moins de succès à la Cour. On l'y joua trois fois de suite; & elle valut à l'Auteur une médaille d'or du poids de vingt-cinq louis, promise par le Roi, en 1758, au Poëte dramatique, qui seroit couronné trois fois par les suffrages du public. Le *Siège de Calais* fut compté pour deux succès. A ce bienfait Louis XV en ajouta un autre. Il accorda à M. de Belloy une pension, & permit que la Piece lui fût dédiée.

Dans une lettre de M. de Belloy à Voltaire :
 « Relisons, lui dit-il, relisons sans cesse vos
 » ouvrages; c'est le meilleur antidote que nous
 » puissions prendre contre la vanité. », Dans
 une réponse de Voltaire à M. de Belloy : « Vo-
 » tre *Siège de Calais*, lui dit-il, fait aimer
 » la France & votre personne. », Il lui dit,
 dans une autre lettre : « Je ne suis que le Poëte
 » de l'Amérique & de la Chine, & vous êtes
 » celui des François. »,

Le Siège de Calais valut à son Auteur d'être présenté à la Famille Royale, qui l'accueillit avec bonté. « J'ai été charmé, lui dit le Roi, de » votre piece, & plus encore de son succès; » toute dévote qu'étoit la Reine, elle ne dédaigna pas de lui parler: « Vous avez bien peint les » ames françoises, lui dit-elle *d'un air gra-* » *cieux.* » *M. le Dauphin, pere de Louis XVI,* lui dit: « Qu'en sa qualité de frere aîné des » François, il avoit éprouvé le plus grand plai- » sir à la représentation de cette piece natio- » nale. » Madame la Dauphine ne lui adressa point la parole; mais se tournant du côté de *M. le Dauphin*, elle lui dit, après avoir regardé *M. de Belloy*: « La physionomie de cet Auteur » annonce une ame honnête. »

La ville de Calais accorda au Poëte qui l'avoit célébrée si heureusement, une de ces distinctions singulieres, la vraie récompense du talent: elle l'adopta pour citoyen, & lui envoya les titres de cet honneur dans une boëte d'or, aux armes de la Cité, avec cette inscription:

Lauream tulit, Civicam recipit.

Le Siège de Calais eut en Amérique le même succès qu'en France ; il fut représenté au Cap François, le 7 Juillet 1765 ; le Gouverneur général, l'illustre Comte d'Estaing, dont le patriotisme égale le courage, en fit faire à ses frais une édition, pour être distribuée *gratis*. On y lit sur le premier feuillet : *A M. de Belloy, en lui faisant passer la présente édition de son ouvrage* : « *Le Siège de Calais est la première* »
 » *pièce de théâtre qui ait été imprimée dans*
 » *l'Amérique Française.* »

L'Amérique à son tour couronne cet ouvrage ;
 Un Auteur patriote a son premier hommage :
 Et dans tous les climats, notre amour pour le Roi,
 Dans les cœurs nés François doit graver de Belloy.



On a cru que M. de Belloy avoit eu en vue
 les Philosophes de notre siècle dans ces vers du
Siège de Calais, contre les mauvais citoyens.

Je hais ces cœurs glacés, & morts pour leur pays,
 Qui, voyant ses malheurs, dans une paix profonde,
 S'honorent du grand nom de citoyens du monde ;
 Feignent, dans tout climat, d'aimer l'humanité,
 Pour ne la point servir dans leur propre Cité ;
 Fils ingrats, vils fardeaux du sein qui les fit naître,
 Et dignes du néant par l'oubli de leur être !



M. de Belloy haïssoit tout esprit de parti, & n'épousa jamais aucune secte littéraire; il ne ménageoit ni ne bravoit les Philosophes; il ne blâmoit ni n'encourageoit leurs adversaires. « Je suis tolérant, disoit-il, envers les intolérans même, afin de l'être envers tout le monde: il n'y a que les persécuteurs que je hais. »



En 1774, on lui offrit la place de Censeur de la Police qu'on venoit d'ôter à M. Marin; jugeant que cette place, si long-tems occupée par Crébillon *le Tragique*, devoit être regardée comme le patrimoine de Crébillon *le Romancier*, fils du premier, il la refusa; il fit même si bien valoir les droits de celui-ci, qu'il eut la satisfaction de voir M. le Garde des Sceaux & M. le Lieutenant de Police déférer à ses représentations.



M. de Belloy étoit l'ami intime de M. Gaillard; & pour prouver l'excellence du caractère de cet homme de lettres: « Il est si bon, disoit-il, qu'il rendroit justice à Fréron

» même, s'il en trouvoit l'occasion. » C'est à M. Gaillard qu'on doit la collection complete des œuvres de M. de Belloy, auxquelles il a ajouté des notes qui ne font pas moins d'honneur à son cœur qu'à son esprit.



Les partisans de M. de Belloy sont fâchés de trouver ces mots dans la préface de Zelmire :
 « Je suis bien aisé d'avertir le Public que je
 » lis toutes les brochures qu'on fait contre moi,
 » & que je ne lis que celles-là : malgré l'horreur
 » que m'inspirent tant de libelles, écrits par
 » l'envie, sous la dictée de l'ignorance, j'ai
 » toujours devant les yeux, pour les articles
 » qui me concernent, ces vers de Boileau :

Ecoutez tout le monde, assidu consultant;
 Un fat quelquefois ouvre un avis important.

» Malheureusement pour moi, je n'ai pu en-
 » core faire l'épreuve de cette vérité : quelle
 » que fût l'ardeur que j'avois de connoître &
 » de corriger mes fautes, j'avouerai qu'à l'ex-
 » ception de la critique du *Déguisement de*
 » *Polydore*, je n'ai pu découvrir une seule

» remarque sensée, un seul mot utile dans
 » tout ce qui a été écrit contre Zelmire. Les
 » fots, quand ils sont auteurs, forment un peu-
 » ple avec lequel il n'y a rien à gagner. » Ce
 passage, & plusieurs autres pleins d'aigreur,
 que nous pourrions citer, prouvent que M. de
 Belloy étoit très-sensible à la critique.

M. Paliffot dit, en parlant de M. de Bel-
 loy, « qu'il a mis ses talens à l'abri, non de la
 » critique, mais de la fatyre, par l'usage res-
 » pectable qu'il en a fait. »

M. de Belloy, dit M. l'Abbé Sabatier, a la
 gloire d'avoir rappelé parmi nous la Tragédie
 à sa véritable destination, en y retraçant,
 comme chez les Grecs, des événemens natio-
 naux, & en offrant à ses compatriotes des
 Héros propres à exciter leur émulation. Un
 zele si noble, soutenu d'ailleurs par une grande
 connoissance de la mécanique du Théâtre,
 suffit pour lui faire pardonner les défauts de

Pexécution ; & M. de Belloy a pu dire, avec
l'Auteur de l'*Anti-Lucrece* :

Eloquio victi , re vincimus ipsâ.

Il n'est pas inutile de remarquer , ajoute le même critique , que ce Poëte , dont le caractère fut toujours éloigné de la bassesse & des manéges qui menent à la fortune , auroit été , dans sa dernière maladie , privé des secours qu'exigeoit sa situation , si la bienfaisance éclairée de notre jeune Monarque ne se fût empressée de prévenir ses besoins. Un Prince , qui honore ainsi les Lettres , est digne de tous leurs hommages.



M. de la Place a consacré cette épitaphe à
M. de Belloy :

Ci-gît qui , trois fois sur la scène,
Avec un éclatant succès ,
Fit à la fiere Melpomene
Célébrer des Héros Français.



ELIE-

ELIE-CATHERINE FRÉRON, *des Académies d'Angers, de Montauban, de Marseille, de Nancy, d'Arras & des Arcades de Rome; né à Quimper en 1719, mort à Paris en 1776.*

57
Entré de bonne heure dans la société des Jésuites, il ne tarda pas à y développer ses talens; il fut envoyé à Paris pour remplir une chaire au college de *Louis-le-Grand*; les Peres Brumoy & Bougeant le dirigerent dans ses études, & lui inspirerent le goût de la belle littérature. On raconte que, brûlant du desir de voir une fois seulement le spectacle, il engagea un de ses amis de lui ménager cette satisfaction. Celui-ci le conduisit un jour dans sa chambre, lui prêta des habits, & ils allerent ensemble à la Comédie Française. Malgré son déguisement, le jeune Professeur fut reconnu par quelques écoliers; on fit courir le bruit qu'on l'avoit vu au spectacle. Ce soupçon lui attira des désagrémens de la part de ses Supérieurs, qui le déterminerent à quitter les Jésuites en 1739.

Rentré dans le monde, il y parut d'abord en petit collet; l'Abbé Desfontaines, autre ex-Jésuite, se l'associa pour la composition de ses *Feuilles*. M. Fréron ne tarda pas à travailler pour son propre compte; il donna un petit journal sous le titre de *Lettres de Madame la Comtesse de * * **. Cette Comtesse étoit l'interprete de la raison & du bon goût, & elle s'exprimoit avec autant d'esprit que de sel; mais, parce que la réputation de quelques beaux Esprits n'étoit pas ménagée dans ce journal, ils eurent le crédit de le faire supprimer.

Le zele de M. Fréron pour la défense des bons principes en tout genre lui mérita la protection & les bienfaits du Roi Stanislas. Ce fut par le crédit de ce Prince, qu'il obtint la permission de continuer son journal sous le titre de *l'Année Littéraire*. Il en a paru régulièrement huit volumes par année, depuis 1734 qu'il fut commencé, jusqu'à la mort de l'Auteur arrivée en 1776.

Beaucoup d'esprit naturel, de la gaieté, un

goût sûr, un tact fin, un grand zèle contre la fausse philosophie & le néologisme, telles furent les qualités de ce Journaliste : de la partialité, une malignité quelquefois trop marquée, une diction quelquefois diffuse, recherchée, mais assez pure, des plaisanteries souvent mal-adroites à force d'âcreté, des louanges & des critiques outrées, tels furent ses défauts.

M. Fréron eut beaucoup d'ennemis : le plus dangereux & le plus envenimé fut Voltaire. Tout le monde connoît les injures grossières, les sarcasmes multipliés que ce Poète s'est permis contre lui ; mais tout le monde ne fait pas qu'il regardoit ce Journaliste comme un homme de beaucoup d'esprit & de goût. Un Seigneur de la Cour de Turin (M. le Marquis de Prezzo) Payant prié de lui indiquer quelqu'un à Paris qui fût en état de lui donner une idée de tous les écrits qui paroissent en France : « Adressez-
» vous, lui dit Voltaire, à ce coquin de Fréron ;
» il n'y a que lui qui puisse faire ce que vous
» demandez. » Ce Seigneur témoigna beaucoup d'étonnement. « Ma foi oui, reprit Voltaire,

» c'est le seul homme qui ait du goût ; je suis
 » forcé d'en convenir, quoique je ne l'aime
 » pas, & que j'aie de bonnes raisons pour le
 » détester. »



Caractères de Voltaire

On ne fait pas au juste quel a été l'agresseur, de Voltaire ou de Fréron ; il est pourtant vraisemblable que ce ne fut pas le Journaliste ; car on voit dans ses premiers ouvrages une vénération soutenue pour ce grand Poëte. Dès que celui-ci eut commencé les hostilités, Fréron traça dans son journal le portrait que voici.

« S'il y avoit parmi nous, Monsieur, un Au-
 » teur qui aimât passionnément la gloire, & qui
 » se trompât souvent sur les moyens de l'ac-
 » quérir ; sublime dans quelques-uns de ses
 » écrits, rampant dans toutes ses démarches ;
 » quelquefois heureux à peindre les grandes pas-
 » sions, toujours occupé de petites ; qui sans
 » cesse recommandât l'union & l'égalité entre
 » les gens de lettres, & qui, ambitionnant la
 » souveraineté du Parnasse, ne souffriroit pas
 » plus que le Grand Turc, qu'aucun de ses
 » freres partageât son trône ; dont la plume ne
 » respirât que la candeur & la probité, & qui

» fans cesse tendit des pièges à la bonne foi ;
 » qui changeât de dogme selon les tems & les
 » lieux ; indépendant à Londres , catholique à
 » Paris , dévot en Auvergne , tolérant en Alle-
 » magne : si , dis-je , la Patrie avoit produit un
 » écrivain de ce caractère , je suis persuadé qu'en
 » faveur de ses talens on feroit grace aux tra-
 » vers de son esprit & aux vices de son cœur. »

M. de Voltaire n'y étoit nommé ni person-
 alisé en rien ; il ne pouvoit supposer que le peintre
 l'eût eu en vue , fans convenir de la vérité des
 traits : il aima mieux avouer en quelque sorte
 cette ressemblance , & satisfaire son ressentiment.
 N'étant point à Paris , il mit en mou-
 vement Madame sa niece , & obtint une par-
 tie de la vengeance qu'il desiroit. Les feuilles
 de M. Fréron furent interrompues ; mais il en
 résulta une épigramme plus sanglante que le pa-
 ragraphe.

La larme à l'œil , la niece d'Arrouet
 Se complaignoit au surveillant Malherbe ,
 Que l'Ecrivain , neveu du grand Malherbe , (*)
 Sur notre Epique osât lever le fouet.
 Souffrirez-vous , disoit-elle à l'Edile ,

(*) M. Fréron étoit allié , par sa mere , à la famille de Malherbe.

Que, chaque mois, ce Critique enragé
 Sur mon pauvre oncle à tous propos distille
 Le fiel piquant dont son cœur est gorgé ?
 Mais, dit le Chef de notre Librairie,
 Notre Aristarque a peint de fantaisie
 Ce monstre en l'air que vous réalisez.
 Ce monstre en l'air ! votre erreur est extrême,
 Reprend la niece. Eh ! Monseigneur, lisez :
 Ce monstre-là, c'est mon oncle lui-même !



Après six mois d'interruption, M. Fréron eut la liberté de reprendre la plume. Pour ne pas mettre un acharnement trop marqué contre Voltaire, & pour varier ses méchancetés, il y enveloppa la plupart des partisans de son adverfaire : les Encyclopédistes sur-tout, dont M. de Voltaire devint le chef, fournirent d'excellentes victimes à ses farcafines. En revanche, ceux-ci, pendant près de trente ans qu'a écrit le Journaliste, n'ont cessé de décrier ses feuilles, & de travailler sourdement auprès de l'autorité, pour les faire supprimer.



Le ressentiment des ennemis de M. Fréron ne se borneroit point à lui susciter des contradic-

tions & des tracasseries; sa liberté étoit souvent inquiétée, & on lui faisoit faire tour-à-tour connoissance avec les diverses prisons royales de la Capitale. Mademoiselle Clairon, à raison d'un portrait d'elle inséré dans la feuille n°. 2, de 1765, quoiqu'elle ne fût pas nommée, exigea que Fréron fût mis au Fort-l'Évêque. Il étoit malade heureusement, & la Reine, qu'il eut le tems d'instruire, voulut bien le soutenir contre l'Actrice. Celle-ci eut peine à se désister, & il fallut beaucoup négocier parce qu'elle menaçoit de quitter le Théâtre, si on ne lui faisoit justice.



Fréron se familiarisa bientôt avec les châtimens, & contracta à cet égard une apathie qui l'en faisoit rire le premier. Pour s'étourdir sur son malheur durant sa première détention à Vincennes, il se faisoit apporter une bouteille de bon vin qu'il buvoit à son déjeûner; ce qui lui faisoit, disoit-il, supporter patiemment le reste de la journée. Quelquefois, lorsqu'il avoit la liberté d'écrire & de composer, il préparoit de nouveaux matériaux pour ses feuille-

les ; il les assaisonna de tout l'esprit possible ; & se ménageoit par là d'avance de nouveaux moyens de revenir au lieu où il étoit.



M. Fréron étoit naturellement dépensier & prodigue ; il se livroit à des folies auxquelles auroit à peine suffi la fortune la mieux établie. Il dépensa dans un appartement dont il n'étoit que locataire , pour plus de 3000 livres en dorures seulement. Quelques années avant sa mort , il acheta aux portes de Paris une maison de campagne , où il alla loger ; il y tenoit à grands frais une table ouverte , où , à l'exemple des Financiers , il admettoit les flatteurs qui venoient l'encenser ou l'amuser. C'étoit une profusion , un désordre , un gaspillage incroyable. Il est vrai que rien n'étoit si gai que ses soupers ; tous les convives étoient gens de beaucoup d'esprit ; un sot n'auroit pu se plaire en pareille compagnie ; & les femmes même , qui y étoient admises & en faisoient l'ame , devoient nécessairement avoir une tournure analogue à celle de la société ; une bégueule s'en feroit ex-

clue naturellement. Il en résultoit une liberté, qui sans doute tenoit fort de la licence, mais ne répandoit que plus de charmes & de piquant dans les conversations.



Tous ceux qui ont connu personnellement M. Fréron, conviennent qu'il étoit fort aimable, fort simple & fort doux dans la société. On étoit fort étonné, en le voyant, de le trouver si opposé à l'idée qu'on s'en étoit formée, & qu'on prend assez naturellement d'un censeur quelconque, même littéraire. Un jour, un de ses amis se proposa de faire revenir sur son compte une femme de considération, qui, à force d'en entendre mal parler, se le représentoit comme une espèce de monstre. Il le mena dîner chez elle sous un nom emprunté. Elle le jugea charmant. On fit tomber exprès la conversation sur le Folliculaire; & il fut le premier à rire à ses dépens de la meilleure grace du monde. Quand la farce eut bien été jouée, & que la maîtresse du logis se fut engouée de l'inconnu, au point de l'engager à revenir souvent la voir; un tiers, auquel on avoit donné le mot, entra

comme pour rendre une visite, & après les premiers complimens, s'écria : « Comment !
 » M. Fréron chez vous, Madame ! je vous
 » félicite d'être revenue de votre antipathie ;
 » vous n'aurez pas lieu de vous en repentir ,
 » & vous gagnerez au contraire un commençal
 » très-aimable. » Cette dame fut un moment si étonnée de la supercherie, qu'elle eut presque envie de se fâcher ; puis, usant de l'esprit qu'elle avoit en revenant à la raison : « *Ma*
 » *foi*, dit-elle à l'étranger, *fussiez-vous le*
 » *Diable ou Fréron, je ne puis m'empêcher*
 » *de vous rendre justice, & de vous aimer*
 » *beaucoup. Je vous remercie même de la*
 » *leçon ; vous m'apprenez à ne point juger*
 » *sur parole, à n'avoir ni préjugé ni préven-*
 » *tion.* »



Pour se venger des injures diffamatoires de Voltaire, Fréron s'attachoit, dans ses Feuilles, à représenter cet Ecrivain comme un plagiaire habile ; comme un Poëte brillant, mais inférieur à Corneille, à Racine & à Boileau ; comme un Historien élégant, mais inexact ; comme

un Romancier ingénieux, mais trop libre & quelquefois ordurier; comme un Philosophe éclairé, mais inconséquent, irascible & intolérant; enfin, comme le Tyran plutôt que comme le Roi de la littérature.

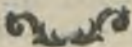


Un bout de manuscrit sortoit de la poche d'un Auteur que Fréron n'aimoit pas. Le malin Journaliste dit en l'apercevant : *Cet Auteur est bien heureux d'être connu ; car on ne manqueroit pas de le voler.*



Parmi le grand nombre d'épithètes consacrées à M. Fréron, on a distingué la suivante :

Du mauvais goût Censeur impitoyable ,
 De l'orgueil littéraire il dédaigna les cris.
 Sa plume aux Ecrivains le rendit redoutable ,
 Et son cœur cher à ses amis.



GERMAIN - FRANÇOIS POUILLAIN DE
 SAINT - FOIX, *né à Rennes en 1703, mort
 à Paris en 1776.* 73

On lit dans Froissard, qu'à l'entrée d'Isabeau de Baviere à Paris, les Bourgeois porterent au Roi Charles VI de magnifiques présens, & qu'ils allerent ensuite chez la Reine, à qui un ours & une licorne offrirent de leur part des présens encore plus riches. Sur quoi M. de Saint - Foix fait la réflexion suivante :
 « Dans ces tems-là, rien ne paroissoit si ingénieux que ces mascarades ; & ce n'est pas la premiere & derniere fois où les villes ont choisi des animaux pour leurs Députés. »

Un Charlatan, disoit M. de Saint - Foix, pour attirer le peuple, prend un bonnet singulier. Tel Auteur ne déprime sa nation, que parce qu'il fait qu'un certain ton de singularité & de hardiesse ne manque guere de frapper

les fots. « Comment donc ! disent-ils en eux-
 » mêmes, il faut que cet Auteur ait bien de
 » l'esprit ! Voyez comme il nous méprise ! . . .
 » Ayons aussi bien de l'esprit ; méprisons nos
 » concitoyens ; louons bien les Anglais. »



Après avoir rapporté le trait historique où
 il est dit que les Montanistes admettent les fem-
 mes à la Prêtrise & à l'Episcopat, M. de Saint-
 Foix fait la réflexion suivante : « Loin de vou-
 » loir que les femmes montent en chaire, je
 » voudrois, pour les corriger de dogmatifer,
 » qu'il vint de la barbe à toutes celles qui se
 » piquent d'être Jansénistes ou Molinistes. »



On raconte que dans une des répétitions de
 l'*Oracle*, Comédie de M. de Saint-Foix,
 l'Actrice (feue Mademoiselle de Lamotte)
 jouant la Fée sur le ron d'une harengere,
 l'Auteur lui arracha la baguette qu'elle tenoit
 dans sa main, & lui dit : « J'ai besoin d'une
 » Fée, & non d'une Sorciere. » L'Actrice
 voulut insister & crier ; mais M. de Saint-

Foix lui répondit : « Vous n'avez pas de voix
 » ici : nous sommes au théâtre, & non au
 » fabat. »

✍ M. de Saint-Foix vint un soir dans le foyer
 de la Comédie se placer à côté d'une Actrice,
 & lui dit : « Mademoiselle, j'entendois raison-
 » ner faux, mais avec beaucoup d'esprit ; j'ai
 » cru que c'étoit vous. »

✗ Cet Auteur étoit d'un caractère inquiet, im-
 patient, contrariant, & ne pouvoit souffrir la
 contradiction ; ce qui lui attira plus d'une
 affaire, & plus d'une aventure également con-
 nues. Malgré ce caractère repoussant, il se fit
 une réputation brillante, & comme Auteur
 Dramatique, & comme Historien. S'il est vrai
 que les Auteurs se peignent dans leurs Ecrits,
 celui-ci fut une exception à la règle. Non-
 seulement aucun ne se sent de l'âcreté & de la
 fougue de son humeur ; mais ils forment avec
 son caractère le contraste le plus frappant. Qui
 croiroit, en lisant l'*Oracle* & les *Grâces*, que

L'Auteur étoit l'homme du monde le plus charouilleux & le plus brusque ? & c'est à propos de cette espece de phénomène, qu'un homme d'esprit (1) comparoit un jour la Muse de Saint-Foix à une abeille qui déposeit son miel dans le crâne d'un lion.

M. de Saint-Foix s'est ouvert une carrière dramatique qu'il a remplie, & n'a pas moins réussi dans les genres connus, que dans le genre nouveau qu'il a créé. Plus Philosophe que Dufresny, plus élégant, il a cette noble simplicité si recommandée par nos grands Maîtres. Il fait toujours cacher l'Ecrivain : on ne voit que la nature embellie & la vérité en action. Ses plaisanteries sont fines & délicates ; ce n'est point de cette gâité grossière, ignoble & sans goût de Dancourt. Un autre mérite de M. de Saint-Foix, c'est qu'il ne se répète jamais, & que de plus de vingt Pièces, les unes jouées par les Comédiens François, les autres par les Italiens, il n'y en a pas une qui

(1) Grandval, Comédien & Auteur, mort cette année 1781.

se reffemble. C'est là véritablement de l'invention & de la fécondité. *Voyez* l'Article VOISENON.

« La petite Comédie des *Grâces*, a dit
 » l'Abbé Sabatier de Castres, semble avoir été
 » faite pour elles & par elles ; de même que
 » celle de l'*Oracle* paroît avoir été dictée par
 » celui du bon goût. » On a remarqué que cet
 Abbé & M. de la Dixmerie sont les seuls
 hommes de lettres avec qui M. de Saint-Foix
 ait vécu familièrement, sans se brouiller.

M. de la Place, qui fut quelque tems lié
 avec cet Auteur difficile à vivre, lui a fait
 cette épitaphe :

Hargneux, vain, inquiet, & ne sachant qu'écrire ;
 Ci-gît qui n'étoit bon qu'à lire.

CLAUDE-PROSPER JOLIOT DE CRÉBILLON, *filz du Poëte Tragique, né à Paris en 1707, mort dans la même ville en 1777.*

Le Roman de *Tanzai* fit, à tous égards, la plus grande sensation. *Les Egaremens du cœur & de l'esprit*, qu'on regrette qu'il n'ait point achevés; le *Sopha*, que les connoisseurs regarderont toujours comme le chef-d'œuvre de ces Romans où l'on a peint les hommes tels qu'ils sont, assurent à l'Auteur une réputation qui ne mourra jamais. De nouveaux ridicules remplaceront ceux qu'il a peints; les nuances pourront varier; mais il sera toujours vrai de dire que personne n'a rendu avec plus de fidélité les mœurs de son tems; & que dans cette partie Crébillon restera modele. Ce ne sera peut-être pas une raison pour que la postérité nous estime infiniment: mais cette réflexion ne prouve rien contre l'Auteur; il a dû peindre ce qu'il voyoit; & dans ce cas il pouvoit nous dire:

Est-ce ma faute à moi, si ces mœurs sont les vôtres?

Tome IV.

E

D'ailleurs, quelle vivacité dans le coloris! quel fond de gaieté inépuisable! . . . Il a donné à ses images les plus libres, ce ton de noblesse & du grand monde qui les fait toutes passer, & qui rachete, par la bienséance des formes, ce que le fond pourroit avoir de trop licencieux. On prétend même que l'homme le plus savant de l'Europe, l'universel Freret, lié par une amitié intime avec le vieux Crébillon, & avec le jeune par un tendre intérêt, offrit, un jour, à ce dernier, de lui préparer tous les matériaux d'une histoire, « à laquelle, lui disoit-il, » vous n'aurez qu'à ajouter votre style enchanteur. »

Quelqu'un a peint ainsi Crébillon fils : « Tu vois ici l'aimable fils de Chabrias, ce cygne rendre né d'un aigle terrible, aussi heureux dans la peinture des plaisirs de l'amour, que son pere le fut dans l'image de ses fureurs; bizarre dans ses plans, si brillant dans ses détails; si coupable envers les mœurs, pour avoir paré le vice des atours les plus séduisants; si cher aux Lettres, pour avoir eu l'adresse de répandre les vives couleurs

” d’Iris sur les fragiles toiles d’Arachné! ”



M. Palissot appelle Crébillon, le Pétrone François, & le croit supérieur au Latin, dont la licence n’est guere moins effrénée & moins grossiere que celle de la Cour de Néron, qu’il a voulu peindre. “ On seroit tenté de croire, ” ajoute-t-il, que ce sont les Grâces elles-mêmes qui ont jeté leurs voiles sur les nudités de l’Auteur François. ”



M. de la Place a consacré les vers suivans à Pépitaphe de ce Romancier :

Dans ce tombeau gît Crébillon. —
Qui? le fameux Tragique? — Non!
Celui qui le mieux peignit l’ame
Du petit-maître & de la femme.



JEAN-BAPTISTE-LOUIS GRESSET, *Écuyer,*
de l'Académie Française & de celle de Berlin,
né à Amiens, mort dans la même ville en 1777.



Gresset étoit Jésuite lorsqu'il composa son Poëme de *Vert-Vert*, que tout le monde connoît. L'éclat que fit cet Ouvrage plein de sel, de facilité & de graces, l'obligea de quitter son Ordre.



Un trait trop honorable aux Lettres pour être passé sous silence, c'est que Louis XVI, touché du sage emploi que Gresset fit toujours de ses talens, lui accorda, peu d'années avant sa mort, des Lettres de Noblesses, avec le cordon de S. Michel; & MONSIEUR le nomma Historiographe de l'Ordre de S. Lazare.



A son retour d'Angleterre, J. J. Rousseau passant par Amiens, visita M. Gresset. Celui-ci

Le fondant sur l'histoire de ses malheurs, Rousseau lui répondit : « Vous avez su faire parler un Perroquet ; mais vous ne sauriez faire parler un ours. »

On lit dans *le Méchant*, Comédie de M. Gresset, ce vers qui fait anecdote, par l'imitation parodiée à laquelle il donna lieu :

La faute en est aux Dieux qui la firent si bête.

Un jour qu'on représentoit cette Comédie ; Madame de Forcalquier arriva dans sa loge. Le parterre, charmé de sa beauté, battit des mains. « Eh ! paix, Messieurs, dit quelqu'un : convient-il d'interrompre ainsi la Comédie ? » Un autre répliqua tout haut :

La faute en est aux Dieux qui la firent si belle.

Voici une épigramme composée au sujet du *Méchant*, le lendemain de la première représentation, & adressée à M. Gresset, par une Muse bourgeoise du parterre.

Un Membre de Café, Philosophe pédant,
Qui de l'esprit se croit & le juge & l'arbitre.

En sots propos s'égayoit sur le titre
 De votre Piece du *Méchant*.
 Quelqu'un dit au mauvais plaisant :
 Pour un Auteur c'est bon augure ,
 Lorsque , dans un Livre nouveau ,
 L'envie au désespoir de ne voir que du beau ,
 De rage mord la couverture.

M. Blin de Sainmore parlant des Poésies fugitives de Voltaire & de M. Gresset, dit au sujet du premier : « Ce genre seul auroit suffi » pour lui faire une réputation brillante & » durable. M. Gresset, dans quelques-unes de » ses épîtres, & sur-tout dans sa *Chartreuse*, » semble avoir versé à pleines mains les fleurs » de l'imagination la plus riante, la plus douce » & la plus aimable. M. de Voltaire a peint » des couleurs les plus séduisantes, les ridi- » cules & les vices du grand monde. M. Gresset » chante les charmes de la solitude & les plai- » sirs de la vertu. L'un nous réveille par la » vivacité de ses faillies; l'autre nous charme » par la mollesse de ses peintures. »

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *d'aucune Académie, né à Geneve en 1712, mort à Ermenonville, près de Paris, en 1779.* 67

Une folie de jeunesse fut cause que J.-J. Rousseau quitta la maison paternelle. La nécessité lui fit embrasser la Religion Catholique, pour se procurer un asyle. M. de Bernex, Evêque de Geneve, le mit chez les Jésuites à Anneci, & chargea Madame de Warens de veiller à son éducation.

Madame de Warens, répondant aux desirs de M. de Bernex, voulut être elle-même la marraine de Rousseau à son abjuration. Dès ce moment elle le regarda comme son fils, & fit l'impossible pour perfectionner son éducation, & lui faire apprendre la musique.

Rousseau ignoroit peut-être lui-même ses talens, lorsqu'il tenta le prix proposé par l'Acad-

démie de Dijon, sur cette question : *Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.* Son Discours, qui soutenoit la négative, fut couronné (en 1750.) Sans doute que l'Académie jugea que, si cet ouvrage n'étoit pas le plus raisonnable, il étoit le plus éloquent. La singularité de l'opinion le fit passer pour un homme à paradoxes.



Rousseau donna, en 1752, *le Devin du Village*, dont il avoit fait les paroles & la musique. Cette Piece, où regne une musique simple, naturelle, touchante, lui procura ses entrées à l'Opéra. L'année suivante il fit paroître sa fameuse *Lettre*, dans laquelle il prétend que la Langue Françoisse n'étoit pas susceptible de musique. Cette Lettre, qui peint un homme jaloux de se distinguer par des opinions singulieres, lui fit perdre ses entrées à l'Opéra.



En 1755 M. Rousseau publia son Discours sur l'*Inégalité des Conditions*. Les idées originales qu'il y développe, le firent jouer publi-

quement sur le Théâtre, dans la Comédie des *Philosophes*. Cependant le Satyrique ne fut pas universellement applaudi, & pensa être rayé du catalogue des Académiciens de Nancy; il ne dut la conservation de cet honneur qu'à la générosité de Rousseau lui-même.



Les principes qu'il avoit jetés dans son Discours sur l'*Inégalité*, & qu'il avoit mis en action dans la *Nouvelle Héloïse*, n'ayant essuyé aucune censure juridique, Rousseau crut pouvoir donner clairement son système de Religion naturelle dans son *Emile*; mais cette témérité fut réprimée par les Ministres de la Religion, dans leurs Mandemens; & par les Ministres de la Justice, dans leurs Arrêts. Le Parlement de Paris condamna l'*Emile* à être brûlé, & décréta l'Auteur. J.-J. Rousseau, obligé de quitter Montmorency, où il vivoit depuis plusieurs années, choisit pour asyle la ville de Geneve sa patrie. Il étoit sur le point d'y arriver, lorsqu'il apprit que son Livre y avoit été traité comme à Paris. Ayant obtenu du Roi de Prusse la permission de se retirer

dans le Comté de Neufchâtel , il s'établit à Motier-Travers. Il y fut quelque tems tranquille ; mais les *Lettres de la Montagne*, qu'il y publia, lui ayant attiré des persécutions de la part du Pasteur du lieu, il prit le parti de passer en Angleterre avec M. Hume. Il séjourna quelque tems dans ce pays. Il obtint ensuite la permission de revenir en France, à condition de ne rien publier. Il prit un logement à Paris, rue Plâtrière, où il se mit à copier de la musique pour se procurer de quoi vivre.

Un homme de Lettres prétendoit, dans une assemblée de gens d'esprit, où étoit M. de Buffon, que ce sublime Historien de la nature avoit dit & prouvé avant Rousseau, que les meres devoient nourrir elles-mêmes leurs enfans. *Oui, nous l'avons prouvé*, dit M. de Buffon ; *mais Rousseau l'a commandé par son éloquence, & il s'est fait obéir.*

L'Auteur des *Trois Siecles* déjeunant un jour avec Rousseau, la conversation tomba sur

Voltaire : « Il m'a fait, dit Rousseau, tout le
» mal qu'un homme peut faire à un autre
» homme ; mais ensuite il m'a bien vengé par
» les sottises qu'il ma dites. » Il fut long-tems
question de ce Poëte dans cette conversation ;
& Rousseau finit par dire : « Voltaire a en-
» seigné aux hommes tant de vérités utiles ,
» qu'on doit tirer le rideau sur ses foiblesses. »

Avant de quitter l'Angleterre, Rousseau ven-
dit tous ses Livres, se proposant de renoncer
à la littérature, pour ne s'occuper que de Bota-
nique. M. Hume & M. Dutens les acheterent
& les partagerent entre eux. Dans le lot du
second, se trouva un exemplaire du Livre de
l'Esprit, avec des notes marginales, écrites
de la main du Philosophe Genevois : c'étoit
des matériaux pour une réfutation en regle
qu'il se proposoit de faire de cet Ouvrage dan-
gereux ; mais on fait qu'il abandonna son pro-
jet, dès qu'il fut que l'Auteur étoit persécuté.

Une Demoiselle ayant demandé à J.-J. Rous-

seau un lacet de sa façon, pour le jour de ses noces, le Philosophe le lui envoya, accompagné d'un billet qui finissoit par ces mots :
 « Songez que porter un lacet tissu par la main
 » qui traça les *Devoirs des Meres*, c'est s'en-
 » gager à les remplir. »



Deux Jésuites se présenterent un jour chez J.-J. Rousseau, pour le prier de leur faire part du secret dont il se servoit pour écrire sur toutes les matieres, avec tant de chaleur & tant d'éloquence. « J'en ai un en effet, mes
 » Peres, leur répondit Rousseau ; je suis fâché
 » qu'il ne soit pas à l'usage de votre Société :
 » c'est de ne dire jamais que ce que je pense. »



J.-J. Rousseau n'étoit point modeste : il étoit mieux que cela, il étoit vrai. « Les gens d'es-
 » prit, disoit-il, se mettent toujours à leur
 » place ; la modestie chez eux est toujours
 » fausseté. »



Avant de jouer le *Pygmalion* de J.-J. Rousseau, les Comédiens députerent vers lui deux de leurs camarades, pour lui demander son agrément. Il faisoit déjà nuit; Rousseau ne voulut point ouvrir, & leur dit à travers la porte: « Revenez demain. » On y retourna pour avoir sa réponse, qui fut telle: « Je
» n'acquiesce point à cela, mais je ne m'y
» oppose point. Je ne ferai aucune démarche
» pour ou contre. Je vous avertis qu'on m'a
» enlevé cet Ouvrage; qu'on l'a imprimé fur-
» tivement; qu'il y a beaucoup de fautes, &
» que je ne veux point de part d'Auteur. »



X Rousseau, après avoir lu les *Épreuves du Sentiment*, s'écria: « Les autres Auteurs écri-
» vent avec leur plume ou avec leur esprit;
» mais M. d'Arnaud écrit avec son cœur. »



Malgré le succès constant du *Devin du vil-
lage*, M. Rousseau de Geneve a dit: « Les
» François n'ont point de musique; & si jamais
» ils en ont une, ce sera tant pis pour eux. »



Il assistoit à une représentation de l'Opéra d'Orphée. Après la Pièce, quelqu'un lui demanda ce qu'il pensoit de la musique. Notre Philosophe, avec un visage mouillé de larmes, lui répondit : *J'ai perdu mon Eurydice!*



On avoit ôté à M. Rousseau son entrée à l'Opéra, à cause de sa *Lettre sur la Musique*. Lorsqu'on voulut la lui rendre pendant son séjour à Montmorency, il dit à un ami : « Après » m'avoir ôté les entrées tandis que j'étois à » Paris, me les rendre quand je n'y suis plus, » n'est-ce pas joindre la raillerie à l'insulte ? » Ne savent-ils pas que je n'ai ni la facilité » ni l'intention de profiter de leurs offres ? Eh ! » pourquoi, diable, irois-je chercher si loin » leur Opéra ? N'ai-je pas à ma porte les » chouettes de la forêt de Montmorency ? »



Il disoit de Duclos, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française : « Il est tout à-la-fois » droit & adroit. »



Demeurant à un troisieme étage, rue Plâ-
rriere, il s'obstina à ne point payer de Capi-
tation. Il alléguoit que le Bureau de la Ville
qui avoit le département de l'Opéra, lui devoit
soixante mille livres pour son *Devin du Vil-
lage*. On étoit sur le point d'envoyer garnison
chez lui, lorsque le Receveur, averti à tems,
porta le cas litigieux au Tribunal du Prévôt
des Marchands. On y décida qu'on remettrait
les six livres douze sols de Capitation à l'Au-
teur d'*Emile*. Notre Philosophe opiniâtre avoit
défendu à sa femme & à ses amis de payer
pour lui, sous peine d'encourir son indigna-
tion. On lui objectoit que la Garnison n'avoit
point de respect pour les grands Ecrivains,
quels qu'ils fussent. « Eh bien ! répondoit-il,
» si l'on s'empare de ma chambre & de mon
» lit, j'irai m'asseoir au pied d'un arbre ; &
» là, j'y attendrai la mort. »

J.-J. Rousseau, renversé en 1776, sur le
chemin de Mesnil-montant, par un énorme
chien Danois qui précédoit un équipage, resta
sur la place, tandis que le maître de la ber-

line le regardoit avec indifférence. Il fut relevé par des payfans, & reconduit chez lui, boiteux & souffrant beaucoup. Le possesseur de la voiture ayant appris le lendemain quel étoit l'homme que son chien avoit culbuté, envoya un domestique pour demander au blessé ce qu'il pouvoit faire pour lui : « Tenir désormais son » chien à l'attache, reprit le Philosophe. »

✻

Une Dame de qualité fit un jour cette question à J.-J. Rousseau : « *Que renferment donc,* » Monsieur, vos MÉMOIRES *si fameux ?* Madame, répondit le Philosophe de Geneve, » j'y ai dit tout le mal qu'on ne fait pas de » moi, & tout le bien que je fais des autres. » *En ce cas-là,* repartit la Dame, *le Livre* » *sera court.* »

✻

Cédant aux instances de l'amitié, J.-J. Rousseau s'établit dans une petite maison appartenante au Marquis de Girardin, Seigneur d'Ermenonville, & située près du Château. Là il botanisoit, & se livroit à son goût pour la campagne & la retraite. A peine avoit-il passé
deux

deux ou trois mois dans ce séjour, qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie. Ce Seigneur lui rendit les devoirs funebres. Son corps, après avoir été embaumé & enfermé dans un cercueil de plomb, fut inhumé dans l'enceinte du parc d'Ermenonville, dans l'île dite *des Peupliers*, au milieu de la place d'eau appelée *le Petit-Lac*, & située au midi du Château, sous une tombe décorée & élevée d'environ six pieds.

Au sortir de la Comédie de *l'Amant de lui-même*, qui n'eut point de succès, Rousseau entra dans le Café voisin de la Comédie, & dit tout haut au milieu d'une foule de monde: « La Piece nouvelle est tombée; elle mérite » sa chute; elle m'a ennuyé; elle est de Rousseau de Geneve; & c'est moi qui suis ce » Rousseau. »

A la premiere représentation du *Devin du Village*, deux hommes, dont l'un étoit pour la musique françoise, l'autre pour la musique italienne, soutenoient leurs divers sentimens

avec tant d'opiniâtreté, qu'ils troubloient l'attention des spectateurs. La Sentinelle s'approcha, pour leur faire baisser la voix; mais le Lulliste dit au Grenadier : « Monsieur est donc » Bouffoniste ? » Ce qui déconcerta tellement le soldat, qu'il retourna tout confus reprendre son poste.



Quelqu'un disoit en présence de Rousseau, que l'homme étoit méchant. *Les hommes? oui,* répliqua le Genevois; *mais l'homme est bon.*



Rousseau a tracé lui-même son caractère, de la maniere que voici :

« Plus ardent qu'éclairé dans ses recherches,
 » mais sincere en tout, même contre lui; simple & bon, mais sensible & foible; faisant
 » souvent le mal, & toujours aimant le bien;
 » lié par l'amitié, jamais par les choses; &
 » tenant plus à ses sentimens qu'à ses intérêts;
 » n'exigeant rien des hommes, & n'en voulant
 » point dépendre; ne cédant pas plus à leurs
 » préjugés qu'à leur volonté, & gardant la

„ sienne aussi libre que sa raison ; craignant
 „ Dieu sans peur de l'enfer, raisonnant sur la
 „ Religion sans libertinage ; n'aimant ni l'im-
 „ piété ni le fanatisme, mais haïssant les into-
 „ lérans encore plus que les esprits-forts ; ne
 „ voulant cacher ses façons de penser à per-
 „ sonne ; sans fard, sans artifice en toutes
 „ choses, disant ses défauts à ses amis, ses
 „ sentimens à tout le monde, au public ses
 „ vérités sans flatterie & sans fiel ; & se sou-
 „ ciant tout aussi peu de le fâcher que de lui
 „ plaire. „

On a consacré l'épigramme suivante à la mémoire de ce singulier Ecrivain :

Pleure, passant : ci-gît cet homme
 Qui réunit éminemment
 Ce que dans la Grece & dans Rome
 On vit autrefois de plus grand ;
 L'éloquence de Démosthene,
 La sévérité de Caton,
 L'ame sublime de Platon,
 Et la fierté de Diogene.

MARIE-FRANÇOIS AROUET DE VOLTAIRE, de l'Académie Française, & de presque toutes les Sociétés Littéraires de l'Europe, né à Paris le 20 Février 1694, mort dans la en 1778.

Il annonça, dès ses premières années, la facilité de son génie & l'activité de son imagination. Il a dit lui-même, *qu'au sortir du berceau il bégayoit des vers*. Sur ses premières productions, la fameuse Ninon de Lenclos jugea qu'il seroit grand Poëte. L'Abbé de Châteauneuf, parrain du jeune Arouet, le lui avoit présenté. Cette Courtisane mourut quelque tems après; & se souvenant du jeune Auteur, elle lui légua deux mille livres par son testament.

X M. le Marquis de Châteauneuf; frere de l'Abbé, ayant été envoyé en ambassade à la Haye, en 1713, y mena M. de Voltaire en qualité de Page; mais il fut obligé de le met-

tre aux arrêts, & bientôt après de le renvoyer en France, pour le mettre à couvert du ressentiment de Madame Dunoyer, dont il avoit débauché la fille cadette.

La passion de M. de Voltaire pour la fille de Madame Dunoyer, est consignée dans les Lettres qu'il lui écrivit, & qu'on a recueillies dans un mauvais livre, intitulé : *Porte-feuille de J.-B. Rousseau*, 2 vol. in-12. On voit par une de ces Lettres qu'il quitta le nom d'Arouet, pour prendre celui de Voltaire, dans l'espoir d'être plus heureux sous ce dernier nom.

Les vers satyriques qu'il s'étoit permis contre plusieurs personnes de sa connoissance, lui firent attribuer une satyre faite à la mort de Louis XIV. C'étoit une imitation des *j'ai vu* de l'Abbé Régnier. M. le Régent n'y étoit pas ménagé. Comme elle finissoit par ce vers,

J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans,
on ne douta pas qu'elle ne vînt de lui. En

conséquence il fut mis à la Bastille, où il passa près d'un an.

Le pere de Voltaire, ancien Notaire au Châtelet, qui vouloit que son fils fût Avocat, & qui l'avoit même chassé de sa maison, parce qu'il vouloit être Poëte, alla voir représenter *Œdipe*, dont on lui avoit parlé avantageusement. Il fut si touché, qu'il courut embrasser son fils au milieu des félicitations des Dames de la Cour; & depuis ce jour il ne fut plus question de faire du jeune Voltaire un Jurisconsulte.

Le succès d'*Œdipe* fut si brillant, que M. le Maréchal de Villars dit à l'Auteur, en sortant d'une des représentations: « La nation vous a bien des obligations de ce que vous lui consacrez ainsi vos veilles. » *Elle m'en auroit bien davantage, Monseigneur*, lui répondit vivement le Poëte, *si je savois écrire comme vous savez parler & agir.*

Au sortir d'une autre représentation, un

homme de la Cour, qui donnoit la main à une femme tout-à-fait attendrie, dit à l'Auteur : « Voici deux beaux yeux auxquels vous » avez fait répandre bien des larmes. » *Ils s'en vengeront bien sur d'autres*, répliqua M. de Voltaire.



M. le Régent, par ordre duquel Voltaire étoit à la Bastille, lorsqu'on représentoit *Œdipe*, fut si content de cette Piece, qu'il rendit la liberté au prisonnier. Le jeune Poëte alla sur le champ en remercier le Prince, qui lui dit : *Soyez sage, & j'aurai soin de vous.* « Je vous suis infiniment obligé, répondit l'Auteur ; mais je supplie Votre Altesse de ne plus se charger de mon logement ni de ma nourriture. »



Dans un repas où se trouvoit M. de Voltaire, la conversation tomba sur l'antiquité du monde. On lui demanda là-dessus son avis : « Moi, dit-il, je crois que le monde ressemble à une vieille coquette qui déguise son âge. »



Après la carastrophe des Jésuites , un d'eux se retira à Ferney , chez M. de Voltaire. Quelqu'un des amis de ce grand Poëte lui demanda un jour le nom de son pensionnaire. « C'est , » répondit-il , le Pere *Adam* , qui n'est pas le » premier homme du monde. »

A la premiere représentation de l'*Œdipe* , un jeune Seigneur frappa sur l'épaule de l'Auteur , la Piece finie , en lui disant : « C'est à » merveille , Voltaire. « Le Poëte , enivré de son succès , trouva ce ton trop familier , & riposta : « Je suis bien Monsieur pour vous. -- » Mais , reprit le Seigneur , il y a une si » grande différence entre vous & moi ! -- » La seule que j'y trouve , répondit fièrement » M. de Voltaire , c'est que je porte mon nom , » & que vous traînez le vôtre. »

La Motte prétendoit que la prose étoit bonne à tout. Il disoit un jour à M. de Voltaire , à propos de l'*Œdipe* de ce dernier :

“ C'est le plus beau sujet du monde ; il faut
 ” que je le mette en prose. — Faites cela ,
 ” répondit M. de Voltaire , & je mettrai votre
 ” *Inès* en vers. ”

Quelqu'un disoit à M. de Voltaire : “ Con-
 ” venez que les hommages que vous recevez
 ” doivent bien flatter votre cœur , & vous
 ” dédommager des tracasseries que vous avez
 ” essuyées. » *Je suis* , répondit-il , *comme*
Spartacus , *tout étonné de ma gloire.*

Se trouvant dans un fallon , accablé par le
 grand nombre de spectateurs , il sortit en disant :
 « On étouffe ici , mais sous des roses. »

Après les représentations de la *Princesse de*
Navarre sur le Théâtre de la Cour , Madame
 d'Etiole , qui fut depuis Madame de Pompa-
 dour , obtint , pour M. de Voltaire , le don-
 gratuit d'une Charge de Gentilhomme ordi-
 naire de la Chambre. C'étoit un présent d'au-

tant plus agréable , que peu de tems après Louis XV lui permit de vendre cette Charge, & d'en conserver le titre, les privilèges & les fonctions. M. de Voltaire fit l'impromptu suivant sur cette grace qui lui avoit été accordée sans être sollicitée.

Mon *Henri quatre* & ma *Zaïre*,

Et mon *Américaine* *Alzire*,

Ne m'ont valu jamais un seul regard du Roi :

J'avois mille ennemis avec très-peu de gloire.

Les honneurs & les biens pleuvent enfin sur moi

Pour une farce de la Foire.

On déchiroit sans pitié *La Motte*, dans une compagnie composée des personnes les plus distinguées, & des plus beaux esprits. Voltaire, fatigué de cet acharnement cruel, joua d'un bon tour à la société. « Messieurs, leur dit-il, » je suis possesseur d'une fable de *La Fontaine*, » qui n'a jamais été imprimée. — Comment ! » vous avez une fable de *La Fontaine*, que » nous ne connoissons pas ? Dépêchez-vous de » nous la lire. » M. de Voltaire en fit lecture; & chacun de s'écrier : « Voilà de l'admirable !

» ce n'est pas comme ces vilaines fables de
 » La Motte. Ici que de naturel ! que d'aménité !
 » que de graces ! — Eh bien, Messieurs, s'é-
 » cria Voltaire, cette fable charmante, que
 » vous admirez tous, est pourtant de La Motte.»

Dans le dernier séjour de Voltaire à Paris, le Lycurgue de l'Amérique fut le voir, & Voltaire lui parla Anglois. Madame Denis rappella à son oncle que M. Franklin favoit le François, & qu'on feroit bien aisé de les entendre tous deux : « Ma niece, répondit Voltaire, j'ai cédé un moment à la vanité de parler la même langue que M. Franklin. »

M. Vernet vint aussi rendre visite à Voltaire. Sitôt que l'illustre Poëte eut apperçu le grand Peintre : « C'est vous, M. Vernet, qui irez à l'immortalité ; vous avez les couleurs les plus brillantes & les plus durables. — *Mes couleurs ne valent pas votre encre*, répondit M. Vernet. » Aussi-tôt il veut prendre la main de Voltaire, pour la lui baiser ; mais Voltaire la

retirant bien vite , lui dit : « Que faites-vous ?
 » Il faudroit donc que je vous baiffasse les
 » pieds.



On propofoit un jour à Voltaire de faire
 le commentaire de Racine ; il répondit : « Il n'y
 » a qu'à mettre au bas de toutes les pages ,
 » *beau , pathétique , harmonieux , inimitable.* »



Personne au monde n'a eu la prodigieuse
 facilité d'écrire en vers , comme l'avoit l'Au-
 teur de la *Henriade*. On lui a vu refaire plu-
 sieurs fois & en peu de tems le rôle de Cicé-
 ron dans *Rome sauvée*. On lui a vu faire deux
 fois le cinquieme Acte de *Zulime* , après avoir
 jeté au feu son ancien manuscrit. L'admirable
Zaire a été composée en dix-huit jours.



M. Mercier avoit un habit tirant sur le vio-
 let , lorsqu'il fit sa premiere visite à M. de Vol-
 taire. Aussi-tôt que le Poëte l'eut apperçu , il
 s'écria : « Voilà l'habit de Jean Hennuyer. »



Le jour que Voltaire se rendit à la Loge des neuf Sœurs, on l'accueillit avec tous les honneurs dus à ses rares talens. Ce vénérable Vieillard, touché jusqu'aux larmes d'une pareille réception, dit aux personnes qui composoient cette assemblée distinguée : « Vous me faites pour la première fois connoître la vanité ; mais vous me faites encore bien mieux sentir la reconnoissance. »

A la rentrée du Théâtre on donna *Alzire*. M. de Voltaire y étoit en petite loge ; mais l'enthousiasme le trahit, dans un moment où, très-satisfait du jeu de M. La Rive qui faisoit le rôle de *Zamore*, il s'écria : « Ah ! que c'est bien ! » à ce cri, le Public reconnut l'Auteur, & interrompit la Piece à force d'acclamations, jusqu'à ce que Voltaire se fût montré.

Ce Poète parloit à un homme de beaucoup d'esprit, de l'énorme difficulté de faire de bons vers françois. « Il y a eu pourtant, ajouta-t-il, deux hommes du siècle dernier qui ont

» vaincu toutes ces difficultés. — Notre siècle ,
 » lui dit-on , en a produit un troisième. — Je
 » vous entends , répondit-il ; vous auriez dû
 » compter encore M. de Saint-Lambert &
 » M. l'Abbé de Lille. »

Dans une séance particulière de l'Académie
 Française, Voltaire se plaignit à ses confrères
 de la pauvreté de la langue, & parla ensuite
 de quelques mots usités, & qu'il seroit à desi-
 rer qu'on adoptât celui de *Tragédien*, par
 exemple. « Notre Langue est une gueuse fiere ,
 » disoit-il ; il faut lui faire l'aumône malgré
 » elle. »

M. l'Abbé de Lille lut à l'Académie, en
 présence de M. de Voltaire, quelques morceaux
 détachés d'un poëme de sa composition sur les
 jardins, & la traduction de la célèbre épître
 de Pope au Docteur Arbuthnot. Ces ouvrages
 intéresserent vivement M. de Voltaire. Il se
 rappelloit les vers anglois de Pope, les com-
 paroit à la traduction, & se plaisoit à faire
 voir combien le Poëte François les avoit em-

bellis : c'étoit bien dire tout ce que notre poésie devoit attendre des rares talens du célèbre Traducteur des *Georgiques*. Après de tels faits , accusera-t-on encore M. de Voltaire d'être jaloux du mérite des autres ? D'ailleurs ne pourroit-on pas lui appliquer , avec la plus grande justice , ce vers de Tancrede :

De qui dans l'univers put-il être jaloux ?

En 1750, le Roi de Prusse s'attacha Voltaire par une pension de sept mille écus , & par l'espérance d'une plus grande faveur. Ce Poète, gourmandé par son esprit naturellement inquiet & jaloux , ne put se soutenir plus de deux ans à la Cour de Berlin ; il se comporta indignement à l'égard de M. de Maupertuis, Président de l'Académie de Berlin , & obligea le Roi de Prusse de lui dire : « Je ne vous » chasse point , parce que je vous ai appelé ; » je ne vous ôte point votre pension , parce » que je vous l'ai donnée ; mais je vous défends » de reparoître devant moi. » Voltaire s'étant rendu encore plus coupable par quelques écrits clandestins , & craignant d'être chassé avec

ignominie , prit le parti de se retirer lui-même ;
il le fit savoir au Roi , qui lui écrivit , le 16
Mars 1753 , la lettre que voici. « Vous êtes
» bien le maître de quitter mon service , quand
» vous voudrez ; mais , avant de partir , faites-
» moi remettre le contrat de votre engagement ,
» la clef , la croix , & le volume de poésies que
» je vous ai confié : je souhaiterois que mes
» ouvrages eussent été seuls exposés à vos traits
» & à ceux de Koenig ; je les sacrifie de bon
» cœur à ceux qui croient augmenter leur ré-
» putation , en diminuant celle des autres ; je
» n'ai ni la folie ni la vanité de certains Au-
» teurs. Les cabales des gens de lettres me
» paroissent l'opprobre de la littérature ; je
» n'en estime pas moins les honnêtes gens qui
» la cultivent : les Chefs des cabales sont les
» seuls avilis à mes yeux. »

Voltaire faisant jouer dans son Château des
Délices , près de Geneve , son *Orphelin de la
Chine* ; le Président de Montesquieu , qui étoit
spectateur , s'endormit profondément. Voltaire
qui

qui l'apperçut, lui jeta son chapeau à la tête ; en disant : *Il croit être à l'Audience.*

Voltaire a dit, au sujet de l'*Ode* de Rousseau à la *Postérité* : « Cet ouvrage ne parviendra point à son adresse. » M. d'Alembert, dans l'*éloge de M. Destouches*, attribue ce mot à Fontenelle.

Paulin débuta, en 1744 à la Comédie Française, par les premiers rôles dans la Tragédie. Voltaire, qui le protégeoit, lui fit jouer peu de tems après Poliphonte dans *Mérope*. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il donnoit le rôle d'Usurpateur à un jeune homme : *C'est un Tyran*, répondit-il, *que j'éleve à la brochette.*

M. de Voltaire se trouvant chez M. le Duc de Richelieu, un soir que ce Seigneur envoyoit à Madame de la Popeliniere un dindon à pail, avec un billet par lequel il la prioit de

lui donner à souper ; ce Poëte facile prit le billet, & y ajouta ces vers.

Un dindon tout à l'ail, un Seigneur tout à l'ambre,
 A souper vous sont destinés.
 On doit, quand Richelieu paroît dans une chambre,
 Bien défendre son cœur, & bien boucher son nez.



Peu de tems avant sa maladie, M. de Voltaire vint voir à table M. le Marquis de Villette, & après quelques momens du recueillement le plus sombre, il lui dit : « Vous êtes » comme les Rois d'Egypte, qui en mangeant » avoient une tête de mort devant eux. » Il disoit sur son arrivée à Paris : « Je suis venu » chercher la gloire & la mort. » Il répondit à un Artiste qui lui présentoit le tableau de son triomphe : « C'est mon tombeau qu'il me faut, » & non pas mon triomphe. »



Dans une société brillante, quelqu'un dit à Voltaire : « Ah ! Monsieur, que vous devez être » content de vos ouvrages ! Je suis, répondit-

» il , comme le mari d'une coquette, dont tout
» le monde jouit , excepté lui. »

Voltaire , dans un moment d'humeur contre
J.-J. Rousseau , dit en plaisantant : » Je voudrois
» arracher les bonnes pages du roman de
» Julie. »

Il lut sa Tragédie d'Eriphile à l'Abbé Des-
fontaines. » Comment la trouvez-vous , lui dit-
» il ? Je ne la trouve pas bonne. — Tant mieux ,
» elle est donc excellente. »

Après la représentation du *Temple de la
Gloire* , où Voltaire avoit peint Louis XV.
sous le nom de Trajan , ce grand Poëte , plein
d'un enthousiasme immodéré , toucha le bras
du Roi , en lui disant : « Trajan est-il content ? »
Cette familiarité fit rire les Courtisans , &
déplut au Roi.

Voltaire a dit : « Mahomet n'est que le Tar-
tuffe , les armes à la main. »

Il a dit encore à propos des éditions multipliées de ses œuvres à son insu : « Je me » regarde comme un homme mort, dont on » vend les meubles. »



M. de Fontenelle sortant de la première représentation d'*Œdipe*, dit à M. de Voltaire, après lui avoir fait de grands complimens : « Je voudrois que vous eussiez mis moins de » pompe dans vos vers ; cela feroit plus doux, » plus coulant, & conviendroit mieux à la » Tragédie. — Monsieur, reprit M. de Vol- » taire, pour me corriger de ce défaut, je » vais lire vos Pastorales. »



Madame Poura, femme d'un Banquier de Lyon, folâtroit avec M. de Voltaire, lui disoit, entre autres choses agréables, combien elle s'intéressoit à sa santé, lui ajoutant impérieusement qu'il falloit qu'il se conservât. Le Poète, alors octogénaire, lui répondit sur

le champ, avec une ingénieuse vivacité :

Vous voulez arrêter mon ame fugitive :

Ah ! Madame, je le crois bien ;

De tout ce qu'on possède on ne veut perdre rien ;

On veut que son esclave vive.



M. de Voltaire comparoit les hommes à des oranges qu'on ferre fortement, pour en exprimer le jus, & dont on jette le marc ensuite comme inutile : pensée plus digne de Machiavel, que de l'Apôtre de l'humanité.



Madame Paulze, femme d'un Fermier Général, venue près de Ferney, où elle a une Terre, desira voir M. de Voltaire ; mais sachant la difficulté d'être introduite, elle le fit prévenir de son envie, & croyant se donner plus d'importance auprès de lui, fit dire qu'elle étoit nièce de M. l'Abbé Terrai. A ce mot de Terrai, frémissant de tout son corps, Voltaire répondit : « Dites à Madame Paulze qu'il » ne me reste plus qu'une dent, & que je la » garde contre son oncle.



Il se passa à la place de Louis XV. une scene assez plaisante, au sujet de M. de Voltaire. Un Charlatan y étoit, cherchant à vendre de petits livres, où il enseignoit des secrets de tours de cartes. » En voici un, disoit-il, » Messieurs, que j'ai appris à Ferney de ce » grand homme qui fait tant de bruit ici, de » ce fameux *Voltaire*, *notre Maître à tous.* »



On a décerné à Voltaire des honneurs dont aucun Poëte n'a joui avant lui : il auroit été impossible d'y rien ajouter. A une des représentations d'*Irene*, ce Poëte ayant paru, fut reçu aux acclamations de tous les assistans ; on cria ensuite : *Une couronne !* le Comédien Brisard la lui mit sur la tête : *Ah ! Dieu ! vous voulez donc me faire mourir*, s'écria M. de Voltaire, pleurant de joie.

Après la représentation de la Tragédie, le buste de M. de Voltaire fut apporté sur le Théâtre, & élevé sur un piédestal ; tous les Comédiens l'entourerent en demi-cercle, des palmes & des guirlandes à la main : une couronne étoit déjà sur le buste ; le bruit des

fanfares, des tambours, des trompettes avoit annoncé la cérémonie, & Madame Vestris déclama les vers suivans, composés par M. le Marquis de Saint - Marc.

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage,
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité.

Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage;
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.

Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter;
Il est beau de la mériter,
Quand c'est la France qui la donne.

Les bons esprits désapprouverent ce dernier vers, prétendant que ce n'étoit ni la France, ni Paris qui avoit couronné Voltaire; mais que c'étoient des *Comédiens*, dans toute l'étendue de ce mot. On prit ce couronnement pour la farce, ou petite Piece qu'on donne après la Tragédie.

L'Abbé Sabatier de Castres a comparé Voltaire au grand *Lama*, dont on révere, dit-il, jusqu'aux plus vils excréments.

Voltaire faisoit imprimer tout ce qui sortoit de sa plume, & multiplioit le plus qu'il pouvoit les éditions de ses ouvrages. Un homme d'esprit lui dit un jour en riant : « Je ne
 » vous conseille pas de multiplier si fort vos
 » volumes; on ne va point à la postérité avec
 » un si gros bagage. »



Quelques personnes faisoient courir le bruit qu'*Alzire* n'étoit pas de Voltaire. « Je le sou-
 » haiterois de tout mon cœur, dit un Amateur
 » éclairé. Et pourquoi, lui demanda-t-on ?
 » C'est, répondit-il, que nous aurions un bon
 » Poète de plus. »



Dans le tems que *Mérope* parut sur le Théâtre, un bel-esprit subalterne sortant extasié de la première représentation de cette Piece, entra dans le café de Procope, en s'écriant : « En
 » vérité, Voltaire est le Roi des Poètes. » L'Abbé Pellegrin qui y étoit, se leva aussi-tôt, &, d'un air piqué, dit brusquement : « Eh !
 » qui suis-je donc, moi ? -- Vous vous

» en êtes le Doyen, lui répondit le bel-esprit. »



Un Grand-Vicaire de *** fit un Mandement sur un miracle prétendu du Diacre *Paris*, & en adressa un exemplaire à M. de Voltaire, qui lui envoya *Alzire*, avec ces quatre vers :

Vous m'envoyez un Mandement,
Recevez une Tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la Comédie.



Un Particulier fut reçu à Ferney. On fait l'accueil que l'on y faisoit aux étrangers. Notre homme, flatté de cette réception, déclara le lendemain de son arrivée, que son intention étoit de passer six semaines dans un lieu qu'il disoit être délicieux. M. de Voltaire lui répondit en riant : “ Vous ne voulez pas ressembler
» à Don Quichotte ; il prenoit les auberges
» pour des châteaux ; vous prenez les châteaux
» pour des auberges. ”



Tout le monde connoît ces vers de la Henriade :

« Sur un Autel de fer , un Livre inexplicable
» Contient de l'avenir l'histoire irrévocable. »

Un des amis de M. de Voltaire lui demanda un jour pourquoi cet autel étoit de fer :
« Hé ! morbleu , répondit M. de Voltaire ,
» voudriez-vous qu'il fût de coton ? »



M. de Voltaire envoyant dès cinq heures du matin à un Acteur les corrections qu'il avoit faites au rôle de *Poliphonte*, son laquais lui représenta que ce Comédien étoit encore endormi : « Va toujours , lui dit M. de Voltaire , les Tyrans ne dorment jamais. »



M. le Brun écrivit à M. de Voltaire , pour l'engager à prendre chez lui Mademoiselle Corneille : il accepta de grand cœur la proposition. « C'est , dit-il , le devoir d'un vieux
» soldat , de servir la fille de son Général. »



M. de Voltaire a dit de M. de Marivaux :
 « C'est un homme qui connoît tous les sentiers
 » qui aboutissent au cœur humain, mais qui
 » n'en fait pas la grande route. »

Voltaire, en parlant des caractères de l'Orphelin de la Chine, disoit : « J'aurois fait mes
 » Tartares plus Tartares encore, si les Fran-
 » çois étoient moins François. »

En parlant de l'*Esprit des Loix*, il a dit :
 « Le genre humain avoit perdu ses titres ; Mon-
 » tesquieu les a retrouvés, & les lui a rendus. »

« Quand vous allez chez un Ministre le
 » matin, disoit-il, demandez au Valet-de-
 » chambre des nouvelles de la garde-robe. »

Il comparoit la Nation Angloise à un muids
 de cette forte biere qui lui sert de boisson.

» L'écume, dit-il, est au dessus, la lie est au
» fond, & le milieu est excellent. »



Les beaux vers, a dit Voltaire, sont la musique de l'ame.



Que pensez-vous de l'Arioste, disoit Voltaire à un Abbé de ses amis qui revenoit d'Italie? — Que c'est un grand Poète. — Un grand Poète! reprit vivement l'émule de l'Auteur du *Roland furieux*; « dites donc que c'est le plus grand de tous les Poètes. »



Voltaire estimoit beaucoup la personne & les ouvrages du célèbre Abbé Métastase. Lorsqu'on lui envoya, quelque tems avant sa mort, le projet de la nouvelle édition des œuvres de cet illustre Italien: « Je desirerois, dit-il à l'Éditeur, que mon nom pût être placé à la tête des Souscripteurs, en dépit de l'alpha-
» bet. »



M. * * * fit paroître en 1730 un livre qui avoit pour titre *De l'ame des Bêtes*. Voltaire, après l'avoir lu, dit à un de ses amis qui lui en demandoit son avis : « L'Auteur est un excellent citoyen ; mais il n'est pas assez instruit de l'histoire de son pays. »

Voltaire a dit très-énergiquement, à propos de l'Auteur d'un mauvais libelle, qui a eu quelque espece de vogue : « Il vaudroit beaucoup mieux être le laquais d'un bel-esprit, que le bel-esprit des laquais. »

Etant à Colmar, il vivoit beaucoup avec le Président & la Présidente de Klinglin. Ils avoient le plus bel enfant du monde, qui fut frappé tout-à-coup d'une paralysie aux cuisses & aux jambes. « C'est, dit le grand Poëte ; la tête de l'Amour sur le corps du Lazare. »

Un Abbé Le Sueur alla visiter Voltaire, à titre d'homme de lettres. « M. l'Abbé, lui dit

» l'Auteur de la Henriade, vous avez un beau
» nom en peinture. »



Voltaire, à son retour à Paris, fut bien surpris du jargon qu'il trouva dans la société, du despotisme avec lequel s'érigeoient en juges les hommes les plus faits pour être jugés, de l'ignorante familiarité de la plupart des jeunes gens ; il fut sur-tout blessé du *calembourg* dont on abusoit en sa présence ; il le regardoit comme le fléau de la bonne conversation, comme l'éteignoir de l'esprit. Il avoit engagé la spirituelle Madame du Deffant à se liguier avec lui. « Ne souffrons pas (lui disoit-il)
» qu'un Tyran si bête usurpe l'empire du grand
» monde. »



Après sa malheureuse affaire de Francfort, il resta trois semaines à Mayence. « J'ai besoin,
» disoit-il, de sécher mes habits mouillés du
» naufrage. »



Un homme connu emprunta pour ses besoins seize mille livres à Voltaire, avec promesse

de lui remettre au bout de quinze jours un contrat, pour sa sûreté. Quinze mois se passerent sans que le prêteur fût nanti. Impatienté de ces lenteurs, qui avoient mauvaise grace, « Monsieur, lui dit un jour l'Auteur de la *Henriade*, & d'un ton brusque, je vous donne » les seize mille livres, mais dorénavant je ne » vous prête pas un sou sans hypothèque. » Le débiteur se piqua de cette tournure, & rendit les seize mille livres avec les intérêts.



Voltaire a dit du Ministre de Parme, à la Cour de France : « Il est heureux quand il fait » du bien ; il est né pour faire plaisir, comme » Rameau est né pour faire de la bonne mu- » sique. »



Le Traducteur des *Géorgiques*, que Voltaire avoit déjà surnommé si agréablement *Virgile de Lille*, étoit à Ferney, lorsqu'on y apprit la disgrâce de M. Turgot. Voltaire connoissoit tout l'attachement de l'Abbé pour ce Ministre ; il lui appliqua à l'instant ce passage de l'Ode

d'Horace à Virgile , sur la mort de Quintilius :
 « Quelle perte pour tous les gens de bien ,
 » mais qu'elle doit être affligeante pour vous ,
 » mon cher Virgile ! »

Voltaire dit un jour à J.-B. Rousseau, avec lequel il étoit intimement lié : « J'ai changé
 » mon nom d'Arouet en celui de Voltaire ,
 » afin de n'être pas confondu avec ce malheu-
 » reux Poète Roi. »

Lorsque Mademoiselle Clairon fut à Ferney pour voir Voltaire , elle se jeta à ses genoux en arrivant : le Poète se jeta aussi aux siens , & s'écria , dans l'excès de sa joie : « Mademoi-
 » selle , à présent que nous sommes tous deux
 » à terre , qu'allons-nous faire ? »

Le Chantre de Henri IV, toujours gai, même dans les plus grandes souffrances, écrivit à un Prince qui le prioit de venir à sa Cour :
 « Je suis obligé , Monseigneur , de prendre
 médecine

» médecine quatre fois par semaine; vous ju-
 » gez bien que dans cet état je suis beaucoup
 » plus digne de la boutique d'un Apothicaire,
 » que de la Cour d'un Prince aimable. »

Ce Poëte se repentoit d'avoir fait *Mahomet*
 beaucoup plus méchant qu'il ne le fut effecti-
 vement; mais il disoit: » Si je n'en avois fait
 » qu'un Héros politique, la Piece étoit sifflée. »

Il faisoit un jour l'éloge du savant Médecin
 Haller, devant un flatteur qui vivoit aussi avec
 cet homme célèbre. Le flatteur dit sur le champ:
 Il s'en faut bien que M. de Haller parle de vos
 ouvrages comme vous parlez des siens. Vol-
 taire répliqua: « Il peut se faire que nous nous
 » trompions tous deux. »

Voltaire avoit écrit à Madame de Maurepas:
 « Si jamais M. Turgot cesse d'être Ministre,
 » je me ferai Moine de désespoir. » Lorsqu'il fut
 en effet disgracié, & remplacé par M. de Clu-

gny, Madame de Maurepas somma Voltaire de tenir sa parole. « Rien n'est plus juste, Madame, répondit-il ; je me ferai Moine de Clugny. »



Un bel-esprit avoit envoyé à Voltaire une Tragédie, pour la soumettre à son jugement ; il la lut, & la posant ensuite sur sa table : « La difficulté, dit-il, n'est pas de faire une » Tragédie comme celle-ci ; mais de répondre » à celui qui l'a faite. »



Lorsqu'on l'arrêta à la porte de Francfort ; il remit furtivement quelques papiers à son secrétaire, que celui-ci cacha dans sa culotte. Enfermé dans la chambre, le Secrétaire fut curieux de savoir ce que c'étoit, & ne trouva qu'un nouveau chant de la Pucelle, & des morceaux de philosophie.



On fait qu'à quatre-vingt-quatre ans Voltaire passoit des nuits à corriger sa Tragédie d'*Irene* : lorsque le moment d'enthousiasme étoit passé, il

difoit à ses amis : « Ne me trouvez-vous pas
» bien enfant ? »



L'Auteur d'une ode sur la mort de Voltaire;
après avoir déploré la perte de ce grand homme
dans les strophes les plus touchantes, finit par
lui élever un mausolée champêtre.

Des lauriers enlacés, par leur ombrage utile,
En défendront l'aspect à l'envie en fureur ;
Et seront respectés, comme ceux de Virgile ;
Par le tems destructeur.



Voici un couplet d'une chanson attribuée à
M. de la Dixmerie, faite à l'occasion de la séance
de M. de Voltaire à la Loge des neuf Sœurs :

Au seul nom de l'illustre Frere,
Tout Maçon triomphe aujourd'hui :
S'il reçoit de nous la lumière,
Le monde la reçoit de lui.



Comme on trouvoit mauvais que M. de
Voltaire prît pour plusieurs de ses Tragédies
des sujets déjà traités par Crébillon, & en

particulier celui de *Sémiramis*, Piron fit l'épigramme suivante :

N'en doutez point ; oui , si le premier homme
Eût eu le tic de ce faiseur de vers,
Il eût fait pis que de mordre à la pomme,
Et c'eût été bien un autre travers.
Du grand Auteur de la nature humaine,
Il eût voulu refaire l'Univers,
Et le refaire en moins d'une semaine.



Le Poète Roi fit à cette même occasion des vers qui ne sont pas une épigramme, ni bien justes ; mais qui ont le mérite d'être bien tournés.

Si Quinault vivoit encor ;
Loin d'oser toucher sa lyre ;
Je ne me ferois pas dire
De prendre ailleurs mon essor :
Usurpateur de la scene,
Petit bâtard d'Apollon ,
Attendez que Melpomene
Soit veuve de Crébillon.



Après la première représentation de *Zulime*,

Tragédie de Voltaire, on fit l'épigramme suivante :

Quand cet Auteur, avide de succès,
 Qui maintenant invente comme il rime,
 Eut crayonné l'indécente *Zulime*,
 Pour enrichir le Théâtre François,
 Ses partisans se disoient à l'oreille :
 Comme il profite en commentant Corneille !
 On reconnoît dans ce chef-d'œuvre-là
 Le plan d'Agéfilas & les vers d'Attila.

Rousseau fit l'épigramme suivante ; une de ses meilleures, au sujet d'*Adélaïde du Guesclin*, Tragédie de Voltaire, qui ne réussit pas en 1734, & que l'Auteur a redonnée au Théâtre en 1752, sous le titre d'*Amélie*, ou *le Duc de Foix*.

Par le Démon de la Dramaturgie,
 Ce Fanatique, au Théâtre agrégé,
 Que l'ignorance, avec tant d'énergie,
 Avoit, sans honte, en Corneille érigé,
 De désespoir s'est noyé dans l'Histoire.
 Sa Tragédie a pourtant eu la gloire
 De voir deux yeux de larmes l'honorer ;
 Car, s'il n'a fait pleurer son auditoire,
 Son auditoire au moins l'a fait pleurer.

« J'avois environ onze ans , dit M. de Vol-
 » taire , lorsque je lus tout seul , pour la pre-
 » miere fois , l'*Amphitryon* de Moliere ; je ris
 » au point de tomber à la renverse. »

Le peu de succès qu'eut la *Princesse de Navarre*, Tragédie de Voltaire, attira à son Auteur l'épigramme suivante :

Quand vous mettiez dans vos Ouvrages
 De l'esprit & du sentiment ,
 Les Quarante agissoient avec discernement ,
 En vous refusant leurs suffrages.
 Ils n'ont plus la même raison ;
 Aujourd'hui rien ne vous sépare :
 Votre *Princesse de Navarre*
 Vous remet tous à l'unisson.

M. de Voltaire écrivit un jour à quelqu'un qui le persécutoit par ses lettres : « Je suis mort ,
 » Monsieur ; ainsi je ne pourrai plus désormais
 » avoir l'honneur de vous répondre. »

En 1752 , un jeune élève de l'Ecole Militaire de Berlin , nommé *Mingard* , âgé de

Onze ans, curieux d'assister au spectacle du Roi, écrivit à M. de Voltaire, alors en Prusse, le billet suivant :

Ne pouvant plus gourmander
Le desir ardent qui m'anime,
Daignez, Seigneur, m'accorder
Un billet pour voir *Nanine*.

M. de Voltaire lui fit la réponse suivante :

Qui fait si fort intéresser,
Mérite bien qu'on le prévienne :
Oui, parmi nous viens te placer,
Et nous ferons qu'on t'y retienne.

En effet, l'enfant, dès le même soir, eut l'honneur d'être présenté au Roi.



Après son séjour en Prusse, M. de Voltaire conserva pendant quelques mois une espece de mélancolie ; mais il ne se permit jamais de plaintes trop ameres.

Croyez-moi, je renonce à toutes les chimeres
Qui m'ont pu séduire autrefois.
Les faveurs du Public & les faveurs des Rois
Aujourd'hui ne me touchent gueres.
Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne se présente plus à ma vue éblouie.

Je jouis du présent ; j'acheve en paix ma vie
 Dans le sein de la liberté.

Je l'adorai toujours, & lui fus infidele.

J'ai bien réparé mon erreur :

Je ne connois le vrai bonheur

Que du jour que je vis pour elle.



Le Kain fit connoître son talent sur un théâtre que M. de Voltaire avoit dans sa maison, à Paris, rue Traversiere : il y joua successivement les rôles de *Séide* & de *Mahomet*, & laissa percer le germe d'un grand talent au milieu des nombreuses imperfections qui accompagnent les commencemens du plus difficile des arts.

D'après cet essai, l'Auteur de *Zaire* lui demanda avec amitié quel genre de vie il vouloit embrasser : Le Kain lui répondit qu'il ne connoissoit au monde d'autre bonheur que celui de jouer la comédie ; que le hasard le laissant maître de ses actions, & jouissant de 700 livres de rente, il avoit lieu d'espérer qu'en abandonnant le commerce de son pere, (l'Orfèvrerie) il ne perdrait rien au change, s'il pouvoit être admis un jour dans la troupe des Comédiens François. » Ah ! mon cher ami,

» s'écria M. de Voltaire, ne prenez jamais ce
 » parti ; jouez la comédie pour votre plaisir ,
 » n'en faites jamais votre état : c'est le plus beau,
 » le plus rare , le plus difficile des talens ;
 » mais pour Dieu, s'il vous est possible,
 » ne montez jamais sur le Théâtre. »



On a attribué mal-à-propos à J.-J. Rousseau
 le quatrain suivant, fait contre M. de Vol-
 taire, peu de jours avant sa mort :

Plus bel-esprit que grand génie ,
 Sans loi, sans mœurs & sans vertu ,
 Il mourra comme il a vécu ,
 Couvert de gloire & d'infamie.



Zaire fut d'abord reçue du Public avec tous
 les applaudissemens qu'elle méritoit ; mais la
 Critique ne fut pas muette, & le Poëte, tou-
 jours inquiet, fatiguoit les Acteurs de ses cor-
 rections. Dufresne étoit devenu inexorable ,
 inaccessible même ; sa porte ne s'ouvroit plus

à M. de Voltaire. Celui-ci ne glissoit ses changemens que par la ferrure; Dufresne ne les lisoit point : mais un jour qu'il donnoit un grand dîner à ses amis, arrive un pâté de perdrix, de la part de quelqu'un qui ne se nommoit point. La circonstance étoit heureuse ; le pâté fut pris en bonne part, servi aux acclamations des convives, ouvert avec curiosité : qu'on se figure la surprise, à la vue de douze perdrix tenant dans leurs becs autant de billets, qui renfermoient tous les vers à retrancher ou à substituer dans le rôle de Dufresne. Pour le coup, les corrections furent accueillies du Comédien ; c'étoit justement aux perdrix qu'il les aimoit.



Un homme d'esprit, admirateur des talens de M. de Voltaire, en a tracé en vers le portrait suivant :

Raphaël pour le trait, Rubens pour la couleur,
 De la prose & des vers possédant la magie,
 Écrivain très-sensible, ou très-malin railleur,
 Dans le vaste champ du génie
 De chaque genre il a cueilli la fleur.

Le rite est son secret, son arme est la saillie :
 Que de fois dans ces riens, dont il est créateur,
 Déguisant la raison sous l'air de la folie,
 Sans en prendre le ton, il fut législateur !
 Sachant tout embrasser, sans peine il associe
 Le compas de Newton aux pompons d'Emilie ;
 Même, après La Fontaine, il est joyeux conteur ;
 Même, après l'Arioste, il charme l'Italie :
 Il s'éleve, descend, gaîment se multiplie.
 Plein de grace, ou de nerf, de souplesse & d'ardeur,
 Il plâne en aigle, en serpent se replie ;
 Au Plaute des François laisse la profondeur,
 Et va d'un fard brillant enluminer Thalie.
 Plus piquant que fidele, agréable & trompeur ;
 Par ses jolis Romans l'Histoire est embellie ;
 Bien loin de se montrer scrupuleux narrateur
 Des sottises qu'il apprécie,
 Toujours en Philosophe il ment à son lecteur,
 Qu'avec la vérité si souvent on ennuie ;
 Et, rival des Anciens, autant qu'imitateur,
 Dans l'Épopée ou dans la Tragédie,
 Ornant ce qu'il dérobe, il est plus qu'inventeur.

Quelqu'un parloit à Voltaire de la mort de
 Le Kain, & regrettoit fort ce Comédien. « Ce-
 » la est bien plus fâcheux pour moi, reprit Vol-
 » taire ; c'est Elie qui perd son Elyée. »

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cet article, que par la lettre de l'Abbé Gaultier à Monseigneur l'Archevêque de Paris; elle contient des anecdotes qui acheveront de faire connoître l'esprit & le caractère de M. de Voltaire.

« Vous desirez, Monseigneur, savoir au vrai tout ce qui s'est passé à l'égard de M. de Voltaire, depuis son arrivée à Paris jusqu'à sa mort: personne ne peut mieux que moi féconder vos desirs; je vais donc commencer. M. de Voltaire arriva à Paris dans les premiers jours de Février 1778, & alla demeurer chez M. le Marquis de Villette, sur le Quai des Théatins: une foule de peuple s'empressa de voir cet homme célèbre; on ne parloit dans tout Paris que de M. de Voltaire; on faisoit ses éloges tant en vers qu'en prose; tous ces éloges me firent beaucoup de peine. Quoi! me disois-je à moi-même, un homme qui a blasphémé contre la Religion, qui par ses écrits a détruit les bonnes mœurs, est honoré, couronné, & presque adoré! Ce qui augmentoit ma peine, c'est que je craignois qu'un homme si dangereux ne donnât, par sa présence, un nou-

veau crédit à l'irréligion. Je priai le Seigneur d'empêcher les ravages que ce Patriarche des incrédules pouvoit faire dans la Capitale. Pour arrêter ce progrès, il me vint en pensée d'écrire à ce fléau de la Patrie, en ces termes :

Lettre de M. l'Abbé Gaultier à Voltaire

« Beaucoup de personnes, Monsieur, vous
» admirent; je desire du plus profond de mon
» cœur être de leur nombre : j'aurai cet avan-
» tage, si vous le voulez, & cela dépend de
» vous. Il en est encore tems; je vous en dirai
» davantage, si vous me permettez de m'en-
» tretenir avec vous. Quoique je sois le plus
» indigne de tous les Ministres, je ne vous dirai
» cependant rien qui ne soit digne de mon mi-
» nistère, & qui ne doive vous faire plaisir.
» Quoique je n'ose me flatter que vous me pro-
» curiez un si grand bonheur, je ne vous ou-
» blierai point pour cela au très-saint Sacrifice
» de la Messe, & je prierai avec le plus de
» ferveur qu'il me sera possible, le Dieu juste
» & miséricordieux, pour le salut de votre ame
» immortelle, qui est peut-être sur le point

» d'être jugée sur toutes ses actions. Pardonnez-
 » moi, Monsieur, si j'ai pris la liberté de vous
 » écrire ; mon intention est de vous rendre le
 » plus grand de tous les services : je le puis,
 » avec le secours de celui qui choisit ce qu'il
 » y a de plus foible pour confondre ce qu'il
 » y a de plus fort. Que je me croirois heu-
 » reux, si votre réponse est analogue aux sen-
 » timens avec lesquels, &c. »

A Paris, ce 20 Février 1778.

Signé, GAULTIER, Prêtre.

Réponse de M. de Voltaire.

« Votre lettre, Monsieur, me paroît celle
 » d'un honnête homme, & cela me suffit pour
 » me déterminer à recevoir l'honneur de votre
 » visite, le jour & les momens qu'il vous plaira
 » me la faire. Je vous dirai la même chose que
 » j'ai dite, en donnant la bénédiction au petit-
 » fils de l'illustre & sage FRANKLIN, l'homme
 » le plus respectable de l'Amérique. Je ne pro-
 » nonçai que ces mots : *Dieu & la liberté.*

» Tous les assistans verferent des larmes d'at-
» tendrissement. Je me flatte que vous êtes
» dans les mêmes principes : j'ai 84 ans ; je vais
» bientôt paroître devant Dieu , créateur de
» tous les mondes. Si vous avez quelque chose
» à me communiquer , je me ferai un devoir
» & un honneur de recevoir votre visite ,
» malgré les souffrances qui m'accablent. J'ai
» l'honneur d'être , &c. »

A Paris, ce 21 Février 1778.

Signé, VOLTAIRE.

Le même jour, 21 Février, j'allai rendre
visite à M. de Voltaire : il y avoit dans la salle
d'assemblée beaucoup de personnes qui vou-
loient lui parler : il ne donna que deux ou trois
minutes à cette assemblée, disant qu'il souffroit
beaucoup, & qu'il n'étoit pas en état de voir
personne. Mais en se retirant, il me prit par
la main, & me pria de le suivre : il me con-
duisit à sa chambre, me fit asseoir auprès de
lui, & me demanda ce que j'avois à lui dire.
Voici ma réponse.

« Le desir de connoître l'homme célèbre de nos jours , n'a fait prendre la liberté de vous écrire , pour vous rendre mes devoirs , comme vous me l'avez mandé dans votre lettre. Je n'ai pas l'honneur de vous connoître personnellement , mais je connois beaucoup un de vos amis , M. DE LATTIGNANT ; j'ose même me flatter d'avoir sa confiance : ses infirmités & la caducité de son grand âge lui ont fait faire des réflexions que tout homme honnête doit faire , lorsqu'il se dispose à paroître devant Dieu , & que vous avez faites plusieurs fois vous-même. Si mon ministere vous étoit agréable , vous n'avez qu'à parler , & je me conformerois à vos vues. Je ne suis pas le seul dans Paris qui peut vous rendre ce service ; vous pouvez choisir , vous trouverez des Ministres plus dignes que moi , & qui vous procureront cet avantage. » M. de Voltaire m'écouta avec beaucoup d'attention , & à peine eus-je cessé de parler , qu'il me demanda si c'étoit de mon propre mouvement que j'agissois ainsi ? Je lui répondis , avec vérité , oui , Monsieur. *Quoi !* me répliqua-t-il , *M. l'Archevêque, M. le Curé de St. Sulpice ne vous ont pas conseillé ?*

conseillé? Non, Monsieur, lui dis - je : si ma démarche ne vous étoit pas agréable, je compte sur votre indulgence : si au contraire elle vous fait plaisir, louons-en le Seigneur. Il me dit qu'il étoit charmé de ce que je n'étois poussé par personne, & me demanda ce que j'avois été, & qui j'étois : je lui répondis que j'avois été Jésuite pendant dix-sept ans, & Curé de S. Mard, dans le Diocèse de Rouen, pendant près de vingt ans ; qu'actuellement je m'occupois du ministère apostolique dans Paris, & que je célébrois la sainte Messe tous les jours aux Incurables. M. de Voltaire me fit des offres de services ; mais pensant moins aux récompenses fugitives de ce monde, qu'aux récompenses éternelles que Dieu destine à ses élus, je lui dis : « Ah ! Monsieur, que je me croirois » bien récompensé, si vous étiez ma conquête ! » ce Dieu miséricordieux ne veut pas votre » perte, revenez donc à lui, puisqu'il revient » à vous. » M. de Voltaire, touché de ces paroles, me dit qu'il aimoit Dieu : je lui répondis que c'étoit beaucoup, mais qu'il falloit lui en donner des marques : car un amour oisif ne fut jamais le vrai amour de Dieu qui est actif.

M. de Voltaire dit bien d'autres choses , auxquelles je répondis d'une manière qui parut le contenter. Notre conversation fut interrompue par trois personnes différentes. « M. l'Abbé, » me dit la première, finissez donc ; vous voyez » que M. de Voltaire vomit le sang , & qu'il » n'est pas en état de parler. » M. de Voltaire répondit assez vivement : *Hé ! Monsieur, laissez-moi , je vous prie , avec M. l'Abbé Gaultier , mon ami ; il ne me flatte pas.* Madame Denis, qui parut au bout de trois quarts-d'heure, me dit avec beaucoup de douceur : « M. l'Abbé, » mon oncle doit être bien fatigué ; je vous » prie de remettre la partie à un autre instant. » Alors je quittai M. de Voltaire, en lui demandant la permission de venir le voir de tems en tems ; ce qu'il m'accorda avec plaisir. Je lui dis que je ferois tous les jours mémoire de lui au saint Sacrifice de la Messe. Il me remercia , & me parut attendri. Adieu, M. de Voltaire , lui ajoutai-je ; comptez que vous n'avez point de meilleur ami que moi dans le monde.

A peine l'eus-je quitté , que j'allai rendre compte de ma conduite à M. l'Abbé de

L'ÉCLUSE, Vicaire-général de Mgr. l'Archevêque de Paris, ainsi qu'à M. le Curé de St. Sulpice. Je leur dis que, pouvant arriver que M. de Voltaire eût recours à mon ministère, je les priois de m'instruire comment il falloit me comporter à son égard. Ils me firent connoître leurs intentions, auxquelles je me suis strictement conformé; après quoi je m'occupai à prier & à faire prier le Seigneur pour la conversion de M. de Voltaire.

Le 26 Février, je fus agréablement surpris; lorsque je reçus un petit billet de M. de Voltaire, conçu en ces termes : *Vous m'avez promis, Monsieur, de venir pour m'entendre; je vous prie de vous donner la peine de venir le plutôt que vous pourrez.* Signé, VOLTAIRE.
A Paris, ce 26 Février 1778.

Je reçus ce billet sur les neuf heures du soir, & dès le lendemain matin j'en reçus un autre de Madame Denis. Le voici : *Madame Denis, Niece de M. de Voltaire, prie M. l'Abbé Gaultier de vouloir bien le venir voir, elle lui sera très-obligée.* 27 Février 1778, chez M. le Marquis de Villette. A peine eus-je célé-

bré la sainte Messe, que je me transportai, le 27 Février 1778, chez M. le Marquis de Villette, pour y voir M. de Voltaire. Je ne pus parler ce jour-là qu'à Madame Denis, qui me dit que M. le Curé de St. Sulpice étoit venu pour engager M. de Voltaire à ne point différer sa confession, & qu'il lui avoit répondu qu'il avoit toute sa confiance en moi. Après cette visite, j'allai rendre compte de ma conduite à M. le Curé de S. Sulpice. Le 2 Mars 1778, je retournai chez M. de Voltaire, attaqué pour lors d'un vomissement de sang. Avant que d'entrer dans sa chambre, on me recommanda de ne pas l'effrayer, & de lui parler avec douceur. M. le Maréchal de Richelieu, qui venoit de le quitter, m'engagea à ne le pas négliger : je lui promis de faire tout ce qui dépendroit de moi pour le salut de son ame. J'entrai dans la chambre de M. de Voltaire, qui me prit par la main, & me pria de le confesser avant que de mourir. Je lui répondis que je l'entendrois volontiers en confession, que j'en avois parlé à M. le Curé de S. Sulpice, dont il étoit paroissien, & qu'il me l'avoit permis ; mais qu'il falloit qu'il fit

une rétractation, avant que d'en venir là. « M. l'Abbé, me dit-il, je vais en faire & en écrire une moi-même, dont vous ferez content. Qu'on me donne du papier & de l'encre: on lui donna l'un & l'autre. « Qu'on se retire, & qu'on me laisse seul avec M. l'Abbé Gaultier, mon ami. » On se retira; alors il écrivit de sa propre main la rétractation qui suit: la voici, mot pour mot.

« Je souffigné, déclare qu'étant attaqué depuis quatre mois d'un vomissement de sang, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, & n'ayant pu me traîner à l'Eglise, M. le Curé de St. Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres, celle de m'envoyer M. l'Abbé Gaultier, Prêtre, je me suis confessé à lui, & que, si Dieu dispose de moi, je meurs dans la Religion Catholique, où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes, & que, si j'avois jamais scandalisé l'Eglise, j'en demande pardon à Dieu & à elle. Signé, VOLTAIRE, le 2 Mars 1778, dans la maison de M. le Marquis de Villette, en présence de M. l'Abbé Mignot, mon neveu, & de M. le Marquis de Ville-

vieille, mon ami, (que M. de Voltaire me pria de faire entrer, pour entendre la lecture de cette rétractation) lesquels, après lecture faite, fignerent, Mignot, Villevieille. »

M. de Voltaire écrivit encore de sa main ce qui suit : M. l'Abbé Gaultier m'ayant averti qu'on disoit dans un certain monde que je protesterois contre tout ce que je ferois à la mort; je déclare que je n'ai jamais tenu ce propos, & que c'est une ancienne plaisanterie attribuée très-faussement dès long-tems à plusieurs Savans plus éclairés que Voltaire.

M. de Voltaire, en me remettant sa rétractation, me dit, en présence de Messieurs l'Abbé Mignot & Villevieille : Vous allez, sans doute, M. l'Abbé, l'insérer dans les journaux; je ne m'y oppose pas. A quoi je répondis : Il n'en est pas encore tems. Il me demanda ensuite si j'étois content; je lui dis que cette rétractation ne me paroissoit pas assez ample, & que je la communiquerois à Monseigneur l'Archevêque de Paris, ce que je fis; mais ce vertueux Prélat ne la trouva pas suffisante. J'en laissai une copie à son Château de Conflans, où il étoit alors. J'allai aussi chez M. le Curé de

S. Sulpice, pour lui faire connoître ma conduite, en lui donnant copie de cette rétractation, qu'il n'approuva pas; je lui remis en même tems un billet de M. de Voltaire, qui lui promettoit six cents livres pour les pauvres de sa Paroisse.

Dès le lendemain, 3 Mars, je retournai chez M. de Voltaire, pour l'engager à faire une rétractation moins équivoque & plus détaillée; mais le Suisse me dit qu'il n'y avoit pas moyen de le voir. Je sentis bien d'où partoît le coup, car en sortant la veille de chez M. de Voltaire, MM., & M. me marquerent le mécontentement que leur cau-
soit ma présence. Après avoir retourné plusieurs fois chez M. de Voltaire, je pris le parti de lui écrire la lettre suivante.

« Je desire, Monsieur, savoir de vos nouvelles; je me suis présenté plusieurs fois à votre hôtel, & toujours inutilement. Tout ce qu'on m'a dit, c'est que vous n'étiez pas visible. Je souhaite que votre fanté se rétablisse: je ne cesse de demander dans le saint Sacrifice de la Messe que le Dieu de bonté vous accorde d'heureux jours. Soyez persuadé de mes sentimens; ils

ne peuvent être ni plus vifs, ni plus sinceres. Si vous me permettez d'aller vous voir, je vous dirai de vive voix ce que je n'ose vous marquer dans cette lettre, plus dictée par le cœur que par l'esprit. J'ai l'honneur d'être, &c. »

A Paris, ce 13 Mars 1778.

Signé, GAULTIER.

M. de Voltaire répondit à cette lettre, par le billet suivant :

« Le maître de la maison a ordonné à son Suisse de ne laisser entrer aucun Ecclésiastique que M. le Curé de S. Sulpice. Quand le malade aura recouvré un peu de fanté, il se fera un plaisir de recevoir M. l'Abbe Gaultier. »

Paris, 13 Mars 1778.

Signé, DE VOLTAIRE.

Au bout de huit jours, j'allai m'informer de la fanté de M. de Voltaire; le Suisse me répondit qu'il n'y avoit pas moyen de lui parler, & qu'il n'y avoit plus rien à faire. J'appris

cependant que le malade se portoit beaucoup mieux; ce qui me détermina à lui écrire.

M. de Voltaire ne répondit point à ma lettre, ce qui me détermina à ne plus retourner chez lui. Pendant près de deux mois, M. de Voltaire fit bien des choses qui ne me plaisoient pas, & que j'aurois peut-être empêchées, si j'avois pu m'entretenir avec lui. Sa maladie recommença vers la fin du mois de Mai : le 29, on me dit que M. de Voltaire n'en reviendrait pas; alors je crus devoir lui écrire une lettre touchante, pour lui rappeler les bonnes résolutions dont il m'avoit fait part.

Le même jour, sur les six heures du soir; M. l'Abbé Mignot, Conseiller du grand Conseil, & Neveu de M. de Voltaire, vint lui-même me chercher pour confesser son oncle. *Votre dernière lettre, me dit-il, lui a fait une grande impression : il veut se confesser, & ne se confesser qu'à vous.* Je répondis à M. l'Abbé Mignot que je confesserois volontiers M. de Voltaire, pourvu qu'il fit la rétractation suivante, dont je lui fis lecture, & qu'il trouva bien faite.

« Je rétracte tout ce que j'ai pu dire, faire

ou écrire contre la Religion chrétienne, dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître, contre la personne adorable de J. C. dont on m'accuse d'avoir attaqué la divinité, & contre son Eglise, dans laquelle je desire mourir, faisant la réparation actuelle à la face de l'univers, scandalisé par les œuvres qui paroissent sous mon nom depuis tant d'années; laquelle réparation n'est point l'effet de l'affoiblissement de mes organes dans mon grand âge; mais de la grace de J. C. dont j'étois si indigne, qui m'ouvre les yeux sur l'horrible danger où les délires de mon imagination m'ont plongé. Je desire que cette réparation soit insérée dans tous les journaux & gazettes de l'Europe, afin qu'elle égale, autant qu'il est possible, les scandales que je voudrois détruire, au prix même du peu de jours qui me restent à vivre. Fait à Paris, ce 30 Mai 1778, en présence de M. le Curé de S. Sulpice & de M. l'Abbé Gaultier. »

M. l'Abbé Mignot me promit de faire signer cette rétractation par son oncle: alors je lui dis que je serois charmé que M. le Curé de S. Sulpice fût présent lorsque M. de Voltaire se rétracteroit. Nous fûmes ensemble chez ce digne:

Pasteur, qui consentit volontiers à nous accompagner chez le malade. Avant d'entrer dans la chambre de M. de Voltaire, je lus à M. le Marquis de Villette la rétractation que j'exigeois du malade ; il la trouva fort bien, & me dit qu'il ne s'y oppoisoit pas. Nous entrâmes ensuite dans l'appartement de M. de Voltaire. M. le Curé de S. Sulpice voulut lui parler le premier ; mais le malade ne le reconnut pas. J'essayai de lui parler à mon tour ; M. de Voltaire me serra les mains, & me donna des marques de confiance & d'amitié ; mais je fus bien surpris lorsqu'il me dit : *M. l'Abbé Gaultier, je vous prie de faire mes complimens à M. l'Abbé Gaultier.* Il continua à me dire des choses qui n'avoient aucune suite : comme je vis qu'il étoit dans le délire, je ne lui parlai ni de confession ni de rétractation ; je priai les parens de me faire avertir dès que la connoissance lui seroit revenue ; ils me le promirent. Hélas ! je me proposois de revoir le malade, lorsque, le lendemain, on m'apprit qu'il étoit mort, trois heures après que nous l'eûmes quitté ; c'est-à-dire, le 30 Mai 1778, sur les onze heures du soir. Il est mort sans Sacremens : Dieu veuille

qu'il ne soit pas mort sans avoir eu un vrai desir de les recevoir, & de faire une rétraction de toutes les impiétés de sa vie.

Voilà, Monseigneur, tout ce qui s'est passé, dans la plus exacte vérité, à la mort de M. de Voltaire. Une fin si déplorable doit faire trembler, & engager les pécheurs à ne pas différer leur conversion à la mort. J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
GAULTIER, Prêtre.

A Paris, le 13 Juin 1778.



CLAUDE-JOSEPH DORAT, né à Paris en 1735, mort dans la même ville en 1780.

45.

M. Dorat, jeune encore, entra dans les Mousquetaires, qu'il quitta peu de tems après, pour se livrer à la littérature, & sur-tout au Théâtre, où ses Tragédies eurent peu de succès. Son Poëme de *la Déclamation* en eut beaucoup, & méritoit d'en avoir. Il s'essaya dans presque tous les genres, & produisit des morceaux estimables. Il eût sans doute été plus loin, sans l'extrême facilité de produire, qui ne lui permettoit pas de soigner, autant qu'il l'eût pu, ses ouvrages. Dans le nombre étonnant de ses Pièces fugitives, on en distingue plusieurs où il déploya une imagination aussi brillante que féconde; &, malgré les défauts qu'on lui a reprochés, il est sans contredit l'un de nos Poëtes les plus agréables de ce siècle.

✻

La famille de M. Dorat, originaire du

Limoufin, portoit anciennement le nom de *Disnemandy*, qui, dans le jargon du pays, signifie *Dine-matin*. Elle obtint des Lettres-Patentes, qui lui permirent de changer ce nom en celui de *Dorat*, surnom de *Disnemandy*, Poète célèbre dans l'ancienne littérature, & pour lequel Charles IX accorda la place ou la chaire de Poète Royal. Celui-ci mourut à Paris en 1588, étant Professeur en Langue Greque au College Royal.

M. Dorat donna le même jour sa Tragédie de *Régulus*, & sa Comédie de *la Feinte par amour*. Le succès des deux Pièces, de la seconde sur-tout, fit demander l'Auteur à cris redoublés; mais M. Dorat ne jugea pas à propos de se montrer au Parterre, qui, à force de s'être habitué à faire paroître devant lui les Auteurs Dramatiques, a perdu tout le mérite de ses applaudissemens.

Malgré le succès mérité des deux Pièces de M. Dorat, & leurs nombreuses représentations, elles n'ont pas été à l'abri de l'épigramme. En voici une dont M. Dorat a ri le premier,

parce qu'elle n'ôte rien à sa gloire ni au mérite
des deux ouvrages.

Dorat, qui veut tout effleurer ;
Transporté d'un double délire,
Voulut faire rire & pleurer ;
Il ne fit ni pleurer ni rire.



M. Dorat fut présenté à la Reine, alors
Dauphine, par M. le Maréchal de Richelieu.
Un jour que cette Princesse, venant incognito
à la Comédie Françoisé, s'étoit placée dans
la Loge des Gentilshommes de la Chambre,
ce Poëte fit à cette occasion le madrigal que
voici :

Quoi ! sous un nuage envieux ,
Croyez-vous, Auguste Dauphine ;
Pouvoir vous cacher en ces lieux ?
Lorsque VENUS descend des Cieux ;
On sent l'influence divine
De son aspect majestueux ;
Et, lorsque vous trompez les yeux ;
Le cœur des François vous devine.



Les Philosophes, ces Apôtres de la tolé-

rance, font si peu tolérans, qu'ils persécutent également & les talens qui sont contre eux, & les talens qui ne se déclarent pas pour eux. Ils disent, comme le Divin Législateur des Chrétiens, *qui n'est pas pour moi est contre moi*. Ils n'ont pas pardonné à M. Dorat, qui détestoit tout esprit de parti, l'indifférence qu'il a toujours témoignée pour leur Secte. Ils lui ont fermé les portes de l'Académie, & cabaloient contre toutes les Pièces qu'il donnoit au Théâtre. Ils l'accabloient d'épigrammes dans la société, & affectoient de décrier, dans leurs cotteries, chaque nouvelle production qu'il donnoit au public. Ce Poète, plus Philosophe qu'eux, s'est contenté de leur adresser les vers suivans :

Mes chers amis, j'imagine un moyen
 De vivre en paix ; j'y gagne, & vous n'y perdez rien :
 Je vous jure, avant tout, de n'être point sublime ;
 Je n'aurai point le front d'empiéter sur vos droits.
 Je persifflerai quelquefois,
 Dût-on encor m'en faire un crime.
 Par son attrait chacun est emporté :
 D'ailleurs, le persifflage est bon à ma santé ;
 Et me moquer des sots, entre dans mon régime :
 Je suis homme à parler d'un ton peu circonspect
 De tous vos Tyrans littéraires ;

En

En vrai Républicain je verrai sans respect
 Les Tarquins du Parnasse, ainsi que les Tiberes.
 Je serai, s'il me plaît, inconséquent, léger ;
 Et tâcherai, mes chers Confreres,
 De vivre heureux pour vous faire enrager.
 Sur ce, traitons; c'est moi qui vous en prie.
 Persécutez-moi bien une fois pour toujours ;
 N'allez pas, avec barbarie,
 Goutte à goutte épancher votre fiel sur mes jours ;
 Faites un seul faisceau des traits de la satyre ;
 Et de mon avenir embrassant tout le cours,
 Avancez-moi le mal que vous avez à dire ;
 Et puis rions. Prospérez, j'y consens.
 Pour moi, si j'en reviens, j'oublierai votre offense ;
 Ne craignez point que j'use mes momens
 A méditer une vengeance ;
 Je connois mieux l'emploi du tems.

Dans une épître à M. de Voltaire, M. Dorat
 s'étoit permis de plaisanter ce grand Poëte,
 mais avec autant d'honnêteté que d'esprit, sur
 la facilité avec laquelle il répondoit & produi-
 guoit les éloges aux Auteurs les plus médio-
 cres, qui lui adressoient des vers, ou lui en-
 voyoient leurs ouvrages. On fit courir, quelque
 tems après, contre M. Dorat cette épigramme :

Bon Dieu, que cet Auteur est triste en sa gaîté !
 Bon Dieu, qu'il est pesant en sa légèreté !

Que ses petits Ecrits ont de longues préfaces !
 Ses fleurs sont des pavots , ses ris font des grimaces.
 Que l'encens qu'il prodigue , est fade & sans odeur !
 C'est , si je veux l'en croire , un heureux Petit-Maitre ;
 Mais , si j'en crois ses vers , ah ! qu'il est triste d'être
 Ou sa Maitresse , ou son Lecteur !

M. Dorat crut que Voltaire , ayant mal pris
 ses plaisanteries , s'en étoit vengé par cette
 épigramme , & il lui répondit par les deux sui-
 vantes , qui prouvent qu'il n'avoit point de fiel ,
 même contre ses ennemis.

Grace , grace , mon cher Censeur !
 Je m'exécute , & livre à ta main vengeresse
 Mes Vers , ma Prose , & mon Brevet d'Auteur.
 Je puis fort bien vivre heureux sans Lecteur.
 Mais , par pitié , laisse-moi ma Maitresse ;
 Laisse en paix les amours ; épargne au moins les miens.
 Je n'ai point , il est vrai , le feu de ta faillie ;
 Mais on peut bien s'arranger dans la vie.
 Si de mes Vers Eglé s'ennuie ,
 Pour l'amuser , je lui lirai les tiens.

Autre.

Je ne suis point aigri de tes Vers insultans ;
 Et , puisqu'il te déplaît , je garde mon encens ,
 Et mes pavots encor ; ils sont trop nécessaires.
 Je dors aux injures grossières ,
 Et me réveille à tes talens.

M. Dorat dit de lui-même dans ses *Fantaisies* :

Entre l'Amour & la Folie
Ce pauvre globe est balotté :
Sentir l'un, est ma volupté,
Rire de l'autre, est mon génie.

Ce Poëte eut des amis, & fut les conserver.
Il mourut d'une maladie de langueur, après
avoir dissipé une fortune assez considérable.
Etant sur le point d'expirer, il apprit qu'un
de ses amis faisoit représenter une Tragédie :
" Qu'on m'apprenne, dit-il, le plutôt qu'il se
" pourra, le succès de *la Veuve du Mala-*
" *bar* ; cela me fera passer une bonne nuit. "
Ce furent ses dernières paroles.

On a dit de M. Dorat encore vivant :

Peintre heureux des plaisirs, sa verve est dans son cœur ;
Il vole, en se jouant, au Temple de Mémoire :
Les Graces & Thalie ont le soin de sa gloire ;
L'Amour & l'Amitié, celui de son bonheur.

JEAN LE ROND, surnommé D'ALEM-
BERT, Secrétaire perpétuel de l'Académie
Françoise, & Membre de presque toutes les
Sociétés littéraires de l'Europe, né à Paris,
le 16 Novembre 1717, mort dans la même
ville, le 29 Octobre 1783.

66

Né hors du mariage, comme Erasme, il fut, comme lui, laver par un grand mérite la honte de sa naissance. Sa mere, connue dans le monde par ses galanteries, & dans les Lettres, par quelques Romans bien écrits, avoit embrassé l'état monastique; mais bientôt dégoûtée du cloître, elle étoit rentrée dans la société; elle avoit même obtenu de la Cour de Rome un Bref, pour être tout-à-fait sécularisée; ce Bref ne fut point fulminé, parce qu'il avoit été rendu sur un faux exposé. Ce défaut de formalité lui interdit le mariage, mais ne l'empêcha pas d'en goûter les plaisirs. Lorsqu'elle devint enceinte, elle avoit pour amant le Chevalier Destouches, qu'il ne faut pas confondre avec

L'Auteur comique de ce nom. Quelque tems après, s'étant brouillée avec lui, elle ne voulut pas lui confier le fruit de ses habitudes, & eut la barbarie de le faire exposer, malgré la rigueur de la saison. Le nouveau-né fut porté deux heures avant le jour sur l'escalier de l'Eglise de St. Jean-le-Rond. Attiré par ses cris, le Bedeau le recueillit. Craignant pour ses jours, & ne doutant pas que ce ne fût un enfant abandonné, il le fit baptiser sur le champ, & on le nomma *Jean-le-Rond*, du nom de l'Eglise où il avoit été trouvé.

Cependant M. Destouches qui entretenoit des intelligences dans la maison de Madame de ~~Tenac~~^{Tenac} ne fut pas plutôt instruit de ce qui s'étoit passé, qu'il fit réclamer cet enfant par une personne de confiance. La femme d'un Vitrier établi à Paris, rue Michel-le-Comte, fut chargée de le nourrir & de l'élever. M. Destouches faisoit parvenir à la Vitriere, sans se faire connoître, de quoi fournir à sa subsistance & à son éducation.

Le Rond n'avoit que sept ou huit ans, lorsqu'il fut mis au College des quatre Nations. Il s'y distingua par une vivacité d'esprit & une

justesse de jugement qui le firent chérir de ses maîtres. Quand il eut fini sa Philosophie, on lui signifia qu'il étoit libre d'embrasser l'état qu'il jugeroit à propos, & d'aller vivre où bon lui sembleroit ; on lui remit en même tems vingt-cinq louis, avec promesse de lui faire toucher exactement tous les six mois une pareille somme, à condition qu'il ne feroit point de recherches pour découvrir d'où elle lui venoit. Le jeune Le Rond retourna chez la Vitriere, sa nourrice, qui le prit en pension, & ce fut alors qu'il changea son nom en celui de *d'Alembert*, qu'il a si bien illustré. L'amour des Lettres & de l'indépendance l'empêcha de prendre un état ; il cultiva son esprit dans le silence du cabinet, & se livra particulièrement à l'étude des sciences exactes, pour lesquelles il eut toute sa vie un goût irrésistible.

M. d'Alembert passa plus de vingt ans chez la Vitriere, qui lui avoit tenu lieu de mere ; il conserva toujours pour cette femme le plus tendre attachement, & ne s'en sépara qu'après lui avoir assuré 600 livres de rente, sur un contrat de 12000 livres, que M. Destouches lui avoit fait remettre avant de mourir.

La mere de M. d'Alembert assistant, en 1732, avec plusieurs gens de Lettres, à la distribution des prix du College des quatre Nations, eut le plaisir secret de voir son fils en remporter deux, suivis de trois couronnes. M. de la Condamine croyant faire sa cour à cette Dame, dont il connoissoit les aventures, lui proposa de voir l'écolier qui s'étoit si bien distingué, & s'offrit pour le lui présenter : soit crainte de se trahir, soit indifférence pour son sang, Madame de Tencin. refusa de le voir. M. de Fontenelle se joignit à M. de la Condamine, pour faire l'éloge du jeune Le Rond, afin d'exciter la curiosité de sa mere, & de lui ménager la satisfaction de l'embrasser; mais il n'y eut pas moyen de vaincre la résistance de cette Dame. Cependant, lorsque M. d'Alembert eut acquis de la célébrité dans les Sciences, elle manifesta, dans plusieurs occasions, sur-tout dans sa dernière maladie, le plus grand desir de le connoître; mais M. d'Alembert, qui n'ignoroit pas la conduite qu'elle avoit tenue à son égard, lui refusa obstinément cette satisfaction, malgré les avantages qu'il eût pu recueillir de sa complaisance.



M. de Fontenelle présentant le jeune M. d'Alembert à un Seigneur de la Cour, qui aimoit & protégeoit les Sciences: *Voilà*, dit-il, *un grand Géometre, qui est, malgré cela, un homme d'esprit.*

M. d'Alembert auroit voulu qu'on enseignât l'Histoire à rebours, c'est-à-dire qu'on commençât par les tems les plus proches, & qu'on finît par les plus reculés. « Par ce moyen, » disoit-il, le détail des faits décroîtroit à mesure qu'ils seroient moins certains & moins intéressans, & la mémoire des enfans ne se trouveroit point surchargée par des faits & des noms barbares, & rebutée d'avance sur ceux qu'il leur importe le plus de connoître; » ils n'apprendroient pas les noms de Dagobert & de Chilpéric, avant ceux de Henri IV & de Louis XIV. »

Lorsque parut la *Traduction* de quelques morceaux de Tacite, l'Abbé de Voisenon dit; « M. d'Alembert vient de nous prou-

» ver qu'il entend mieux la Géométrie que le
» Latin. »



M. d'Alembert prétendoit que M. D***
n'avoit qu'un demi-talent pour la Tragédie.
« C'est un Peintre, disoit-il, qui dessine
» assez bien une tête, mais qui ne fait pas
» dessiner une figure entiere : *nescit ponere to-*
» *tum.* C'est un Corneille dans quelques mor-
» ceaux, & un Pradon dans l'ensemble. »



Triste comme la vie, méprisable comme un
Courtisan, vil comme F..... orgueilleux
comme un Jésuite, menteur comme un Pané-
gyriste, plat comme C..... emphatique
comme T..... charlatan comme D.... &c.
étoient les expressions familières & proverbial-
les de M. d'Alembert.



Les grands talens, disoit-il quelquefois,
attirent la haine, comme le fer attire la rouille ;
la seule médiocrité n'a point d'ennemis.



M. d'Alembert a dit, à l'occasion de la destruction des Jésuites : " Qui fera désormais assez
 " insensé pour se faire Religieux ou Moine ?
 " Il ne faut qu'un ou deux Chefs, & quelques
 " Confreres turbulens & factieux, pour se voir
 " exposé à être arraché brusquement de son
 " lit & de sa maison, jeté dans une voiture,
 " delà dans un vaisseau, ou sur la frontiere,
 " & enlevé pour jamais à sa Patrie, à sa fa-
 " mille, à ses amis, sans pouvoir même de-
 " viner par où on a pu mériter un pareil
 " traitement. Cette réflexion fera peut-être
 " cesser tout-à-fait la sottise d'entrer dans les
 " cloîtres, qui diminue déjà de jour en jour ;
 " & cette sottise abolie sera un grand bien
 " pour l'humanité. Ainsi-soit-il. "

Avant de lire dans une séance publique de l'Académie, son Discours intitulé, *Apologie de l'Etude*, M. d'Alembert en fit la lecture dans un cercle d'amis. Après avoir dit dans ce discours que *la même Providence qui semble avoir attaché le bonheur à la médiocrité du rang & de la fortune, semble aussi l'avoir attaché à la*

médiocrité des talens ; il fut interrompu par une jolie femme , qui lui adressa ces mots : « Monsieur , c'est nous apprendre que vous » n'êtes pas heureux. » *On l'est du moins , Madame* , repartit le galant Philosophe , *quand on vous voit , ou qu'on vous entend.*



M. l'Abbé de Voisenon , au sortir d'une séance de l'Académie , dit , d'un ton fâché : « S'il » se fait ici quelque étourderie , on ne manque » jamais de me la prêter. » *C'est qu'on aime à prêter aux riches* , lui répondit M. d'Alembert.



Il n'a tenu qu'à moi , lui disoit un jour le même Abbé , d'être Evêque de Boulogne. *Si c'est du bois de Boulogne , je le crois* , répliqua en riant le Philosophe Géometre.

Il est pourtant certain qu'après la mort de M. Henriot , Evêque de Boulogne sur mer , dont l'Abbé de Voisenon étoit parent & Grand-Vicaire , la Ville & le Clergé de Boulogne

620
 firent conjointement une députation au Cardinal de Fleuri, pour le supplier de faire nommer le Grand-Vicaire au Siège vacant ; & que l'Abbé de Voisenon , averti de cette démarche, partit aussi-tôt pour Versailles, & courut chez le Ministre , pour lui demander comme une grace de rejeter le vœu des Boulonnois. « Eh ! » comment , lui disoit-il , veulent-ils que je les conduise , lorsque j'ai tant de peine à me conduire moi-même ? »

Il parut si extraordinaire de voir à la Cour un jeune Ecclésiastique solliciter un refus , que tout le monde s'empressa de connoître M. l'Abbé de Voisenon. Le Ministre ne voulut pas laisser sans récompense un désintéressement si rare ; il lui donna l'Abbaye Royale du Jard , qui n'exigeoit ni résidence , ni devoirs au-dessus de ses forces.



Les *Philosophes* ne sont pas ceux à qui notre siècle a prodigué ce titre , s'il faut s'en rapporter à la définition que M. d'Alembert fait du vrai Philosophe. « J'entends , dit-il par ce » mot , ce qu'on avoit toujours entendu jus-

” qu'à ces derniers tems ; un citoyen fidele
” à ses devoirs , attaché à sa Patrie , soumis
” aux loix de la Religion & de l'Etat ; qui
” est plus occupé , suivant le principe de Des-
” cartes , à régler ses desirs , que l'ordre du
” monde ; qui , sans manège & sans reproche ,
” n'attend rien de la faveur , & ne craint rien
” de la malignité ; qui cultive en paix sa rai-
” son , sans flatter ni braver ceux qui ont l'au-
” torité en main ; qui , en rendant les honneurs
” légitimes & extérieurs au pouvoir , n'ac-
” corde l'honneur réel & intérieur qu'au mé-
” rite , aux talens & à la vertu ; en un mot ,
” qui respecte ce qu'il doit , & estime ce qu'il
” peut. ”



M. d'Alembert disoit , à l'occasion de *Grandisson* , de *Clarice* , de *Paméla* & de quelques autres romans anglois , pleins de vérité , mais trop chargés de détails : *La nature est bonne à imiter , mais non pas jusqu'à l'ennui.*



Y En parlant de la jalousie qui regne parmi les

gens de Lettres courant la même carrière , il disoit que « les sentiers qui conduisent à la renommée littéraire , sont si petits & si étroits , que deux voyageurs ne peuvent se rencontrer sans que l'un des deux renverse l'autre. »

Il comparoit un homme de Lettres , qui se trouve dans un cercle de gens du monde , à Achille , à la Cour de Scyros ; heureux , disoit-il , quand il peut trouver un Ulysse pour l'en tirer ! mais où sont les Ulysses ?

Il comparoit les Journalistes à ces mercenaires subalternes , établis pour lever les droits aux portes des grandes villes , qui visitent sévèrement le peuple , laissent passer avec respect les grands Seigneurs , permettent la contrebande à leurs amis , la font très-souvent eux-mêmes , & saisissent en revanche pour contrebande ce qui n'en est pas.

Dans son *Essai sur les gens de Lettres* , M. d'Alembert met au rang des plus beaux ouvra-

ges de ce siècle , l'Opera d'*Hippolyte & Aricie* , dont les paroles sont de l'Abbé Pellegrin , & la musique de Rameau. On raconte que celui-ci, qui ne s'étoit pas encore fait connoître par les grands talens qu'il a développés depuis, proposa à l'Abbé Pellegrin de lui vendre ce poëme , & lui en offrit cinquante pistoles ; l'Abbé le lui donna pour le prix , & ne pouvant être payé comptant , il exigea un billet , encore croyoit-il hasarder beaucoup. Ses craintes n'étoient pas dissipées , lorsque le premier acte d'*Hippolyte & Aricie* fut exécuté chez un homme fastueux , que ses richesses mettoient à portée de favoriser les arts : frappé de la musique brillante qu'il entendoit , l'Abbé Pellegrin déchira , en présence de l'Assemblée ; le billet qu'il avoit exigé de Rameau , en s'écriant que ce n'étoit pas avec un Musicien de ce mérite qu'il falloit prendre des sûretés. *Voyez* l'article qui concerne l'Abbé Pellegrin.

Un Abbé qui vouloit réconcilier l'Auteur de la *Dunciade* avec les Philosophes , pour lui

ouvrir par ce moyen les portes de l'Académie, faisoit l'éloge de cet Auteur à M. d'Alembert, & lui disoit, entre autres choses, de la meilleure foi du monde, que ce Poëte étoit d'un naturel si bienfaisant, qu'il n'avoit pas d'ennemi à qui il ne rendit tous les services qui dépendent de lui. « Je vous crois, lui répondit l'Académicien; » mais si vous me croyez aussi, vous fuirez » cet homme, *fenum habet in cornu.* » Qu'entendez-vous par ces paroles, lui répondit l'Abbé? Car je ne me souviens pas de les avoir vues dans mon bréviaire. » Puisqu'il » faut, pour me faire entendre, vous citer le » bréviaire, repartit M. d'Alembert, ces paroles reviennent à celles-ci, *circuit; quærens quem devoret.*

On trouve dans tous les Recueils de poésies fugitives le quatrain de M. d'Alembert sur le Maréchal de Saxe; mais on n'y trouve pas ceux qu'il fit, lorsque ce Prince vivoit encore, & qui annoncent un esprit plus facile & plus libre.

M. d'Alembert assistant, dans une maison bourgeoise, à la représentation d'un Opéra comique nouveau, où l'on avoit invité beaucoup de femmes; comment avez-vous trouvé la musique, lui dit quelqu'un en sortant? *Passable*, répondit-il. Et les femmes? *Passées*.



A une des représentations de l'Opera d'*Alceste*, mis en musique par M. le Chevalier Gluk, un détracteur de ce Musicien prétendit que Mademoiselle Le Vasseur chantoit mal, & lui arrachoit les oreilles. « Ce seroit, Monsieur, » un grand service à vous rendre, lui repartit » M. d'Alembert, si c'étoit pour vous en donner » d'autres. »



Lorsque M. d'Alembert étoit de mauvaise humeur contre quelqu'un, il étoit peu modéré dans ses expressions. L'Auteur des *Trois Siècles* le voyoit beaucoup, avant d'avoir (en 1771) publié le *Tableau philosophique de l'es-*

prit de M. de Voltaire ; mais lorsqu'il eut fait paroître cet ouvrage , il cessa de le voir & l'évitoit même , persuadé qu'il ne lui pardonneroit pas aussi aisément cette violente diatribe contre le Patriarche de la Philosophie, qu'il lui avoit pardonné , quelques années auparavant , *la Ratomanie* , où Voltaire & d'autres Philosophes étoient attaqués. Il ne put cependant échapper à ses reproches ; M. d'Alembert l'en accabla chez M. Helvétius , où ils se rencontrèrent. L'Abbé S*** eut beau lui rappeler les devoirs de la *tolérance* ; il eut beau lui dire , d'après un Auteur latin , (*)

Que sur un même objet , entre deux vrais amis ,
Les divers sentimens furent toujours permis ,

le Philosophe n'entendit pas raison , & se servit d'expressions si dures & si grossières , que le jeune Littérateur , perdant patience , ne craignit pas de l'outrager , en le faisant ressou-

(*) *Diversum sentire duos de rebus iislem ,
Incolumi licuit semper amicitiâ.*

venir de la honte de sa naissance : « Avouez ,
» Monsieur, lui dit-il, que vos parens sont
» bien heureux de ce qu'on ne peut pas
» leur reprocher votre mauvaise éducation. »
Brouillé dès ce moment avec M. d'Alem-
bert, sans espoir de retour, l'Abbé S*** l'a
fort maltraité, dans son Dictionnaire des
Trois Siecles, auquel il travailloit alors. Nous
conviendrons que l'article qu'il lui a con-
sacré est fait avec esprit; mais il faut con-
venir aussi que le desir de mordre s'y fait trop
sentir, & que l'Auteur a compromis son juge-
ment & son savoir, en refusant à M. d'Alem-
bert le génie de l'invention en géométrie. Il
n'est point de Savant qui ne sache que cet ha-
bile Géometre a trouvé, le *premier*, un principe
général de Dynamique; qu'il a donné, le *pre-*
mier, le moyen d'appliquer ce principe au mou-
vement des fluides & des corps d'une figure
déterminée; qu'il a résolu, le *premier*, d'une
maniere générale & satisfaisante, le problème
des cordes vibrantes, & de la précession des
équinoxes; & qu'il a inventé enfin le calcul des
différences partielles, calcul sans lequel on ne
peut établir une bonne théorie du mouvement

des fluides ou des corps, soit élastiques, soit flexibles.



M. d'Alembert a dit que « la multiplication
 » excessive des monasteres enleve des sujets à
 » l'Etat, sans donner à Dieu des adoreurs ;
 » que la bizarrerie de nos goûts n'a rien au
 » dessous d'elle que l'empressement de toute
 » l'Europe à les adopter ; que le goût est
 » le talent de démêler dans les ouvrages de
 » l'art ce qui doit plaire aux ames sensibles,
 » & ce qui doit les blesser ; que dans un ou-
 » vrage de poésie, on doit parler tantôt à
 » l'imagination, tantôt au sentiment, tantôt à
 » la raison, & toujours à l'organe, parce que
 » les vers sont une espece de chant, sur
 » lequel l'oreille est inexorable ; que le desir
 » de n'avoir plus de frein dans les passions, &
 » la vanité de ne pas penser comme la multi-
 » tude, ont bien plus fait d'incrédules que
 » l'illusion des sophismes ; que la vertu n'a
 » jamais plus de droit à nos hommages, que
 » lorsqu'elle se montre dans toute sa pureté,
 » sans oser même se flatter d'obtenir un peu

„ d'estime, seul avantage dont le vice ne l'ait
„ pas encore tout-à-fait privée; *que* la critique
„ est d'autant plus exacte à lever son tribut
„ sur un Auteur, qu'il est plus heureux & plus
„ riche en esprit & en talens, &c. „



M. d'Alembert, parlant de Massillon, né de parens pauvres & obscurs, s'exprime ainsi :
„ L'obscurité de sa naissance, qui relève tant
„ l'éclat de son mérite personnel, doit être
„ le premier trait de son éloge; & l'on peut
„ dire de lui comme de cet illustre Romain
„ qui ne devoit rien à ses aïeux, *videtur ex*
„ *se natus*; il n'a été fils que de lui-même. „



Dans sa première année de philosophie, étant encore au Collège des Quatre-Nations, M. d'Alembert fit un Commentaire sur l'*Épître* de S. Paul *aux Romains*; c'est-à-dire, qu'il commença comme Newton avoit fini. Ce Commentaire donna de grandes espérances à ses maîtres, qui, dit-on, étoient Jansénistes. On se flattoit que M. d'Alembert rendroit au parti

de Port-Royal une portion de son ancienne gloire, & qu'il feroit un nouveau Pascal. Pour que la ressemblance fût plus parfaite, on lui fit suivre des leçons de mathématique; mais bientôt on s'apperçut qu'il avoit pris pour ces sciences une passion qui décida du fort de sa vie. En vain ses maîtres chercherent à l'en détourner, en lui annonçant que cette étude lui dessécheroit le cœur; jamais on ne put lui faire regarder l'amour des sciences exactes comme une erreur dangereuse, ou comme un penchant de la nature corrompue.

Sa nourrice, témoin de son activité pour l'étude, & de son indifférence pour les personnes de distinction qui venoient le visiter, & qui auroient pu, selon elle, contribuer à sa fortune, lui dit un jour, avec une sorte de compassion :
 « Vous ne ferez jamais qu'un Philosophe; » &
 qu'est-ce qu'un Philosophe? « un fou qui se
 » tourmente pendant sa vie, pour qu'on parle
 » de lui lorsqu'il n'y fera plus. »

M. d'Alembert étoit né Géometre , comme Racine & La Fontaine étoient nés Poëtes. Ses amis lui ayant fait observer qu'avec une pension de douze cents livres , on n'étoit pas assez riche pour renoncer aux moyens d'augmenter son aisance ; on lui fit sentir la nécessité de prendre un état , car celui de Géometre n'en est pas un. Il étudia d'abord en Droit , & y prit des degrés ; mais il se dégoûta bientôt d'une étude où il trouvoit à exercer sa mémoire bien plus que sa raison. Ayant abandonné le Droit, il entra dans la carrière de la Médecine ; mais la passion de la Géométrie lui faisoit encore négliger ses nouvelles études. Il prit donc le parti courageux de se séparer des objets de sa passion : ses livres de mathématiques furent portés chez un de ses amis , où il ne devoit les reprendre qu'après avoir été reçu Docteur en Médecine , & lorsqu'ils ne seroient plus pour lui qu'un délassement & non une distraction. Cependant , poursuivi par ses idées , il demandoit de tems en tems à son ami un livre , puis un autre ; de sorte que peu-à-peu ils se retrouvèrent tous chez lui. Alors , bien convaincu de l'inutilité de ses efforts , pour combattre son pen-

chant , il y cede , & se voue pour toujours aux mathématiques & à l'indépendance.



„ Ce qui distingue sur-tout M. d'Alembert
 „ des autres grands Géomètres , dit un éloquent
 „ Ecrivain (1) , Géometre lui-même , c'est
 „ d'avoir inventé un nouveau calcul , nécessaire
 „ aux progrès des sciences physiques , tandis
 „ que les calculs de Newton & de Leibnitz
 „ sembloient avoir atteint le terme des forces
 „ de l'esprit humain ; c'est d'avoir saisi dans la
 „ nature un principe général & nécessaire ,
 „ auquel tous les corps sont également assujettis ,
 „ & qui détermine leurs mouvemens ou leurs
 „ formes , dès qu'on connoît les forces qui agis-
 „ sent sur leurs élémens ; c'est d'avoir tracé le
 „ premier la ligne que l'axe de la terre décrit
 „ dans les cieux , & calculé les causes qui , en
 „ le balançant dans l'espace , lui font accomplir
 „ sa longue période , dont elles conservent la

(1) M. le Marquis de Condorcet , de l'Académie Française , & Secrétaire perpétuel de celle des Sciences , qui , par ses talens & ses qualités personnelles , est très-propre à dédommager l'une & l'autre Académie de la perte de M. d'Alembert.

” lente & paisible uniformité : c’est enfin, d’avoir
” illustré son nom par plusieurs de ces grandes
” découvertes qui survivent aux ouvrages de
” ceux qui les ont faits , aux méthodes mêmes
” qui les ont produites , & sont éternelles ,
” comme les loix de la nature , dont elles ont
” révélé le secret. ”



Pour bien connoître M. d’Alembert, il faut lire l’*Eloge* qu’en a publié le même Ecrivain, son élève & son ami ; on y verra que ce fut un des Philosophes de ce siècle , qui fut le mieux mettre en pratique les préceptes de la sagesse.

L’Impératrice de Russie , Catherine II , lui avoit proposé de le charger de l’éducation du Grand Duc , son fils , & de l’en charger seul. Les titres , les récompenses , tous les avantages qui eussent flatté ou séduit un homme ordinaire , étoient prodigués. La gloire d’élever l’héritier d’un grand Empire eût pu éblouir un homme d’un esprit supérieur , & l’espérance de contribuer au bonheur de cent Peuples réunis sous les mêmes loix , pouvoit toucher un Philosophe.

M. d'Alembert ne fut point ébranlé ; il crut qu'il ne devoit pas à une Nation étrangere le sacrifice de son repos ; que si ses talens pouvoient être utiles , ils appartenoient à sa patrie ; & que la Cour ne devoit pas être le séjour d'un Philosophe , qui étoit bien sûr de n'avoir aucun des talens pour s'y conduire.



Le Roi de Prusse voulut aussi l'attirer à sa Cour. En 1763 , il lui offrit la place de Président de l'Académie des Sciences de Berlin , vacante par la mort de M. de Maupertuis ; & il la refusa. Quelque tems après M. d'Alembert eut devoir à ce Monarque un hommage particulier de sa reconnoissance : il alla le trouver dans ses États de Westphalie , & le suivit à Berlin , où il passa plusieurs mois. Durant son séjour dans cette Ville , il fut fort surpris de se voir accoster par une femme masquée , qui , après l'avoir nommé par son nom , & lui avoir fait un assez bon françois , des complimens sur sa célébrité , lui rappella plusieurs aventures de jeunesse qu'il avoit eues à Paris. « Je priai , dit

» M. d'Alembert, ce masque de se faire con-
 » noître ; & j'appris que cette Prussienne, veuve
 » d'un Militaire, avoit eu, avec Maupertuis, des
 » liaisons d'intimité, & que Maupertuis s'étoit
 » amusé à lui raconter les fredaines que nous
 » avions faites ensemble, & avec la Condamine,
 » au fortir du Collège. «



Le caractère de M. d'Alembert étoit franc, vif & gai : il se livroit à ses premiers mouvemens, & s'irritoit facilement ; mais il revenoit plus facilement encore, & ne gardoit point d'humeur. Malgré la tournure, quelquefois maligne de son esprit, on n'a jamais eu à lui reprocher la plus petite méchanceté ; & s'il parloit avec mépris de ses ennemis, il étoit incapable de leur nuire. Peu d'hommes ont été aussi bien-faisans : il ne croyoit pas qu'il fût permis d'avoir du superflu, lorsque d'autres hommes manquoient du nécessaire ; mais ses dons, proportionnés à la médiocrité de sa fortune, ne suffisoient pas au besoin que son cœur avoit de faire du bien : son tems, le crédit de ses amis, l'au-

torité que lui donnoient son génie & ses vertus , tout appartenoit également aux malheureux & aux opprimés.



Il prétendoit qu'il n'appartient de fixer les rangs entre les grands hommes , qu'à celui qui a le droit de se placer au milieu d'eux.



Pour exprimer les différences qui caractérisent Despréaux, Racine & Voltaire, il disoit que le premier frappe & fabrique très-heureusement ses vers ; que le second jette les siens dans une espece de moule parfait, qui décele la main de l'Artiste, sans en conserver l'empreinte ; & que Voltaire, laissant comme échapper des vers qui coulent de source, semble parler, sans art & sans étude, sa langue naturelle.



— Parlant des Adversaires de la moderne Philosophie : “ Quelques-uns ont de l'esprit, dit-il, mais aucun n'a de talent. L'Abbé

» Bergier est plus Théologien qu'homme de
 » Lettres ; il ressemble à la lune qui éclaire
 » sans échauffer. »

M. l'Abbé d'Oliver prétendoit que c'est
 manquer de respect à l'Académie, que d'applau-
 dir par des battemens de main à ce qu'on y
 prononce dans les séances publiques. *Parlez-y*
souvent, lui dit M. d'Alembert, & *le Public*,
qui vous sert à souhait, perdra bientôt cette
habitude.

Des gens de Lettres assemblés chez Madame
 de F . . . , discouroient de plusieurs objets,
 & prononçoient souvent le nom de Philosophie :
 Madame de F . . . les interrompit, pour de-
 mander quel bien avoient fait à l'humanité les
 Philosophes du siecle qu'elle entendoit vanter
 sans cesse ? *Quel bien ils lui ont fait, Madame !*
 répondit M. d'Alembert ; *ils ont abattu la forêt*
des préjugés, qui la séparoit du chemin de la vé-
rité. — Je ne suis plus surprise, répliqua la Dame
en riant, si vous nous débitez ici tant de sagots.

X Quoique M. d'Alembert eût écrit contre les Jésuites qu'il n'aimoit pas, il ne laissa pas de voir avec des yeux de compassion le traitement qu'ils subirent en Portugal & en Espagne. « Par- » mi tant de malheureux qui se trouvent sans » asyle, disoit-il, il n'y a peut-être pas vingt » coupables. Les droits de l'humanité n'arra- » chent cette réflexion; mais puisque le genre » humain, ajoutoit-il, a été condamné pour » le péché d'un seul, pourquoi la société des » Jésuites ne seroit-elle pas souffrante, pour le » crime de quelques-uns? »

Il dit, dans son livre *sur la destruction des Jésuites en France*, que « la fabrique des étoffes » a été plus utile au genre humain que les que- » relles théologiques. »

On lit dans *l'Année Littéraire*, où Pon juge sévèrement les Ecrivains Philosophes, que « M. » d'Alembert possédoit, dans un degré émi- » nent, le talent de connoître les hommes, de » manier les esprits, de déterminer les opinions,

» de fixer les suffrages, de conduire adroitement
» une négociation secrete; c'est à cet art, que le
» vulgaire appelle *intrigue*, qu'il a dû sa grande
» influence sur la littérature: c'est par là qu'il étoit
» devenu le Conseil de deux illustres Académies,
» & l'ame du parti philosophique; c'est par là
» qu'il avoit mérité d'occuper le trône, vacant
» par la mort de Voltaire. On assure qu'il étoit
» généreux & bienfaisant; qu'il a souvent as-
» sisté de son crédit, & même de sa bourse,
» ceux qui imploroient son secours. J'aime à le
» croire; mais le bien qu'il a pu faire à des Par-
» ticuliers est un foible dédommagement du mal
» qu'il a fait au Public, en propageant sourde-
» ment, avec une industrie & une activité in-
» fatigables, cette secte dangereuse dont il étoit
» le Chef invisible. S'il se fût borné à cultiver
» en paix la Géométrie, il eût été bien plus
» estimable, mais beaucoup moins célèbre. »



CHARLES COLLÉ, *Secrétaire ordinaire & Lecteur de M. le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang, né à Paris en 1709, mort dans la même ville en 1783.*



Les liaisons de M. Collé avec des gens de Lettres, tels que Fontenelle, Crébillon, Piron, Saurin, & quelques autres moins connus, lui inspirèrent le desir de devenir Auteur, non pour se faire un nom dans la République littéraire, (car il ne jugeoit pas ses talens dignes du Public); mais pour contribuer à l'amusement des Sociétés où il étoit reçu. Né avec un goût décidé pour le Vaudeville, il acquit bientôt de la célébrité parmi nos Chansonniers : une maniere originale, une plaifanterie fine, mais souvent licencieuse, une exactitude aussi singuliere que piquante dans la tournure de ses couplets, le firent préférer au plus grand nombre de ses rivaux. Bornant son ambition littéraire aux succès du jour, il dédaigna pendant trop long-tems d'exercer son talent poétique dans des genres plus élevés & plus capables de lui faire une réputation

réputation solide. Cependant, par les conseils de la célèbre Mlle. Quinaut, il entreprit de plier son génie aux regles de la Scene Françoisise; il s'en défendit d'abord, tant parce qu'il se défoit de ses forces, que parce qu'il craignoit de trop sacrifier de l'originalité franche & libre qui faisoit le succès de ses pieces de société; mais enfin il finit par se soumettre aux regles théatrales, qu'il avoit toujours bravées; & c'est à certe docilité que nous devons *Dupuis & Desronais*, & *la Partie de Chasse de Henri IV*. Il est fâcheux que ces deux Pieces, d'ailleurs excellentes, appartiennent à ce comique attendrissant, contre lequel le bon goût ne cessera de réclamer; mais M. Collé ne les avoit point composées pour le Théâtre de sa nation, mais pour le plaisir de ses amis, ou plutôt pour amuser le Prince auquel il étoit attaché. Ce ne fut que par la protection de M. le Duc d'Orléans, que la premiere parut en 1763 sur le Théâtre François; l'autre, depuis sa publication, est en possession de tous les Théâtres de société & de Province, où elle est toujours applaudie.

La modestie de M. Collé n'étoit pas chez lui l'effet d'une coquetterie d'amour-propre, employée pour donner du relief à son mérite ; c'étoit un sentiment de vraie humilité, fruit des réflexions d'un esprit juste, qui fait apprécier son talent, & connoit ce qui lui manque pour atteindre à la perfection. Cet Auteur avoit composé un examen de son *Théâtre de Société*, où il s'agissoit des critiques qu'on en avoit faites, & des éloges qu'il lui avoit attirés de la part des Journalistes ; & il est aisé de juger, par les fragmens qu'il en a publiés sous le titre d'*Épanchement secret de l'amour-propre*, qu'il étoit plus porté à convenir de ses défauts, qu'à adopter les louanges indiscrettes. « On m'en accable, dit-il, sur
» mon petit talent pour la Comédie ; elles sont
» plutôt faites pour révolter le Lecteur par
» leur exagération, que pour me le concilier
» par quelque apparence de vérité. Quel est en
» effet le connoisseur & l'homme de sang-froid
» qui ne se soulèvent pas contre moi, en lisant
» la ridicule hyperbole qui suit : je puis prendre
» cela pour un persifflage ; c'est Fréron qui
» écrit : *Depuis Moliere, je ne connois que*
» *M. Collé qui ait reçu de la nature un talent*

» supérieur & décidé pour le genre de la Co-
» médie.... Il n'y a que M. Piron qui ait fait
» éclater la même force comique, &c.

» Et moi, je déclare ici, avec la bonne foi la
» plus Gauoise, que M. Piron avoit reçu de la
» nature un génie mille fois supérieur au foible
» talent qu'on peut me trouver pour la Comé-
» die; mais je déclare encore, avec un cœur
» véritablement pénétré de la vérité de ce que je
» vais dire, que la *Mere Coquette* de Quinault,
» que les bonnes Comédies de Dufresny, de
» Regnard, de Destouches & de Marivaux,
» destinées à grands traits, sont infiniment au
» dessus des bagatelles dramatiques que j'ai
» crayonnées en petit, & dont je n'ai heu-
» reusement fait que mon amusement, & non
» pas mon métier.

» Je regarde véritablement *comme mes maî-*
» tres, & ces Auteurs célèbres que je viens de
» nommer, & d'autres encore que je ne nomme
» pas, pour éviter la prolixité.

» Quant à Moliere, après lequel on me
» place, avec M. Piron, je m'en crois plus
» éloigné, dans le comique, que Campistron

» ne l'est, dans le tragique, du grand Cor-
» neille.

» Tout ce que, dans ce cas-ci, je peux
» seulement permettre à mon amour-propre,
» c'est de dire que ces Ecrivains, mille fois plus
» proches de Moliere que moi, & n'en appro-
» chant pas cependant, ont eu sur moi l'avantage
» inappréciable d'avoir pu consacrer leurs pre-
» mieres années à l'étude réfléchie d'un art, qui,
» tout frivole qu'il paroît, est beaucoup plus
» difficile & plus étendu qu'on ne l'imagine
» communément. Pour moi, retenu dans ma
» jeunesse par une prudence fondée sur des
» principes d'honneur, je n'ai pas cru qu'il me
» fût permis de me livrer entièrement à mon
» goût pour le Théâtre, qu'après avoir arrangé
» auparavant une médiocre fortune; & ce n'est
» qu'à trente-sept ans, qu'avec moins de 4000
» livres de revenu, ne devant plus mon tems
» à personne, j'ai suivi avec passion mon goût
» pour la Comédie, en homme entièrement
» indépendant.

» Eloigné de la Scene par les affaires, & par
» cette façon de penser, je suis donc resté
» écolier dans cet art, pour n'en avoir pas fait

„ assez tôt mon occupation unique & mon seul
 „ objet. . . . Que l'on ne me fasse donc pas l'in-
 „ justice de penser que je suis assez simple ou
 „ assez vain pour m'être laissé tourner la tête
 „ par mes petits succès dramatiques, soit cham-
 „ berlans ou publics, & que j'aie respiré trop
 „ fort l'encens capiteux des Journalistes. „



Presque toutes les chansons de M. Collé ont
 fait fortune; on en trouve quelques-unes à la fin
 du troisième volume de son *Théâtre de Société*;
 ce sont les moins libres, parce que son Cen-
 seur n'a pas jugé à propos de laisser publier
 celles qui le sont davantage. « Plus les mœurs
 „ se corrompent, dit M. Collé à ce sujet, &
 „ plus l'on devient décent; car la décence est
 „ presque toujours le masque du vice. . . Ra-
 „ belais & Marot, ajoute-t-il, eurent bien au-
 „ trement leurs coudées franches; mais la
 „ corruption des mœurs n'étoit point encore
 „ perfectionnée, comme elle l'est de notre
 „ tems. „



L'amphigouri, comme l'on fait, n'est qu'un

galimathias rimé très-richement. M. Collé a composé beaucoup trop de couplets dans ce genre méprisable : il les regardoit comme les égaremens de sa jeunesse, *delicta juventutis* ; & il n'en a admis qu'un seul dans le recueil de ses poésies. Nous le transcrivons, parce qu'il a donné lieu à une anecdote littéraire.

Amphigouri sur l'air du Menuet de la Pupille.

Qu'il est heureux de se défendre,
 Quand le cœur ne s'est pas rendu !
 Mais qu'il est fâcheux de se rendre,
 Quand le bonheur est suspendu !
 Par un discours sans suite, & tendre,
 Egarez un cœur éperdu ;
 Souvent, par un mal-entendu,
 L'Amant adroit se fait entendre.

Ce couplet a tant d'apparence d'avoir quelque sens, que le célèbre Fontenelle l'entendant chanter chez Madame de Tencin, crut le comprendre un peu, & voulut le faire recommencer, pour le comprendre mieux. Madame de Tencin interrompit le Chanteur, & dit à Fontenelle : *Eh ! grosse bête, ne vois-tu pas que ce couplet n'est que du galimathias ?* « Il ref-

» semble si fort à tous les vers que j'entends
» lire ou chanter ici, reprit malignement le
» bel-esprit, qu'il n'est pas surprenant que je
» me fois mépris. »



Un homme de Lettres, étonné de ce que M. Collé ne se prévaloit en aucune maniere de la réuffite de sa Piece de *Dupuis & Desfronais* : « Vous êtes le premier Poëte dramatique, lui dit-il, que je vois modeste dans le succès : comment faites-vous donc pour ne pas avoir de l'amour-propre, ou pour n'en pas montrer ? » *J'ai de l'amour-propre tout comme un autre*, répondit-il, *parce qu'il est impossible de se détacher de soi-même ; mais je me suis constamment étudié à le rendre raisonnable, en le tenant toujours plus bas que mes foibles talens.*



Le sujet de *Dupuis & Desfronais* est pris d'un conte qu'on trouve dans un recueil de petites *histoires* prétendues véritables, intitulé les *Illustres Françoises*, dont l'Auteur (M. Ser-

vier) est très-peu connu. M. Collé eut la franchise peu commune de découvrir lui-même la source où il avoit puisé ; car, à chaque représentation de la Piece, on lisoit sur l'affiche :
Tirée du Roman des Illustres Françaises.



Peu d'ouvrages de Théâtre ont eu plus de représentations & plus d'éditions que *la Partie de Chasse de Henri IV.* On la jouoit un jour à Verdun, sur le Théâtre de la ville : au troisieme acte, pendant que Henri est à table avec Michaut & la famille de ce Meunier, celui-ci chante une chanson pour réjouir son hôte. Lorsque l'Acteur fut au troisieme couplet, qui commence par ces paroles : *Vive Henri quatre*, tout l'Auditoire, dont la sensibilité avoit été vivement émue dans le cours de la représentation, entrant tout-à-coup dans l'enthousiasme, se mit à répéter en chœur & à haute voix : *Vive Henri quatre*, & ce couplet fut chanté en entier de la même maniere. Cette circonstance singuliere, dans laquelle les Spectateurs devinrent Acteurs, est un nouveau trait

à ajouter à l'éloge de l'immortel Henri, & à l'histoire du caractère national.



« J'ai toujours regardé comme une vérité
 » constante, dit M. Collé, qu'aux yeux de la
 » raison, le mérite du Poète étoit de tous les
 » mérites celui qui devoit inspirer le moins d'a-
 » mour-propre. Eh ! de quelle utilité sont les
 » Poètes ? Platon, le plus sage des hommes, les
 » bannissoit de la société. Je suis encore trop
 » fou, pour être du sentiment de ce Sage ;
 » mais j'ai toujours eu assez de raison pour sen-
 » tir que, quelque grands & quelque célèbres
 » qu'ils fussent, ils étoient, de tous les membres
 » de la société, ceux qui devoient concevoir
 » le moins d'amour-propre. »



M. Collé disoit, à propos des vices, des mi-
 seres & des ridicules qui assiégent l'humanité :
*L'homme doit être humilié d'être homme ; Dieu
 seul peut avoir de la gloire ; il est la gloire
 même. Petits Embryons du Parnasse, prenez
 cette mesure pour votre amour-propre ; il ne*

nous incommodera , ni ne nous révoltera pas tant.



M. Collé étoit trop attaché aux principes du goût & de la Religion , pour avoir adopté ceux de la nouvelle Philosophie : sentant le tort que les nouveaux Philosophes faisoient aux Lettres & aux mœurs nationales , il ne les a pas épargnés dans quelques-uns de ses vaudevilles. On lit dans une de ses romances , intitulée *Clarisse* :

Athéniens de l'Europe,
François, l'on vous ôte tout ;
Du moins l'Auteur de *Méropé*
Vous accorde encore le goût !
Le goût . . . bien fou qui s'y fie !
Depuis qu'il est au pouvoir
De l'âpre Philosophie ,
Qui n'en est que l'éteignoir.

Philosophes à la glace,
Je sens , en parlant de vous,
Que ma langue s'embarresse,
Que le froid nous saisit tous . . . &c.



M. Collé , après avoir perdu successivement

tous les amis avec lesquels il avoit passé la plus grande partie de sa vie , & avoir fait une perte plus grande encore , celle d'une épouse à laquelle il étoit tendrement attaché , & dont il ne parloit jamais qu'avec un intérêt passionné , tomba dans une espece de mélancolie noire , qui lui fit desirer la mort ; & au grand regret de ceux qui lui étoient attachés , il l'obtint , le 3 Novembre 1783. Un de nos plus agréables Chanfonniers a dit que *le vaudeville étoit mort avec lui* ; mais ce Chanfonnier même (M. de Piis) l'a déjà fait revivre dans plusieurs de ses chansons , même dans celle qu'il a composée sur la mort de ce Poëte , comme on en peut juger par les couplets suivans , sur l'air : *Charmante Gabrielle*.

Amour , dans l'Hypocrene ,
 Renverse son flambeau ;
 Thalie à Melpomene
 Emprunte son manteau ;
 Les jeux , dans leur demeure ,
 Rentrent perclus ;
 L'Ombre de Henri pleure ,
 Collé n'est plus . . .

On lui faisoit un crime
 D'avoir aux Villageois ,
 Dans un sujet sublime ,
 Fait parler leur patois ;

Mais nonobstant la glose
Des ignorans ,
Michaut (*) gagna sa cause
Avec dépens.

Collé, dans l'entrefaite,
Gai, moral rour-à-tour,
Mettoit en chansonnette
L'anecdote du jour ;
Et l'épigramme jointe
A tout couplet,
Comme un trait, par la poiate,
Les affiloit

Réprimant la saillie
De la vive Érato,
Collé, près de Thalie,
Revole incognito ;
Et tous deux, par caprice ;
Sans hésiter,
Déshabillent le vice
Pour le fouetter.

La bonne compagnie
Trouva ces tableaux vrais ;
Mais leur plaisanterie
Offensa pour jamais
Les oreilles rebelles
De nos Midas,
Et la pudeur des Belles
Qui n'en ont pas, &c.

(*) Personnage de la *Partie de Chasse*.

LOUIS - ELISABETH DE LAVERGNE,
Comte de TRESSAN, Lieutenant des Ar-
mées du Roi, Commandeur de l'Ordre de
S. Lazare; de l'Académie Française, de celles
des Sciences de Paris, de Londres, de Berlin,
d'Edimbourg, & des Sociétés littéraires de
Montpellier, de Nancy, de Caen & de Rouen;
né dans le Diocèse de Montpellier, en 1706;
mort à Paris, en 1783.

1774.



Jaloux d'ajouter la gloire littéraire à celle des armes, le Comte de Tressan, dit l'Auteur des *Trois Siecles*, a consacré à l'étude des sciences & à la culture des beaux-arts les momens de loisir que lui ont laissé les fonctions de son état. Histoire, morale, métaphysique, éloquence, poésie, mathématiques, histoire naturelle, traductions, tout a été du ressort de son esprit pénétrant & actif; & dans les différentes matieres qu'il a traitées, il ne s'est jamais montré au-dessous de son sujet.



M. le Comte de Tressan s'exprimoit librement & hautement sur le compte des personnes dont il avoit à se plaindre, & ne pouvoit, dans ces occasions, réprimer les faillies de sa Muse; ce qui lui attira souvent des ennemis puissans. Mécontent d'une Dame, dont le crédit égaloit la naissance, il ne craignit point de lâcher contre elle ce couplet satyrique, sur l'air du *Prévôt des Marchands* :

Quand le Seigneur, non sans remords,
De la C** eut fait le corps,
Voyant qu'une ame raisonnable
N'y pouvoit loger sans dégoûts,
Il y fit habiter un diable;
Ce fut le plus damné de tous.

M. Imbert, le même à qui nous devons le charmant poëme du *Jugement de Paris*, dit que M. de Tressan étoit dans sa soixante-troisième année, quand il fit son *Amadis des Gaules*; ouvrage, ajoute-t-il, qui prouve que son talent n'avoit pas suivi le déclin de son âge, & qu'il avoit su conserver toutes les graces de la jeunesse.

Deux mois avant sa mort, dit l'Ecrivain que nous venons de citer, M. de Tressan a fait un *Eloge de Fontenelle*; cet ouvrage, outre son mérite réel, a un intérêt qui lui est particulier: l'Auteur y présente à chaque instant l'image attachante d'un grand homme qui n'est plus, loué par un vieillard qui va cesser d'être; on voit aussi que le Panégyriste avoit connu son Héros; les regrets se mêlent à ses louanges; & l'on éprouve, en le lisant, ce charme que la sensibilité prête toujours au talent qu'elle inspire.



M. l'Archevêque de Paris & d'autres Prélats ayant donné des Mandemens pour interdire la lecture de l'*Émile* aux Fideles: « Ils ont beau, » dit M. de Tressan, en défendre la lecture; » le style de Rousseau l'ordonne, & il fera mieux » obéi que les Evêques. »



Madame de Tencin rassembloit chez elle, deux jours de la semaine, plusieurs personnes du premier mérite, qu'elle appelloit *ses bêtes*: M. de Tressan, alors très-jeune, ayant ren-

contré cette Dame dans une maison où il alloit souvent, s'emprefsa de lui faire fa cour, & y réuffit fi bien, qu'elle ne put s'empêcher de dire qu'elle lui trouvoit beaucoup d'efprit. « Je » n'aspire cependant qu'à devenir *bête*, lui ré- » pondit M. de Treflan, dans l'efpoir d'entrer » dans votre ménagerie. » Madame de Tencin ne fit pas difficulté de l'agréger à fon troupeau, & M. de Treflan lui en fit fes remerciemens par une piece de vers qu'on trouve à la fin de fes *Œuvres diverfes*.

❖❖❖

Le Roi de Pologne, Stanislas, la feue Reine de France, fa fille, & M. le Dauphin, pere de Louis XVI, honoroient d'une protection particuliere M. de Treflan, & l'admettoient dans leur fociété intime. Cet Auteur faifant l'éloge des vertus & des lumieres du Dauphin: « Je n'euffe jamais ofé, dit-il, lui parler qu'avec » timidité, fi la bonté, la gaieté, les charmes » répandus dans fa converfation n'euffent raf- » furé, n'euffent attaché mon cœur, autant qu'il » fe foumettoit mon efprit par la fupériorité » du fien. »

Le Pere Menou, Confesseur du Roi de Pologne, ayant cru voir de la philosophie dans un Discours que M. de Tressan venoit de prononcer à l'Académie de Nancy, s'en plaignit, dit-on, amèrement au Roi. « Sire, répondit » l'Académicien à ce Prince, qui lui en parla, » je veux bien qu'il y ait de la philosophie » dans ce Discours; mais fachez qu'à la revue » de la Ligue, il y avoit trois mille Moines, » & pas un Philosophe. »

ANTOINE COURT DE GEBELIN,
Censeur Royal, de plusieurs Académies, Président honoraire & perpétuel du Musée de Paris; né en 1727; mort à Paris dans le mois de Mai 1784.

Fils d'un Pasteur de Lausanne très-instruit; M. Court de Gebelin reçut une éducation soignée. A douze ans il copioit & lisoit couramment l'hébreu, le grec, le latin, l'allemand; & à quinze, il entendoit & parloit facilement les deux dernières langues, ainsi que le français,

qu'il cultiva plus particulièrement. Son activité & son ardeur pour l'étude étoient si grandes, que, pour l'empêcher de passer les nuits sur les livres, ses parens étoient obligés de lui refuser du feu & de la lumière ; mais quand le tems le permettoit, il lisoit au clair de la lune.



M. de Gebelin vint à Paris en 1763, portant, comme Bias, tous ses biens avec lui, c'est-à-dire, un grand fonds d'érudition & une grande simplicité de mœurs. Les lettres de recommandation lui ayant été inutiles, par l'absence des personnes à qui on l'avoit adressé, il tâcha de se procurer, par lui-même, des connoissances avec qui il pût faire société. Près de l'hôtel où il étoit descendu, vivoient, dans une heureuse obscurité, deux Demoiselles d'un âge mûr, d'une fortune à peu près égale, & qu'une amitié réciproque empêchoit de songer à tout autre lien. M. de Gebelin ayant eu occasion de les voir, charmé de la douceur de leur caractère & de l'honnêteté de leur conduite, désira de partager leur société. Il leur inspira tant d'estime, qu'elles eurent bientôt pour lui la plus tendre amitié :

elles ne cessèrent, depuis, de lui prodiguer ces soins généreux & touchans que le sentiment du mérite fait naître dans les ames simples & honnêtes, & que le cœur seul peut acquitter. Ces respectables amies le mirent à portée d'amasser & d'employer les matériaux du *Monde primitif, analysé & composé avec le Monde moderne*; Ouvrage plein d'érudition, dont il avoit déjà publié 9 vol. in-4. lorsqu'il est mort. L'une (mademoiselle Linot, morte il y a quatre ans,) apprit à graver, dans l'unique intention de coopérer aux travaux de l'Auteur, & plusieurs Planches de l'Ouvrage sont de sa façon: l'autre, (mademoiselle Fleury, qui vit encore) lui avança jusqu'à cinq mille livres, pour l'impression du premier volume. Cette estimable demoiselle, après la perte d'une amie & d'un ami, qui lui étoient si chers, ne tient, dit-on, (1) plus à la vie, que par le plaisir d'être encore utile à la famille de M. de Gebelin, mort avant

(1) C'est M. Quefnay de Saint-Germain, Conseiller à la Cour des Aides de Paris, qui nous fournit ces détails, dans son *Discours pour servir à l'Eloge de M. Court de Gebelin*, prononcé dans une séance publique du Musée, & imprimé au profit de la famille de M. de Gebelin.

d'avoir pu assurer le sort d'une sœur & de deux nieces qu'il avoit appellées auprès de lui.



Le goût de l'étude, & l'habitude de la retraite qu'il avoit contractés dès sa plus tendre enfance, lui firent négliger le soin de sa fortune. « J'aime » mieux, disoit-il, faire ma cour au public, qu'à » des hommes que le public déteste ou méprise. » Mais s'il vécut pauvre, il fut toujours régler ses desirs & ses besoins sur ses facultés : il ne craignoit pas d'avouer que dans les premières années de son séjour à Paris, il lui étoit plusieurs fois arrivé de passer des semaines entières à ne vivre que de pain & d'eau, plutôt que de courir le risque d'être à charge ou seulement importun à ses amis.



La modestie de M. de Gebelin égaloit son profond savoir : on peut voir à la tête du premier volume du *Monde primitif*, & dans plusieurs autres endroits de cet ouvrage, avec quelle attention il indique les sources où il a puisé, & avec quelle reconnoissance il parle des Hommes de lettres qui l'ont aidé de leurs lumières.



Le célèbre Docteur Quesnay, fondateur de la secte des Economistes, disoit, en parlant de M. de Gebelin : *C'est mon Disciple bien-aimé, en qui j'ai mis toute ma confiance.* M. de Gebelin s'est montré digne de cette prédilection, par son zele pour la gloire de son Maître & pour la propagation de sa doctrine.



L'Académie Française, reconnoissant l'utilité des travaux de M. de Gebelin, lui adjugea deux fois de suite l'encouragement annuel de douze cents livres, qu'un vertueux Citoyen a fondé il y a quelques années, pour récompenser l'Ecrivain le plus recommandable par l'emploi de ses talens.



X M. de Gebelin étoit le plus obligeant des hommes : autant il montrait de l'éloignement pour solliciter des graces pour lui-même, autant il étoit empressé & infatigable, quand il s'agissoit de faire des démarches pour autrui. Un jour un Littérateur, qu'il avoit obligé, le prioit

de le mettre à portée de lui prouver sa reconnaissance : « Si vous voulez me la témoigner » d'une manière qui me soit agréable , c'est , lui » répondit M. de Gebelin , de vous persuader » que c'est moi qui vous en dois , pour le plaisir » que j'ai eu à vous servir. »

A peine M. de Gebelin eut-il publié le neuvième volume du *Monde primitif* , qu'il tomba dangereusement malade ; il avoit la jambe gauche très-enflée , couverte de clous larges & profonds , & ne pouvoit la remuer , par l'excès de la douleur qu'elle lui causoit ; il éprouvoit une soif dévorante , qui résistoit à la limonade & à toutes les tisanes : tout cela étoit accompagné d'hémorroïdes , d'ébullitions & d'autres maux , auxquels les secours de la médecine n'apportoient aucun soulagement ; en un mot , il désespéroit de sa guérison , lorsqu'un de ses amis lui amena un Médecin étranger , qui , après l'avoir examiné , se flatta de le guérir , & le guérit effectivement en peu de jours , sans lui avoir rien fait prendre intérieurement , ni lui avoir fait l'application d'aucun remède visible.

« Je conviens, dit à ce sujet M. de Gebelin
 » lui-même, que la chose est difficile à croire,
 » & que si on m'eût dit, il y a dix ans, qu'un
 » jour je serois guéri de cette manière, j'en
 » aurois ri; mais je me serois, vil Aristophane,
 » moqué de la Sageffe, & c'est de moi qu'on
 » auroit eu raison de rire, si j'avois persisté dans
 » ma fâcheuse incrédulité.

» Qui vous a donc guéri, s'écriera-t-on d'un
 » patience? — Qui? Oserai-je le dire? C'est
 » à M. Mesmer que l'Auteur du *Monde primi-*
 » *tif* doit la vie. — A Mesmer? à ce Charla-
 » tan? à cet Empirique...? — Oui, à lui-même.
 » Qu'il soit Charlatan, Empirique, c'est bientôt
 » dit; mais injure n'est pas raison; & quand on
 » saura ce qu'il est, ce qu'il fait, on pourra déci-
 » der s'il mérite des épithetes données d'un ton
 » si leste. »

Pour mettre le public à portée d'en juger,
 M. de Gebelin, qui, depuis neuf mois, avoit
 été forcé de suspendre tout travail, reprit la
 plume, & en consacra les prémices à la défense
 & à la gloire de celui qui venoit de lui rendre
 les forces & la fanté.

Le 31 Juillet 1783, il adressa à tous les Soufcripteurs du *Monde primitif* une Brochure d'environ cent pages in-4°. sur le Magnétisme animal, en leur disant : « J'aurois cru manquer » à la reconnoissance, & être coupable envers » l'humanité entière, si j'avois gardé le silence à » l'égard de celui à qui je dois l'avantage de » pouvoir remplir mes engagements envers » vous. »

Ce Pamphlet est, jusqu'à présent, ce qu'on a écrit de plus raisonnable, de plus vigoureux en faveur de M. Mesmer, & de plus capable de faire impression sur les esprits non prévenus & désintéressés. On en jugera par quelques morceaux.

« Dira-t-on que ma guérison est l'effet d'un » heureux hasard, & qu'il n'y a rien dans la » doctrine & la pratique de M. Mesmer, qui » prouve une faculté de guérir, inconnue jusqu'à » lui ? Je fais qu'on le prétend ; qu'on fait l'im- » possible pour le persuader ; qu'on s'est sou- » levé contre ceux qui ont osé publier & impri- » mer qu'ils avoient été guéris par M. Mesmer : » je fais que tout ce qui peut séduire a été mis

» en œuvre, & l'a été par des hommes que leurs
» talens & leurs lumieres sembloient devoir
» mettre à cet égard hors de pair : je fais aussi
» que je ne saurois lutter contre eux, n'étant
» d'aucune Faculté, & n'ayant jamais fait pro-
» fession de la science la plus utile sur le globe,
» celle de conserver & de guérir ; mais quoique
» je sois le plus foible des champions que puisse
» avoir M. Mesmer, les faits & la vérité par-
» lent si victorieusement en sa faveur, qu'avec
» ces armes je ne crains pas de me mettre en
» avant, & d'inviter le public à donner à sa
» découverte l'attention qu'elle mérite. »

L'Auteur prouve ici que M. Mesmer a guéri un grand nombre de malades, de tout état, de tout sexe, incapables de tromper, & dont la plupart tiennent à des familles très-distinguées. On peut s'en convaincre, dit-il, soit en interrogeant quelques-unes de ces personnes, soit en rassemblant les relations composées par plusieurs d'entre elles, & où il est fait mention de beaucoup d'autres personnes qui ont eu le bonheur d'être guéries par le Magnétisme animal. M. de Gebelin cite plusieurs de ces relations ; une, entre autres, d'un Officier de Marine, très-connu, qui

s'exprime ainsi: *La découverte de M. MESMER a essuyé de grandes contradictions, comme toutes les vérités nouvelles. C'est en vain qu'il a appellé l'expérience à son secours; on a refusé de s'y rendre, lors même qu'on a été forcé d'avouer qu'on étoit convaincu: quant à moi, dès que je l'ai été, j'ai cru devoir le dire ouvertement, sans appréhender d'être traité de visionnaire. Persuadé que, lorsqu'on a fait tous ses efforts pour se convaincre d'une vérité, & qu'on croit y être parvenu, la droiture & la justice exigent également que l'on s'éleve au-dessus des craintes puériles que peuvent faire naître les propos des gens à routine.*

« Observons, ajoute M. de Gebelin, que l'auteur de cette Relation, (M. le Comte de C** P**, aussi bon physicien qu'excellent marin,) est trop éclairé pour que son jugement puisse être invalidé; & qu'il a si bien profité de ce qu'il a vu & senti, qu'il a été en état de faire par lui-même des cures très-remarquables, dans des lieux fort éloignés de M. Mesmer. »

« A tous ces faits on en pourroit ajouter nom-

bre d'autres semblables, qui se sont passés sous mes yeux, & nombre d'autres passés sous ceux de deux personnes que M. Mesmer traitoit déjà, lorsque je me suis livré à ses soins, & entre lesquelles des Chevaliers de S. Louis, des Commandeurs de Malte, des Colonels, d'autres personnes distinguées, qui ne sont faites ni pour se laisser séduire par un fol enthousiasme, ni pour tromper. »

« J'ai vu des guérisons vraiment étonnantes : une épileptique de naissance, parfaitement guérie, droite comme un jonc & d'un visage agréable, qu'on ne diroit pas avoir jamais été en convulsion. »

» J'ai vu des personnes obstruées, à l'égard desquelles avoit échoué la médecine ordinaire, & qui ont été délivrées de leurs maux ; d'autres dans le plus grand marasme, par un dévoiement de plusieurs années, parfaitement rétablies en peu de tems, & acquérir le meilleur estomac : un paralytique, hors d'état de parler, & souffrant des douleurs inouïes de tête, qui lui faisoient courir les champs, délivré de cet état effroyable ; des femmes, hors d'état d'accoucher, qui y sont parvenues par ce traitement ;

d'autres , qui ont été mises par ce moyen en état de soutenir des ponctions , déclarées leur coup de mort par la médecine ordinaire. Quand M. Mesmer n'auroit trouvé que le moyen de donner aux malades , à une nature épuisée , la force nécessaire de soutenir les remèdes de cette médecine , il devroit être infiniment précieux aux hommes ; sa découverte mériteroit d'être reçue avec transports. »

Et cependant cet homme est persécuté , & sa découverte révoquée en doute par les uns & rejetée par les autres ! & cependant toutes les plumes , tous les burins sont en mouvement pour décrier le Magnétisme animal , & en injurier l'inventeur ! & cependant la Faculté de Médecine & la Société Royale , si ennemies l'une de l'autre , se réunissent contre M. Mesmer ! Mais pourquoi tant d'efforts contre lui , si sa découverte n'est qu'une chimère ? Pourquoi l'attaquer dans tous les papiers publics , & les lui interdire pour se défendre ? Nous savons qu'un Charlatan adroit peut en imposer quelque remède à la multitude : mais je le demande à tout homme calme & sans prévention , peut-on

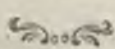
croire que le Magnétisme animal ne soit qu'un être de raison, lorsque parmi plus de cent personnes, qui ont donné cent louis pour acquérir la connoissance de cet agent, il ne s'en est trouvé aucune qui ait réclamé contre sa réalité, sur-tout quand, parmi ces personnes, on compte des Hommes de lettres, des Ecclésiastiques, des Physiciens, & même des Médecins ? Un Charlatan, dénoncé pour tel au public, contre qui par conséquent tout le monde est en garde, auroit sans doute de la peine à duper des ignorans imbécilles ; & l'on veut que M. Mesmer ait séduit, trompé, volé des hommes d'esprit, de toute condition & de tout âge, & qu'il l'ait fait si adroitement, qu'au lieu de se plaindre de son imposture & de la perte de leur argent, ces hommes d'esprit le prônent & le préconisent en dépit de ses ennemis ? Si cela étoit, l'habileté de M. Mesmer seroit plus étonnante que sa découverte, & à cet égard il mériteroit encore le respect de ceux qui l'injurient avec tant d'acharnement.

Après avoir composé la Brochure dont nous venons de parler, M. Court de Gebelin se crut

assez bien rétabli pour pouvoir reprendre ses occupations littéraires. Gourmandé par le besoin de réparer le tems perdu , & par le desir de remplir ses engagemens envers ses Souscripteurs, il se livra au travail des recherches & de la composition avec plus d'ardeur qu'auparavant , & cet excès acheva de ruiner son tempérament. Ne pouvant plus résister à ses maux , il pria M. Mesmer , devenu son ami , de le recevoir chez lui. Quoique ce Médecin désespérât de le rétablir une seconde fois , & qu'il prévît le parti qu'on pourroit tirer contre lui de cette mort prochaine , il ne fit pas difficulté de lui donner un logement dans sa maison ; il voyoit son ami , son apologiste , l'Auteur du *Monde primitif* , souffrant & malheureux ; cela lui suffit pour braver toutes les considérations , & lui prodiguer jusqu'au dernier moment les secours de l'amitié. Ses détracteurs n'ont pas manqué de lui reprocher la mort de M. de Gebelin , au lieu de lui tenir compte , avec la saine partie du public , des dix ou douze mois de santé qu'il lui avoit procurés avant sa rechute.

Au reste , c'est sans adopter ni condamner les opinions de M. Court de Gebelin sur le Magné-

tisme animal, que nous avons rendu compte de sa Brochure, sur cette matiere : quelque estime que nous fassions des partisans de M. Mesmer, parmi lesquels nous comptons plusieurs amis, nous ne croyons pas devoir nous en rapporter à leur témoignage, lorsqu'il se trouve contredit par des hommes non moins recommandables par leurs lumieres que par l'honnêteté de leurs sentimens ; c'est à l'expérience & au tems que nous laissons le soin de venger la vérité, ou de faire justice de l'erreur. Si M. Mesmer n'est qu'un Charlatan, tout ce qu'on écrit en sa faveur s'évanouira comme s'évanouissent à l'approche du printems les brouillards que l'hiver traîne à sa suite ; mais s'il a fait une découverte utile, en vain l'univers se souleveroit contre lui, en vain redoubleroit-on d'efforts pour le décrier ; le Magnétisme animal triomphera de tous les obstacles, & le nom de Mesmer sera honoré comme ceux de Galilée, d'Hervey, & de tant d'autres illustres martyrs de leurs découvertes.



FRANÇOIS BLANCHET, *Clerc tonsuré, Interprete à la Bibliothèque du Roi, pour les Langues Italienne, Espagnole & Anglaise, & ancien Garde des Livres du Cabinet du Roi à Versailles; né au bourg d'Angerville, près de Chartres, en 1707; mort à Saint-Germain-en-Laie, en 1784.*

77

Cet Abbé est peu connu; mais il est digne de l'être de ceux qui préfèrent la sagesse à la célébrité. Il cultiva les Lettres toute sa vie; mais, peu jaloux de se faire un nom, ses Ouvrages n'eussent jamais vu le jour, si, sur la fin de sa carrière, il n'eût enfin cédé aux instances d'un de ses parens (*), qui se chargea de les mettre en ordre, & de les faire imprimer. Le premier volume de cette collection a pour titre : *Variétés morales & amusantes*; & le second, qui a paru après la mort de l'Auteur, est intitulé : *Apologues & Contes Orientaux*.

(*) Ce parent est M. Dufaulx, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres; le même à qui nous devons une excellente traduction de Juvénal.

taux, &c. Ces Ouvrages annoncent à la fois un Littérateur érudit, un Moraliste aussi ingénieux que sévère, & un Ecrivain sans prétention; mais dont le style toujours clair est souvent agréable, & quelquefois élégant.

M. l'Abbé Blanchet avoit reçu de la nature une constitution si foible, si délicate, qu'il fut presque toute sa vie en proie à une mélancolie qui le rendoit triste, inconstant & inquiet. Mais, quelque influence qu'ait le physique sur le moral, il fut tellement s'étudier & se vaincre, que ses amis, ni les autres personnes de sa société, n'eurent jamais à se plaindre de son humeur. Ses mœurs étoient douces, par son attention à ne pas se montrer durant les accès de la tristesse qui le tyrannisoit. « Je » suis si horriblement triste, écrivoit-il dès » l'âge de vingt ans à un de ses amis, que la vie » m'en devient amère. Tel que je suis, il faut » pourtant que je me supporte; mais les autres » y sont-ils obligés? Si la Religion ne

» me soutenoit & ne me consoloit un peu,
 » je crois que je deviendrois fou. »



M. l'Abbé Blanchet fit ses premières études à Chartres, & vint les finir à Paris, au Collège de Louis-le-Grand. L'amour de la littérature lui fit naître le desir d'embrasser l'état des Jésuites; mais l'amour de l'indépendance le fit sortir du Noviciat où il étoit entré en 1724. Rendu à lui-même, la médiocrité de sa fortune l'obligea de se consacrer à l'éducation de la jeunesse; & ses anciens Maîtres, dont il avoit conservé l'amitié, eurent soin de lui procurer des Eleves. Il appeloit les Jésuites, auxquels il demeura toujours attaché, *les Grenadiers de la Religion, & les Janissaires du Pape.*



Il professoit depuis long-tems, avec distinction, les Humanités, dans un Collège de province, lorsque M. de Méroville, Evêque de Chartres, voyant que sa santé commençoit à s'altérer, & voulant récompenser son zèle, lui offrit un Canoniat, à condition pourtant qu'il

Trem
 beki
 m...

se feroit Prêtre. « Monseigneur, lui répondit-il, » je suis trop honnête homme pour entrer, à » quelque prix que ce soit, dans un ministère » dont je ne me sens pas digne. » Cette réponse, qui eût sans doute déterminé un Prélat plus éclairé à l'attacher à son Chapitre, lui ferma l'entrée de celui de Chartres.



Un Magistrat, (M. de Chavanne) aujourd'hui Doyen du Parlement de Paris, connoissant le mérite de M. l'Abbé Blanchet, lui procura, quelque tems après, un Canoniat dans la Cathédrale de Boulogne-sur-mer ; mais il ne le garda pas long-tems. La vie uniforme & oisive des Chanoines lui déplut bientôt, surtout dans un pays où les amateurs des Lettres trouvent peu de ressources. Il se démit donc purement & simplement de son Canoniat entre les mains de M. de Mirepoix, alors Ministre de la Feuille des Bénéfices. L'embarras étoit d'apprendre cette nouvelle à M. de Chavanne, son bienfaiteur & son ami ; mais ce Magistrat étoit trop sage & trop indulgent pour ne pas lui pardonner cette démarche, un peu singulière

à la vérité de la part d'un homme pauvre ; il lui demeura toujours attaché. Et véritablement, que deviendrait l'humanité, dit M. Dufaulx à ce sujet, si les ames fortes ne s'attachoient jamais aux ames foibles ?



Délivré de son Canoniat, M. l'Abbé Blanchet rentra dans la carrière de l'enseignement, plus conforme à son goût, que d'aller trois fois par jour psalmodier, dans une Cathédrale, des prières communes, & qui partent rarement du cœur de ceux qui les prononcent par obligation. Il fit plusieurs éducations, celle, entre autres, de M. Hérault de Séchelles, pere du jeune Magistrat qui exerce avec tant de distinction la place d'Avocat du Roi au Châtelet. Il s'honora toujours du titre de *Précepteur*, & tenoit tant à cette profession, jadis si révérencée, qu'il y retomboit toujours, comme à son véritable centre. Aussi ne la quitta-t-il qu'à regret, lorsque les faveurs de la fortune, ou plutôt les bienfaits de ses amis l'eurent mis à portée de vivre dans une parfaite indépendance.

Il appelloit les peres de famille qui ne pouvoient veiller par eux-mêmes à l'éducation de leurs enfans, des *Faiseurs d'hommes*, & les Précepteurs éclairés & vertueux, des *Faiseurs de citoyens*.

On lit dans la Vie de M. Blanchet, placée à la tête de ses *Contes Orientaux*, que le fameux Médecin M. Bouvart étant, il y a environ quarante ans, à toute extrémité, dit à son ami Blanchet : « Du caractère dont je te » connois, tu ne feras jamais rien pour ta fortune : il y a grande apparence que je n'irai » pas loin ; & quand je ferai mort, que deviendras-tu ? » L'Abbé vouloit répondre ; mais le malade profitant de son avantage, lui imposa silence, & dicta ses volontés : « J'entends que, » ta vie durant, tu jouisses des dix mille écus » que j'ai gagnés . . . Ne t'effarouche point, » le fonds retournera à ma famille. » M. Bouvart en revint. Quelque tems après, l'Abbé raconta ce trait à Madame la Duchesse d'Aumont, qui en fut si ravie, qu'elle le pria de recommencer. « Bon, Madame ! ce que je viens de vous

» dire n'est rien en comparaison de ce qui suit.
 » Quand mon pauvre Bouvart fut hors d'af-
 » faire, est-ce que je ne le trouvai pas tout
 » honteux d'en être revenu ! »



M. l'Abbé Blanchet faisoit quelquefois des vers , mais seulement pour s'amuser , ou pour amuser ses amis. On en a retenu quelques-uns, ce *Triolet* entre autres , faussement attribué à l'Abbé Mangenot , par les Compilateurs de chansons.

A T R O I S S Œ U R S .

Aimables Sœurs , entre vous trois ,
 A qui mon cœur doit-il se rendre ?
 Il n'a pas fait encore de choix ,
 Aimables Sœurs , entre vous trois ;
 Mais il se donneroit , je crois ,
 A la moins fiere , à la plus tendre.
 Aimables Sœurs , entre vous trois ,
 A qui mon cœur doit-il se rendre ?



Il fit , en *impromptu* , sur l'air des *Billets-*

doux, le couplet suivant, à l'occasion d'une jeune personne habillée en Religieuse :

Que cette Vestale a d'appas ?
 Heureux celui qu'elle aime !
 Le bandeau ne lui messied pas ,
 Il semble un diadème ;
 Et s'il étoit deux doigts plus bas ,
 On verroit l'Amour même.



M. l'Abbé Blanchet apprenant qu'on attribuoit quelquefois ses vers à nos Poètes le plus en vogue, qui ne s'en défendoient pas :
 « Je suis charmé, disoit-il, que les riches
 » adoptent mes enfans. »

DENIS DIDEROT, de l'Académie des Sciences de Berlin, de celles de Stockholm & de Saint-Petersbourg ; Bibliothécaire de l'Impératrice de Russie ; né à Langres en 1713, mort à Paris le 31 Juillet 1784.



Il étoit fils d'un Coutelier, & ne rougit
 O iv

jamais de son origine. Il sentoit qu'il est plus glorieux d'illustrer son nom, que d'hériter d'un nom illustre. Dans un Etat monarchique, où la Noblesse peut s'élever à tout, c'est sans doute une distinction précieuse du sort, que de naître d'un sang noble; mais cet avantage, qui n'est dû qu'au hasard, est-il comparable à la considération que donnent les talens? Celui qui n'a que l'éclat du rang, n'est gueres connu que des gens qui l'environnent, ou qui sont soumis à son autorité; sa réputation ne s'étend pas au-delà de sa ville ou de sa province, & son existence finit avec sa vie: mais l'homme qui a su se distinguer par des ouvrages utiles, est connu, honoré chez tous les peuples éclairés; & lors même qu'il n'a pu donner à ses créations le degré de perfection qui les eût rendues immortelles, son nom, inscrit dans les fastes littéraires, l'empêche du moins de mourir tout entier.



M. Diderot fit ses premières études au Collège de Langres, chez les Jésuites. Son pere, qui avoit un frere Chanoine & des amis dans l'État Ecclésiastique, lui fit prendre la ton-

sure, dans l'espérance de lui procurer un Bénéfice; mais il jugea bientôt après que son fils n'étoit pas fait pour la Prêtrise. Né avec plus de sensibilité que les autres hommes, par conséquent sujet à plus de passions, le jeune Diderot ne tarda pas à laisser appercevoir qu'il préféroit la liberté à la fortune. Il renonça donc à l'État Ecclésiastique, au moment même où son Oncle se disposoit à lui résigner son Canonicat. « Donnez-le, dit-il, à mon frere; il est digne d'être Chanoine. » Le frere fut en effet pourvu de ce Bénéfice, & en jouit encore à la satisfaction de tous ceux qui le connoissent.

Quand M. Diderot eut renoncé au petit-collet, il embrassa l'état de son pere; mais le goût des Lettres, qu'il avoit puisé au Collège, ne lui permit pas de s'occuper plus de trois jours des détails d'une manufacture de Coutelier. Il pria son pere de l'envoyer finir ses études à Paris; & ce ne fut qu'après bien des instances qu'il parvint à l'y déterminer. Il entra en Rhétorique à Louis-le-Grand, sous le Pere Porée, à qui il avoit été recommandé par

les Jésuites de Langres. Lorsque ses études furent terminées, son pere le plaça chez un Procureur ; mais informé qu'il s'y occupoit uniquement de littérature , & qu'il avoit fait quelques dettes, il cessa de lui payer sa pension, & parut l'abandonner : épreuve dangereuse , si le jeune Diderot n'avoit eu une ame plus forte & des principes plus assurés qu'on ne devoit l'espérer de son âge. Il eut beau écrire & faire écrire par d'autres à son pere , il ne put rien obtenir. Il savoit alors assez de Mathématiques pour être en état d'en donner des leçons ; il continua donc de subsister par ce moyen , jusqu'à ce qu'il eût acquis assez de maturité pour composer des ouvrages capables de servir à sa gloire & à sa fortune.

Le pere de M. Diderot excelloit à faire des lancettes , & en avoit un grand débit. Un jour qu'on lui parloit de son fils , qui jouissoit déjà d'une partie de sa célébrité : *Je suis charmé qu'il prospere , répondit-il ; mais vous ne sauriez vous imaginer combien il a avalé de mes lancettes !*

Ce ne fut qu'au bout de dix ans, à l'époque de son mariage, que M. Diderot parvint à se réconcilier avec son pere. Ce fut vers ce tems qu'il dédia à son frere *l'Essai sur le Mérite & la Vertu*, puisé dans les Ouvrages de Mylord Shaftersbury ; il disoit dans cette dédicace : « Il y a, de la Philosophie à l'im-
» piété, aussi loin que de la Religion au fana-
» tisme. . . . Point de vertu sans Religion, point
» de bonheur sans vertu. »



Les talens & les opinions hardies de M. Diderot lui avoient fait beaucoup d'ennemis ; mais, dit un homme qui n'étoit pas de ce nombre, il n'en avoit que parmi ceux qui ne le connoissoient pas : faisant souvent le bien, & toujours animé du desir d'en faire davantage, simple & facile dans son intérieur, aimable & modeste dans la société, flattant souvent l'amour-propre d'autrui, & ne le blessant jamais, encourageant tous les talens, défendant ses opinions quelquefois avec enthousiasme, jamais avec opiniâtreté, il paroissoit animé du besoin d'inspi-

rer à tout ce qui l'approchoit un sentiment de bienveillance, & rarement il manquoit de l'obtenir.



Il disoit, à l'occasion d'Abbadie, de Ditton & de Holland, dont il estimoit les lumieres :
 « Il est essentiel à l'intérêt, & même à l'honneur de la Religion, qu'il n'y ait que les
 esprits supérieurs qui se chargent de combattre les incrédules. Quant aux autres, qui peuvent avoir autant & même plus de zele avec moins talent, ils devroient se contenter de lever leurs mains vers le Ciel pendant l'action. »



« Je fais grand cas des richesses, disoit M. Diderot; j'en ai, & j'en desire encore: un homme bienfaisant en a-t-il jamais assez? Je ne fais chaque jour qu'un ingrat; que ne puis-je en faire un cent! »



Les Ouvrages de M. Diderot ne sont pas à beaucoup près exempts de défauts. La plupart

péchant par la sécheresse & l'obscurité. On diroit qu'en écrivant il a plus songé à son plaisir qu'à sa gloire. Cependant ceux qui savent apprécier les lumières, & même le talent de les répandre, conviendront sans difficulté qu'il occupe un rang parmi les Esprits supérieurs de ce siècle. La *Lettre sur les Aveugles*, celle sur les *Sourds & Muets*, ses *Pensées philosophiques*, quoique condamnables par leur hardiesse, ses *Observations sur la Poésie dramatique*, & quelques autres de ses Ouvrages, ne sont pas moins estimables par la clarté & la correction du style, que par la finesse & la profondeur des pensées. Presque tous annoncent une imagination aussi forte que brillante; & il n'en est aucun où l'on ne rencontre des sentimens vifs & pleins de chaleur, des idées neuves, des vues pleines de sagacité & de vraie philosophie; en un mot, on voit que s'il eût voulu ne se livrer qu'à une seule étude, quelque genre qu'il eût choisi, il y eût été un homme de génie.



M. Diderot parlant du Pere Porée, dit dans une de ses Lettres : « Il avoit certes de l'esprit

» & du goût ; & l'on peut dire de lui que ce
 » fut le dernier des Grecs. Mais ce Philopo-
 » mene des Rhéteurs faisoit ce qu'on fait au-
 » jourd'hui ; il remplissoit d'esprit ses ouvra-
 » ges, & il sembloit réserver son goût pour
 » juger des ouvrages des autres. »



Né avec un génie ardent & facile, M. Diderot avoit tout embrassé, les Sciences, les Arts, l'Histoire, la Morale, les Belles-Lettres, la Philosophie. De là vient que la traduction de l'Encyclopédie Anglaise de Chambers, qui lui avoit été proposée, devint entre ses mains l'entreprise la plus grande & la plus utile qu'un Homme de Lettres ait jamais formée. Il se proposa de réunir dans un Dictionnaire tout ce qui avoit été découvert dans les sciences, les détails des arts que les hommes ont inventés, les principes de la morale, ceux de la politique & de la législation, les loix & les usages des différentes sociétés, la métaphysique des langues, les regles de la grammaire, celles des différens genres de littérature, l'analyse des facultés humaines, & jusqu'à l'histoire des opinions religieuses des

différens peuples. Il associa à son projet M. d'Alembert ; & l'on fait que le Discours préliminaire que celui-ci publia , ne contribua pas peu au succès de cette entreprise.

M. Diderot fut chargé de la rédaction de l'Ouvrage. Les persécutions que le premier volume lui attira l'obligerent de se tenir caché chez le Libraire ; & c'est-là qu'il corrigeoit les épreuves , & qu'il suppléoit à tous les articles oubliés par ses Coopérateurs. Quelque difficile & pénible que fût ce travail , on fait qu'il ne lui a valu que quinze cents livres par année , & vingt mille , à la fin de l'impression de l'Ouvrage entier : *Sic vos non vobis mellificatis apes.*

Les défauts de liaison qu'on apperçoit dans l'Encyclopédie rédigée par M. Diderot , viennent , qui le croiroit ! de ce que le Libraire , après avoir reçu les feuilles corrigées , les relisoit en son particulier , & en retranchoit sans façon tout ce qu'il jugeoit capable de faire arrêter l'Ouvrage , sans s'inquiéter des incohérences que ces suppressions devoient nécessairement occasionner. M. Diderot ne s'apperçut

de ce manége, que lorsque l'Ouvrage touchoit à sa fin ; il lui fut même défendu de s'en plaindre au public, de peur que la connoissance de ces castrations si révoltantes ne diminuât le nombre des Soufcripteurs.



M. Diderot a été long-tems pauvre. Quand son pere lui eut retiré la pension, il se vit obligé de fortir de chez le Procureur, & d'aller se loger en chambre garnie. On lui a entendu raconter qu'un mardi-gras, n'ayant pas une obole en son pouvoir, il sortit de bonne heure, dans l'espérance que quelqu'une de ses Connoissances le prieroit à dîner. Il les visite l'une après l'autre. Celles avec qui il étoit le plus libre, dînoient ce jour-là en ville ; & les autres, ou ne furent pas visibles, ou ne le retinrent pas à dîner. Enfin, après avoir bien couru, il rentre à jeun, excédé de fatigue, vers les six heures du soir. Son Hôteffe le voyant pâle & défait, lui offre un peu de vin chaud & de sucre. Il le prend & se couche, en faisant des réflexions philosophiques sur l'infortune & sur les malheurs de l'indigence. Il fit alors le serment de

ne jamais refuser un écu à quiconque le lui demanderoit, & jamais serment ne fut plus religieusement observé.

M. Diderot étoit magnanime & bon-homme. Un Poëte médiocre avoit composé contre les Incrédules une Satyre qui ne se vendit pas. L'Auteur des *Pensées philosophiques* y étoit moins ménagé que les autres Écrivains reconnus pour Esprits-forts. Le Poëte ayant appris combien M. Diderot étoit bon & obligeant, alla le trouver pour lui demander pardon de l'avoir attaqué, & lui avoua qu'il avoit envisagé sa Satyre comme une petite ressource contre un besoin momentané. « Tout n'est pas perdu, » lui répondit le Philosophe; M. le Duc d'Orléans, retiré à Sainte Genevieve, m'honoroit autrefois de ses bontés; aujourd'hui que nous avons pris l'un & l'autre de nouvelles façons de penser, il croit que dire du mal de moi, c'est servir l'Eglise. Mettez à la tête de votre Ecrit une Epître dédiée à ce Prince, & il vous récompensera. » Le Poëte demanda ce qu'il falloit dire dans cette dédicace.

M. Diderot lui en donna le plan, & finit par l'écrire lui-même. L'événement justifia sa prédiction. Le Poëte obtint de son Mécene une gratification médiocre, à la vérité; mais il fut récompensé.



Qu'est-ce que la vertu, demande M. Diderot? C'est, répond-il, sous quelque face qu'on la considère, un sacrifice de foi-même.



M. Diderot faisoit le plus grand cas des Ouvrages de Richardson; mais sur-tout de sa *Clarisse*: « Je me souviens encore, disoit-il » avec complaisance, de la première fois qu'ils » tomberent entre mes mains: j'étois à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieusement! A chaque instant je voyois mon » bonheur s'abrégér d'une page. Bientôt j'éprouvai la même sensation qu'éprouveroient » des hommes d'un commerce excellent, qui » auroient vécu ensemble pendant long-tems, » & qui feroient sur le point de se séparer. A

« la fin de la lecture , il me sembla tout-à-coup que j'étois resté seul. »



M. Diderot étant né extrêmement sensible, & ayant long-tems vécu dans la pauvreté, ne perdit jamais cette vivacité de sentiment qui nous identifie pour ainsi dire avec les objets dont notre ame se trouve affectée ; aussi s'enthousiasmoit-il aisément. Il ne parloit jamais de sang-froid de ce qui flattoit ou son esprit ou son cœur. Les morceaux suivans , tirés de l'*Eloge* qu'il a publié de Richardson, serviront à faire connoître son esprit & la trempe de son ame.

« O Richardson, Richardson , homme unique à mes yeux ! tu seras ma lecture dans tous les tems. Forcé par des besoins pressans , si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes enfans les soins nécessaires à leur éducation , je vendrai mes livres ; mais tu me resteras ; tu me resteras sur le même rayon avec

Moyse , Homere , Euripide & Sophocle , & je vous lirai tour à tour. . . . »

« O Richardson ! j'oserai dire que l'histoire la plus vraie est pleine de mensonges , & que ton Roman est plein de vérités. L'histoire peint quelques individus ; tu peins l'espece humaine. L'histoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit ni fait ; tout ce que tu attribues à l'homme , il l'a dit & fait. L'histoire n'embrasse qu'une portion de la durée , qu'un point de la surface du globe ; tu as embrassé tous les lieux & tous les tems. Le cœur humain , qui a été & fera toujours le même , est le modele d'après lequel tu copies. Si l'on appliquoit au meilleur Historien une critique sévere , y en a-t-il aucun qui la soutînt comme toi ? Sous ce point de vue , j'oserai dire que souvent l'histoire est un mauvais roman , & que le Roman , comme tu l'as fait , est une bonne histoire. O Peintre de la nature ! c'est toi qui ne mens jamais. »

« Je n'ai jamais rencontré personne qui partageât mon enthousiasme , que je n'aie été tenté de l'embrasser & de le ferrer entre mes bras. »

« Richardson n'est plus : quelle perte pour les lettres & pour l'humanité ! Cette perte m'a

touché comme s'il eût été mon frere. Je le portois en mon cœur sans l'avoir vu, sans le connoître que par ses ouvrages. »

» Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritoit. Quelle passion que l'envie ! c'est la plus cruelle des Euménides : elle fuit l'homme de mérite jusqu'au bord de sa tombe ; là elle disparoît, & la justice s'assied à sa place. »

» O Richardson ! si tu n'as pas joui, de ton vivant, de toute la réputation que tu méritois, combien tu feras grand chez nos neveux, lorsqu'ils te verront à la distance d'où nous voyons Homere ! Alors, qui est-ce qui osera arracher une ligne de ton sublime Ouvrage ? Tu as eu plus d'admirateurs parmi nous que dans ta patrie, & je m'en réjouis. Siecles, hâtez-vous de couler & d'amener avec vous les honneurs qui sont dus à Richardson ! J'en atteste tous ceux qui m'écoutent : je n'ai pas attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage ; dès aujourd'hui j'étois incliné au pied de ta statue ; je t'adorois, cherchant au fond de mon ame des expressions qui répondissent à l'étendue de

l'admiration que je te portois , & je n'en trouvois point."



M. Diderot & J.-J. Rousseau furent, pendant plusieurs années, liés de la plus étroite amitié. Tous deux avoient les passions extrêmement vives ; mais le dernier étoit naturellement ombrageux & très-susceptible. Il s'offensa un jour (en 1757) d'un propos tenu par M. Diderot , à une personne de leur société. Ce propos avoit l'air d'une indiscretion , d'un abus de confiance , & n'étoit qu'une explication nécessaire d'un procédé mal interprété. Cependant J.-J. Rousseau n'écourant que son injuste prévention, écrivit à son ami des reproches outrageans , & lui signifia qu'il rompoit avec lui ; mais les premiers momens d'humeur passés, il sentit qu'il avoit eu tort, si non de se plaindre, du moins d'avoir mis de l'aigreur dans ses plaintes , & de s'être permis, dans la société, des déclamations contre M. Diderot. Il y eut différentes lettres écrites de part & d'autre, dont deux nous sont parvenues. Elles sont de J.-J. Rousseau. Comme elles peuvent

fervir à faire connoître le caractère de cet Ecrivain , nous les mettrons sous les yeux de nos lecteurs.

Lettre de J.-J. Rousseau à M. Diderot.

Vous vous plaignez beaucoup des maux que je vous ai faits. Quels sont-ils donc enfin, ces maux? Seroit-ce de ne pas endurer assez patiemment ceux que vous aimez à me faire, de ne pas me laisser tyranniser à votre gré, de murmurer quand vous affectez de me manquer de parole, & de ne jamais venir lorsque vous l'avez promis? Si jamais je vous ai fait d'autres maux, articulez-les moi : faire du mal à mon ami! Tout cruel, tout méchant, tout féroce que je suis, je mourrois de douleur si je croyois jamais en avoir fait à mon cruel ennemi, autant que vous m'en faites depuis six semaines.

Vous me parlez de vos services; je ne les avois pas oubliés. Mais ne vous y trompez pas : beaucoup de gens m'en ont rendus, qui n'étoient pas mes amis. Un honnête homme, qui ne sent rien, rend service, & croit être ami : il se trompe, il n'est qu'honnête homme. Tout votre

empressement, tout votre zele pour me procurer des choses dont je n'ai que faire, me touchent peu. Je ne veux que de l'amitié, & c'est la seule chose qu'on me refuse. Ingrat! je ne t'ai point rendu de service, mais je t'ai aimé; & tu ne me payeras de ta vie tout ce que j'ai senti pour toi durant trois mois. Montre cet article à ta femme, plus équitable que toi, & demande-lui si, quand ma présence étoit douce à ton cœur affligé, je comptois mes pas, & regardois au tems qu'il faisoit pour aller à Vincennes (*) consoler mon ami. Homme insensible & dur! deux larmes versées dans mon sein m'eussent mieux valu que le trône du monde; mais tu me les refuses, & te contentes de m'en arracher. Hé bien! garde tout le reste; je ne veux plus rien de toi.



Lettre au même.

Le 2 Mars 1758,

Il faut, mon cher Diderot, que je vous écrive encore une fois en ma vie. Vous ne m'en avez

(*) Où M. Diderot étoit détenu prisonnier,

que trop dispensé ; mais le plus grand crime de cet homme que vous noircissez d'une si étrange manière , est de ne pouvoir se détacher de vous.

Mon dessein n'est point d'entrer en explication , pour ce moment-ci , sur les horreurs que vous m'imputez. Je vois que cette explication seroit à présent inutile. Car , quoique né bon & avec une ame franche, vous avez pourtant un malheureux penchant à mésinterpréter les discours & les actions de vos amis. Prévenu contre moi comme vous l'êtes , vous tourneriez en mal tout ce que je pourrois dire pour me justifier , & mes plus ingénues explications ne feroient que fournir à votre esprit subtil de nouvelles interprétations à ma charge. Non , Diderot , je sens que ce n'est point par là qu'il faut commencer. Je veux d'abord proposer à votre bon-sens des préjugés plus simples , plus vrais , mieux fondés que les vôtres , & dans lesquels je ne pense pas au moins que vous puissiez trouver de nouveaux crimes.

Je suis un méchant homme , n'est-ce pas ? Vous en avez les témoignages les plus sûrs ; cela vous est bien attesté. Quand vous avez

commencé de l'apprendre, il y avoit seize ans que j'étois pour vous un homme de bien, & quarante ans que je l'étois pour tout le monde. En pouvez-vous dire autant de ceux qui vous ont communiqué cette belle découverte? Si l'on peut porter à faux si long-tems le masque d'un honnête homme, quelle preuve avez-vous que ce masque ne couvre pas leur visage aussi bien que le mien? Est-ce un moyen bien propre à donner du poids à leur autorité, que de charger en secret un homme absent, hors d'état de se défendre? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Je suis un méchant; mais pourquoi le suis-je? Prenez bien garde, mon cher Diderot; ceci mérite votre attention. On n'est pas malfaisant pour rien. S'il y avoit quelque monstre ainsi fait, il n'attendroit pas quarante ans à satisfaire ses inclinations dépravées. Considérez donc ma vie, mes passions, mes goûts, mes penchans. Cherchez si je suis méchant, quel intérêt m'a pu porter à l'être? Moi qui, pour mon malheur, portai toujours un cœur trop sensible, que gagnerois-je à rompre avec ceux qui m'étoient chers? A quelle place ai-je aspiré?

A quelles pensions, à quels honneurs m'a-t-on vu prétendre ? Quels concurrens ai-je à écarter ? Que m'en peut-il revenir de mal faire ? Moi qui ne cherche que la solitude & la paix, moi dont le souverain bien consiste dans la paresse & l'oïfiveté, moi dont l'indolence & les maux me laissent à peine le tems de pourvoir à ma subsistance, à quel propos, à quel bon m'irois-je plonger dans les agitations du crime, & m'embarquer dans l'éternel manège des scélérats ? Quoi que vous en disiez, on ne fait point les hommes quand on cherche à leur nuire. Le méchant peut méditer ses coups dans la solitude ; mais c'est dans la société qu'il les porte. Un fourbe a de l'adresse & du sang-froid ; un perfide se possède & ne s'emporte point : reconnoissez-vous en moi quelque chose de tout cela ? Je suis emporté dans la colere, & souvent étourdi de sang-froid. Ces défauts font-ils le méchant ? Non, sans doute ; mais le méchant en profite pour perdre celui qui les a.

Je voudrois que vous pussiez aussi réfléchir un peu sur vous-même. Vous vous fiez à votre bonté naturelle ; mais savez-vous à quel point

l'exemple & l'erreux peuvent la corrompre ? N'avez-vous jamais craint d'être entouré d'adulateurs adroits, qui n'évitent de louer grossièrement en face, que pour s'emparer plus adroitement de vous sous l'appât d'une feinte sincérité ? Quel sort pour le meilleur des hommes d'être égaré par sa candeur même, & d'être innocemment dans la main des méchans l'instrument de leur perfidie ! Je fais que l'amour-propre se révolte à cette idée ; mais elle mérite l'examen de la raison.

Voilà des considérations que je vous prie de bien peser. Pensez-y long-tems avant que de me répondre. Si elles ne vous touchent pas, nous n'avons plus rien à nous dire ; mais si elles font quelque impression sur vous, alors nous entrerons en éclaircissement. Vous retrouverez un ami digne de vous, & qui peut-être ne vous aura pas été inutile. J'ai, pour vous exhorter à cet examen, un motif de grand poids ; & ce motif, le voici :

Vous pourrez avoir été séduit & trompé. Cependant votre ami gémit dans sa solitude, oublié de tout ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le désespoir ; y mourir enfin,

maudissant l'ingrat dont l'adversité lui fit tant verser des larmes, & qui l'accable indignement dans la sienne. Il se peut que les preuves de son innocence vous parviennent enfin, que vous soyez forcé d'honorer sa mémoire, & que l'image de votre ami mourant ne vous laisse pas des nuits tranquilles. Diderot, pensez-y ; je ne vous en parlerai plus.



Il est aisé de juger par ces deux Lettres que J.-J. Rousseau devoit avoir des torts à l'égard de M. Diderot ; mais des torts ainsi réparés auroient dû être oubliés. Cependant M. Diderot rompit avec lui. S'étant mépris, comme beaucoup d'autres, sur le véritable caractère de cet homme intègre, mais soupçonneux & inquiet, il ne pouvoit se figurer qu'il se crût innocent ; & prenant pour hypocrisie ce qui n'étoit que l'effet d'un cœur droit, mais dirigé par un esprit malade & abusé, il crut devoir cesser tout commerce avec lui. C'est par une suite de cette erreur qu'il n'a pu lui pardonner d'avoir mal parlé de lui, de d'Alembert, de Hume,

& de quelques autres Philosophes (*), & que, dans la *Vie de Sénèque*, il l'a traité d'*artificieux scélérat*, & accusé de s'être *caché pendant plus de cinquante ans sous le masque le plus épais de l'hypocrisie*. Ceux qui ont mieux étudié & plus approfondi le cœur, l'esprit & les ouvrages polémiques du Citoyen de Genève, en ont une toute autre idée. Quoiqu'ils regardent ses *Confessions* comme le plus dangereux & le plus infâme des libelles publiés dans ce siècle, sans excepter ceux où Voltaire accuse de bassesse, de vol & de pédérastie, des Hommes dont les mœurs ont toujours été irréprochables, ils sont bien éloignés de croire que Rousseau fût un vil hypocrite & un artificieux scélérat. Ils blâment la plupart de ses actions, & déplorent l'abus qu'il a fait le plus souvent de son génie; mais ils excusent ses intentions, qui, selon eux, étoient toujours droites. Et véritablement, disent-ils, J.-J. étoit un fou, aussi semblable à Pascal par la vigueur de son génie, que par le travers de son imagination; il ne voyoit pas sans cesse comme Pascal un préci-

(*) Dans la partie de ses *Confessions*, qui n'a pas été imprimée.

pice à ses côtés, mais il croyoit fermement, sur-tout dans les dernières années de sa vie, que tout l'univers étoit ligué contre son repos & son honneur. Il ne faut, pour s'en convaincre, que lire ses Dialogues intitulés, *Rousseau Juge de Jean-Jacques*. Doué d'une ame extrêmement sensible, ennemi de la gêne & de toute fausseté, naturellement ombrageux, & semant les soupçons sur la tête de ceux qui l'environnoient, aigri d'ailleurs par ses maux & par les persécutions que des esprits, jaloux de ses succès, lui ont suscitées, il pensoit mal des hommes, & se croyoit un agneau parmi des loups cruels. De là ses duretés, ses reproches outrageans, ses injustices à l'égard des personnes avec lesquelles il a été quelque tems en liaison. Rousseau voyoit mal; mais comme il raisonnoit conséquemment d'après ce qu'il voyoit, les esprits qui n'ont pas pris la peine d'approfondir son caractère, n'ont pu se persuader qu'un Écrivain, qui s'exprimoit avec tant d'éloquence, fût de bonne foi dans ses opinions; & n'ont pas manqué de lui faire un crime de celles qui blestoient la décence & la vérité. Mais, si c'est l'intention qui fait le crime,

nous sommes persuadés que celle de J.-J. Rousseau ne fut jamais de mal faire, quoiqu'il ait souvent mal fait.

Tout sensible qu'étoit M. Diderot, sa sensibilité n'égalait point celle de Jean-Jacques ; aussi fut-il plus sage & moins éloquent que le Genevois. Le génie est une espèce d'ivresse qui double les facultés de celui qui l'éprouve , mais qui étant trop forte, ne permet pas de voir les objets tels qu'ils sont. Aussi rien de plus rare que l'union de la sagesse & du génie. « La sagesse, disoit M. Diderot, est l'ouvrage du jugement que le vulgaire appelle *raison* ; & le génie est l'effet de l'enthousiasme que le vulgaire appelle *folie*. »

M. Diderot prétendoit que le but de la philosophie n'est pas seulement de nous corriger , mais de nous apprendre à corriger les autres. « A quoi sert-elle, si elle se tait ? Ou parlez , » disoit-il à un Philosophe , ou renoncez au » titre d'Instituteur du genre humain. Vous » ferez

» ferez persécuté ; c'est votre destinée. On vous
» fera boire la ciguë ; Socrate l'a bue avant
» vous. On vous emprisonnera, on vous exi-
» lera, on brûlera vos ouvrages ; on vous fera
» peut-être vous-même monter sur un bû-
» cher. . . . Vous pâlissez ! la frayeur vous
» prend ! & vous voulez attaquer les mauvaises
» loix, les mauvaises mœurs, les superstitions
» régnautes, les vices, les vexations, les actes
» de la tyrannie ! Quittez votre robe magis-
» trale, ou sachez renoncer au repos. Votre
» état est un état de guerre ; vous n'avez pas
» seulement affaire aux erreurs & aux vices,
» mais encore aux aveugles & aux vicieux.
» Votre unique souci, c'est d'avoir raison. Mé-
» nager les préjugés, c'est manquer à la vérité ;
» ménager les vices, c'est rougir de la vertu. »

Il disoit encore, en parlant de la *Vie de*
Séneque, qu'il publia quelque tems avant sa
mort : « Cet Ouvrage fera bien mauvais, s'il
» n'irrite pas la haine, & n'excite pas les cris
» de la méchanceté. Elle souffriroit patiem-
» ment que je lui enlevasse une de ses victi-
» mes ! Je ne m'y attends pas. Heureusement ;
» entre les ennemis de la Philosophie, si les

» uns ont la perversité des Tigillins, ils n'en
 » ont pas la puissance; & si les autres en ont
 » la puissance, ils n'en ont pas la perversité.
 » Ceux qui pourroient me nuire, ne le vou-
 » dront pas; & ceux qui le voudroient, ne
 » le pourront pas. »

X
 M. Diderot détestoit toute espece de servi-
 tude, & il avoit cela de commun avec presque
 tous les Gens-de-Lettres qui aiment mieux
 renoncer à la fortune, que de l'acheter par un
 trop long sacrifice de leur liberté. L'abus du
 pouvoir le mettoit hors de lui-même, & lui
 arrachoit quelquefois, contre les oppresseurs,
 des mots sublimes par leur énergie. On peut
 s'en former une idée par la maniere dont il
 s'est exprimé sur la formation des treize Etats-
 Unis d'Amérique. « Puissè la révolution qui
 » vient de s'opérer au-delà des mers, en
 » offrant à tous les habitans de l'Europe un
 » asyle contre le fanatisme & la tyrannie, inf-
 » truire ceux qui gouvernent les hommes, sur
 » le légitime usage de leur autorité! Puissent
 » ces braves Américains, qui ont mieux aimé

» voir leurs femmes outragées, leurs enfans
» égorgés, leurs habitations détruites, leurs
» champs ravagés, leurs villes incendiées, ver-
» ser leur sang & mourir, que de perdre la
» plus petite portion de leur liberté, prévenir
» l'accroissement énorme, & l'inégale distribu-
» tion de la richesse, le luxe, la mollesse,
» la corruption des mœurs, & pourvoir au
» maintien de leur gouvernement! Puissent-ils
» reculer, au moins pour quelques siècles, le
» décret prononcé contre toutes les choses de
» ce monde; décret qui les a condamnées à
» avoir leur naissance, leur tems de vigueur,
» leur décrépitude & leur fin! Puisse la terre
» engloutir celle de leurs Provinces, assez puis-
» sante un jour & assez insensée pour cher-
» cher les moyens de subjuguier les autres!
» Puisse, dans chacune d'elles, ou ne jamais
» naître, ou mourir sur le champ sous le glaive
» du bourreau, ou par le poignard d'un Bru-
» tus, le citoyen assez puissant un jour, &
» assez ennemi de son propre bonheur, pour
» former le projet de s'en rendre le maître!
» Qu'ils songent que le bien général ne se
» fait jamais que par nécessité; & que c'est le

- » tems de la prospérité, & non celui de l'ad-
 » versité, qui est fatal pour les gouvernemens.
 » L'adversité occupe les grands talens ; la
 » prospérité les rend inutiles, & porte aux pre-
 » miers emplois les ineptes, les riches corrom-
 » pus, & les méchans.
 » Qu'ils songent que la vertu couve souvent
 » le germe de la tyrannie.
 » Si le grand homme est long-tems à la
 » tête des affaires, il devient despote. S'il y
 » est peu de tems, l'administration se relâche
 » & languit sous une suite d'administrateurs
 » communs.
 » Qu'ils songent que ce n'est ni par l'or ni
 » même par la multitude des bras, qu'un Etat
 » se soutient, mais par les mœurs.
 » Mille hommes, qui ne craignent pas pour
 » leur vie, sont plus redoutables que dix mille
 » qui craignent pour leur fortune.
 » Qu'ils songent que si, dans les circonf-
 » tances qui permettent la délibération, le
 » conseil des vieillards est le bon ; dans les
 » instans de crise, la jeunesse est communé-
 » ment mieux avisée que la vieillesse. »

M. Diderot ayant eu occasion de rendre un service essentiel à Madame Geoffrin, cette Dame imagina, par reconnoissance, d'aller un jour déménager tous les haillons du réduit de ce Philosophe, & d'y faire mettre d'autres meubles, qui, quoique beaux, étoient d'une extrême simplicité.

Quelques jours auparavant, le célèbre M. Vernet avoit fait présent à M. Diderot d'un tableau de sa composition; celui-ci voulant lui en marquer sa reconnoissance, profita du déménagement de ses vieux meubles, pour composer une petite piece, sous le titre de *Regrets sur ma vieille robe de chambre*, où il est beaucoup question du tableau & du mérite de l'Artiste. Comme cette Piece est peu connue, & qu'elle présente des traits qui caractérisent l'esprit & l'ame de l'Auteur, nous croyons devoir l'insérer ici.

Regrets sur ma vieille robe de chambre.

Pourquoi ne l'avoir point gardée? Elle étoit faite à moi, j'étois fait à elle; elle mouloit tous les plis de mon corps, sans le gêner.

j'étois pittoresque & beau : l'autre , roide ; empesée , me mannequine. Il n'y avoit aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât ; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre étoit-il couvert de poussière ? Un des pans s'offroit à l'essuyer. L'encre épaisse refusoit-elle de couler de ma plume ? Elle présentoit le flanc. On y voyoit tracés en longues raies noires les fréquens services qu'elle m'avoit rendus ; ces longues raies annonçoient le Littérateur , l'Ecrivain , l'homme qui travaille : à présent j'ai l'air d'un riche fainéant ; on ne fait qui je suis.

Sous son abri je ne redoutois ni la maladie d'un valet , ni la mienne , ni les éclats du feu , ni la chute d'eau ; j'étois le maître absolu de ma vieille robe de chambre ; je suis devenu l'esclave de la nouvelle. Le dragon qui surveilloit à la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi ; le fouci m'enveloppe.

Le vieillard passionné qui s'est livré , pieds & poings liés , aux caprices , à la merci d'une jeune fille , dit depuis le matin jusqu'au soir : Où est ma bonne , ma vieille Gouvernante ? Quel démon m'obsédoit , le jour que je la

chassai pour celle-ci ? Puis il pleure, il soupire. Je ne pleure pas, je ne soupire pas ; mais à chaque instant je dis : Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune, en la teignant en écarlate ! Maudit soit le précieux vêtement que je révere ! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de callemande ?

Mes amis, gardez vos vieux amis ! Mes amis, craignez l'atteinte de la richesse ! Que mon exemple vous instruisse ! La pauvreté a ses franchises ; l'opulence a sa gêne.

O Diogene ! si tu voyois ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe, comme tu rirois ! O Aristippe ! ce manteau fastueux fut payé bien cher ! Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, & de la vie libre, ferme, indépendante du Cynique déguenillé ! J'ai quitté le tonneau où je régnois, pour servir sous un tyran.

Ce n'est pas tout, mon ami : écoutez les ravages du luxe, les suites funestes d'un luxe conséquent.

Ma vieille robe de chambre étoit une avec les autres guenilles qui m'environnoient. Une

chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenoit quelques livres, quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie; entre ces estampes trois ou quatre plâtres suspendus formoient, avec ma vieille robe de chambre, l'indigence la plus harmonieuse. Tout est défaccordé; plus d'ensemble; plus d'unité, plus de beauté.

Une nouvelle Gouvernante stérile, qui succède dans un presbytere, la femme qui entre dans la maison d'un veuf, le Ministre qui remplace un Ministre disgracié, le Prélat Molliniste qui s'empare du diocèse d'un Prélat Janséniste, ne causent pas plus de trouble, que l'écarlate intruse en a causé chez moi.

Je puis supporter sans dégoût la vue d'une Payfanne; ce morceau de toile grossière qui couvre sa tête, cette chevelure qui tombe éparse sur ses joues, ces haillons troués qui la vétissent à demi, ce mauvais cotillon court qui ne va pas à la moitié de ses jambes, ces pieds nus & couverts de fange ne peuvent me blesser; c'est l'image d'un état que je respecte; c'est l'ensemble des disgraces d'une condition né-

cessaire & malheureuse que je plains : mais mon cœur se souleve, &, malgré l'atmosphère parfumée qui la suit, j'éloigne mes pas, je détourne mes regards de cette Courtisane dont la coëffure à point d'Angleterre & les manchettes déchirées, les bas de soie sales & la chaussure usée me montrent la misère du jour associée à l'opulence de la veille.

Tel eût été mon domicile, si l'impérieuse écarlate n'eût tout mis à son unisson.

J'ai vu la Bergame céder à la tenture de Damas la muraille à laquelle elle étoit depuis si long-tems attachée.

Deux estampes qui n'étoient pas sans mérite, la chute de la manne dans le désert, du Pouffin, & l'Éther devant Assuerus, du même ; l'une honteusement chassée par un vieillard de Rubens, la chute de la manne dissipée par une tempête de Vernet, la chaise de paille reléguée dans l'anti-chambre par le fauteuil de marroquin.

Homère, Virgile, Horace, Cicéron, soulager le foible sapin courbé sous leur masse ; & se renfermer dans une armoire marquetée ; asyle plus digne d'eux que de moi.

Une grande glace s'empare du manteau de ma cheminée ; ces deux jolis plâtres que je tenois de l'amitié de Falconet, & qu'il avoit réparés lui-même, déménagés par une Venus accroupie ; l'argile moderne brisé par le bronze antique.

La table de bois disputoit encore le terrain, à l'abri d'une foule de brochures & de papiers entassés pêle-mêle, & qui sembloient devoir la dérober long-tems à la catastrophe qui la menaçoit : un jour elle subit son sort, & en dépit de ma paresse, les brochures & les papiers allèrent se ranger dans les ferres d'un bureau précieux.

Instinct funeste des convenances ! tact délicat & ruineux ! goût sublime, qui changes, qui déplaces, qui édifies, qui renverses, qui vuides les coffres des peres, qui laisses les filles sans dot, les fils sans éducation, qui fais tant de belles choses & de si grands maux ! toi qui substitues chez moi le fatal & précieux bureau à la table de bois ; c'est toi qui perds les nations, c'est toi qui peut-être un jour conduiras mes effets sur le Pont St. Michel, *

(*) Lieu où l'on vend les meubles saisis pour dettes.

où l'on entendra la voix enrouée d'un Juré-Crieur dire : *A vingt louis une Vénus accroupie.*

L'intervalle qui restoit entre la tablette de ce bureau & la tempête de Vernet qui est au dessus, faisoit un vide désagréable à l'œil ; ce vide fut rempli par une pendule ; & quelle pendule encore ? Une pendule à la Geoffrin, une pendule où l'or contraste avec le bronze.

Il y avoit un angle vacant à côté de la fenêtre ; cet angle demandoit un secrétaire, qu'il obtint.

Autre vide déplaisant entre la tablette du secrétaire & la belle tête de Rubens ; il fut rempli par deux La Grenée.

Ici c'est une Madeleine, troisième tableau du même Artiste. Là c'est une esquisse ou de Vien ou de Doyen ; car je donne aussi dans les esquisses.

Et ce fut ainsi que le réduit édifiant du Philosophe se transforma dans le cabinet scandaleux du Publicain. J'insulte aussi à la misère nationale !

De ma médiocrité première il n'est resté qu'un tapis de listeres ; ce tapis mesquin ne

ne cadre gueres avec mon luxe, je le fens ; mais j'ai juré, & je jure (car les pieds de Denis le Philosophe ne fouleront jamais un chef-d'œuvre de la Savonnerie) que je réserverai ce tapis, comme le Payfan transféré de sa chaumiere dans le palais de son Souverain, resserra ses sabots. Lorsque le matin, couvert de la somptueuse écarlate, j'entre dans mon cabinet, si je baisse la vue, j'apperçois mon ancien tapis de lisieres ; il me rappelle mon premier état, & l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon cœur.

Non, mon ami, non, je ne suis point corrompu : ma porte s'ouvre toujours au besoin qui s'adresse à moi ; il me trouve la même affabilité ; je l'écoute, je le conseille, je le secours, je le plains. Mon ame ne s'est point endurcie ; ma tête ne s'est point relevée ; mon dos est bon & rond comme ci-devant : c'est le même ton de franchise ; c'est la même sensibilité. Mon luxe est de fraîche date, & le poison n'a point encore agi. Mais, avec le tems, qui fait ce qui peut arriver ? Qu'attendre de celui qui a oublié sa femme & sa fille, qui s'est endetté, qui a cessé d'être époux & pere, & qui, au

lieu de déposer au fond d'un coffre fidele une somme utile?

Ah ! saint Prophete , levez vos mains au ciel ! priez pour un ami en péril ; dites à Dieu :
 “ Si tu vois dans tes décrets éternels que la
 ” richesse corrompe le cœur de Denis , n'é-
 ” pargnes pas les chef-d'œuvres qu'il idolâtre ,
 ” détruis-les , & ramenes-le à sa premiere
 ” pauvreté. ” Et moi , je dirai au ciel de mon
 côté : “ O Dieu ! je me résigne à la priere du
 ” Saint Prophete & à ta volonté ; je t'abandonne
 ” tout , reprends tout ; oui , tout , excepté le
 ” Vernet. Ah ! laisse-moi le Vernet. Ce n'est
 ” pas l'Artiste , c'est toi qui l'as fait ; respecte
 ” l'ouvrage de l'amitié & le tien ; vois ce phare ,
 ” vois cette tour adjacente qui s'élevent à droite ;
 ” vois ce vieil arbre que les vents ont déchi-
 ” ré. Que cette masse est belle ! Au dessous de
 ” cette masse obscure , vois ces rochers cou-
 ” verts de verdure : c'est ainsi que ta main
 ” puissante les a fondés ; c'est ta main bien-
 ” faisante qui les a tapissés. Vois cette terrasse
 ” inégale qui descend du pied des rochers vers la
 ” mer ; c'est l'image même des dégradations que
 ” tu as permis au tems d'exercer sur les choses

„ du monde les plus solides. Ton soleil l'auroit-
 „ il autrement éclairée ? Dieu , si tu anéantis
 „ cet ouvrage de l'art , on dira que tu es un
 „ Dieu jaloux. * Prends pitié des malheureux
 „ épars sur cette rive : ne te suffit-il pas de
 „ leur avoir montré le fond des abymes ? Ne
 „ les as-tu sauvés que pour les perdre ? Ecoute
 „ la priere de celui-ci qui te remercie ; aide
 „ les efforts de celui-là qui rassemble les tristes
 „ restes de sa fortune , ferme l'oreille aux im-
 „ précations de ce furieux : hélas ! il se pro-
 „ mettoit des retours si avantageux ! il avoit
 „ médité le repos & la retraite ; il en étoit à
 „ son dernier voyage ; cent fois dans la route
 „ il avoit calculé par ses doigts le fond de sa
 „ fortune ; il en avoit arrangé l'emploi , &
 „ voilà toutes ses espérances trompées ; à peine
 „ lui reste-t-il de quoi couvrir ses membres
 „ nus. Sois touché de la tendresse de ces deux
 „ époux ; vois la terreur que tu as inspirée à
 „ cette femme : elle te rend graces du mal que
 „ tu ne lui as pas fait ; cependant son enfant ,

(*) Il est inutile de remarquer que ce n'est là qu'une hyperbole, qu'une expression poétique.

” trop jeune encore pour favoir à quel péril
” tu l’avois exposé, lui, son pere & sa mere,
” s’occupe du fidele compagnon de son voya-
” ge; il attache le collier de son chien : fais
” grace à l’innocent. Vois cette autre mere
” fraîchement échappée des eaux avec son
” époux : ce n’est pas pour elle qu’elle a trem-
” blé, c’est pour son enfant; vois comme elle
” le serre contre son sein; vois comme elle le
” baise. O Dieu ! reconnois les eaux que tu as
” créées, reconnois-les, & lorsque ton souffle
” les agite, & lorsque ta main les apaise.
” Reconnois les sombres nuages que tu avois ras-
” semblés, & qu’il t’a plu de dissiper; déjà ils
” se séparent, ils s’éloignent; déjà la lueur de
” l’astre du jour renaît sur la surface des eaux; je
” présage le calme à cet horizon rougeâtre.
” Qu’il est loin, cet horizon ! il ne confine
” point avec la mer; le ciel descend au des-
” sous, & semble tourner autour du globe.
” Acheve d’eclaircir ce ciel, acheve de rendre
” à la mer sa tranquillité; permets à ces ma-
” telots de remettre à flot leur navire échoué;
” seconde leur travail; donne-leur des forces,
” & laisse-moi mon tableau : laisse-le moi,

„ comme la verge dont tu châtieras l'homme
 „ vain. Déjà ce n'est plus moi qu'on visite,
 „ qu'on vient entendre; c'est Vernet qu'on vient
 „ admirer dans mon cabinet: le Peintre a hu-
 „ milié le Philosophe. „

O mon ami, le beau Vernet que je possède!
 Le sujet est la fin d'une tempête, sans catastro-
 phe fâcheuse; les flots sont encore agités, le
 ciel couvert de nuages; les matelots s'occupent
 sur leur navire échoué; les habitans accourent
 des montagnes voisines. Que cet Artiste a d'es-
 prit! il ne lui a fallu qu'un petit nombre de
 figures principales, pour rendre toutes les cir-
 constances de l'instant qu'il a choisi. Comme
 toute cette scène est vraie! comme tout est
 peint avec légèreté, facilité & vigueur! Je
 veux garder ce témoignage de son amitié; je
 veux que mon Gendre le transmette à ses en-
 fans, ses enfans aux leurs, & ceux-ci aux enfans
 qui naîtront d'eux.

Si vous voyiez le bel ensemble de ce morceau,
 comme tout y est harmonieux, comme les effets
 s'y enchaînent, comme tout se fait valoir sans ef-
 fort & sans apprêt; comme ces montagnes de la
 droite sont vaporeuses, comme ces rochers & les
 édifices

édifices surimposés font beaux ; comme cet arbre est pittoresque , comme cette terrasse est éclairée , comme la lumière s'y dégrade , comme les figures sont disposées , vraies , agissantes , naturelles , vivantes , comme elles intéressent ; la force dont elles sont peintes , la pureté dont elles sont dessinées ; comme elles se détachent du fond ; l'énorme étendue de cet espace , la vérité de ces eaux , ces nuées , ce ciel , cet horizon : ici le fond est privé de la lumière & le devant éclairé , au contraire du technique commun. Venez voir mon Vernet , mais ne me l'ôtez pas.

Avec le tems , les dettes s'acquitteront , le remords s'apaisera , & j'aurai une jouissance pure. Ne craignez pas que la fureur d'entasser de belles choses me prenne ; les amis que j'avois , je les ai , & le nombre n'en est point augmenté ; j'ai Laïs , mais Laïs ne m'a pas : heureux entre ses bras , je suis prêt à la céder à celui que j'aimerai , & qu'elle rendroit plus heureux que moi ; & pour vous dire mon secret à l'oreille , cette Laïs , qui se vend si cher aux autres , ne m'a rien coûté.

Nous croyons devoir terminer l'article de M. Diderot par la lettre d'une personne qui l'a beaucoup vu les dernières années de sa vie, & à qui nous avons demandé des anecdotes sur cet homme célèbre.

« Il ne m'a pas été possible, Monsieur, d'obtenir les renseignemens que vous desirez. Je quitte dans le moment Madame Caroillon de Vandeuil, fille unique de M. Diderot, & qui a tout l'esprit de son pere; elle m'a dit que je m'y prenois trop tard, attendu que M. Naigeon, qui s'occupe de l'éloge historique du mort, a reçu de la famille toutes les instructions relatives à cet objet, & qu'il ne conviendrait pas de vous fournir les moyens d'aller sur ses brisées. M. Naigeon étoit depuis trente ans l'ami de M. Diderot, & méritoit de l'être, autant par ses qualités personnelles, que par ses talens littéraires. Divers morceaux de l'Encyclopédie sont de sa façon, entre autres, l'article *Richesse*; je crois que l'article *Finances* est aussi de lui. Il est l'Editeur de la traduction des œuvres de Sénèque le Philosophe, par feu M. la Grange, & a enrichi cette traduction de notes historiques, critiques & littéraires qui

annoncent des connoissances aussi variées que profondes. . . . »

Ce que je fais en mon particulier de M. Diderot n'est gueres intéressant. . . . Pere tendre , maître indulgent , ami zélé , admirateur enthousiaste , la bonté formoit la base de son caractere , & il préféroit dans autrui cette qualité à toutes les autres : mais ne vous y trompez pas ; il n'accordoit le titre de *bon* qu'à ceux qui ont le courage d'être fermes & sévères dans l'occasion. Combien d'hommes en effet qui se croient *bons* , qui passent pour tels , & qui ne sont que *bonnes gens* , c'est-à-dire dupes , indolens , trop foibles pour être méchans , ou qui ne font point de mal , de peur qu'il ne leur en arrive ! La bonté libre , réfléchie , fait l'*homme bon* ; la bonté d'instinct , naturelle , fruit des humeurs , fait le *bon-homme*. Celui-ci est presque toujours un sot , & *un sot* , comme dit la Rochefoucault , *n'a pas assez d'étoffe pour être bon* : au lieu que l'homme véritablement bon , tel qu'étoit M. Diderot , fait récompenser doublement une bonne action , & s'armer de sévérité contre les méchans ; ils seroient bien plus rares , s'ils n'étoient enhardis par l'assurance de l'impunité. Cela me rappelle

que M. Diderot, parlant un jour, en ma présence, d'un de ces hommes bons, officieux, complaisans envers tout le monde, sans distinction de tems, de circonstances & de personnes : « C'est, dit-il, un imbécille, qui porte de la » bonté comme un pommier porte des pommes, » sans le vouloir, & sans s'en douter. »

M. Diderot étoit actif, quand il s'agissoit d'obliger, & ne se donnoit point de relâche qu'il n'y eût réussi. Il y a environ quinze mois que, tout occupé d'un acte de bienfaisance dont un nommé Durand, Peintre en émail, étoit l'objet, il perdit la tête, par une fausse attaque d'apoplexie. Pendant trois ou quatre jours que dura cet état, il parloit fréquemment de l'affaire de Durand, & c'étoit la seule chose sur laquelle il ne déraisonnoit pas. Comme cette idée paroissoit le tourmenter, il fallut se donner des mouvemens pour consommer le service qu'il avoit en vue de rendre. On lui annonça le succès; il y parut sensible, & depuis ce moment il ne parla plus de son protégé.

Il étoit né si sensible, qu'à l'âge de six ans, ayant été voir pendre un voleur, il en revint avec la jaunisse.

Il savoit le grec , le latin , l'anglois & l'italien , comme sa propre langue . . . Il faisoit un cas particulier de M. Grimm , à qui il devoit la protection & les bienfaits de l'Impératrice de Russie ; de M. d'Alembert , qu'il appelloit le *Sage par excellence* ; de M. Marmontel , qu'il regardoit comme un de nos meilleurs esprits ; &c. Il aimoit & recherchoit dans la société les hommes à caractère , même lorsqu'ils pensoient autrement que lui. C'est par cette raison qu'il se plaisoit beaucoup avec un M. Peyrilhe , Professeur de Chymie , au College de Chirurgie , connu par quelques ouvrages de Médecine , & par la continuation de l'Histoire de la Chirurgie. Ce Chirurgien ou Médecin est , dit-on , un vrai Philosophe , qui pratique ce que les autres enseignent , & qui croiroit se dégrader , s'il parloit ou écrivoit jamais contre sa conscience. Il faisoit de fréquentes visites à M. Diderot , qui l'appelloit *son Caton*. L'Auteur des *Siecles payens* prétend que le style de ce Médecin a l'énergie & la précision de celui de Tacite : c'est ce que j'ignore , car je n'ai rien lu de lui ; mais il est certain que M. Diderot l'estimoit autant pour son savoir & ses lumieres , que pour

son caractère & ses sentimens. Il faisoit aussi une grande estime de M. Darcet, Membre de l'Académie des Sciences, & de la Société Royale de Médecine; il en parle dans sa lettre à M. Naigeon, placée à la tête de la vie de Sénèque.

Vous connoissez l'éloge qu'il a fait de l'Auteur de *Clarisse* & de *Paméla*; mais vous ne savez peut-être pas qu'il ne rencontroit jamais d'Anglois ou de François qui eût voyagé en Angleterre, sans lui demander s'il avoit vu le Poëte *Richardson* & le *Philosophe Hume*. Il donnoit à Richardson le titre de *Poëte*, à cause de la richesse de son imagination. « Malheur, disoit-il, à ceux qui ne sentent pas la supériorité de cet Auteur sur les autres Ecrivains! c'est sur-tout une grande malédiction que de ne pas estimer *Clarisse*; mais si grande, que j'aimerois mieux tout-à-l'heure que ma fille mourût entre mes bras, que de l'en savoir frappée. Ma fille!. . . oui, j'y ai pensé, & je ne m'en dédis pas. » Il a depuis employé ce trait dans l'éloge de Richardson; mais, n'osant l'avouer, il l'a mis sur le compte d'une femme, qu'il suppose presque aussi fanatique de Richardson, que lui-même.

Me parlant un jour de l'éloge historique de l'Abbé de St. Pierre, par M. d'Alembert, il loua sur-tout l'endroit où l'Auteur parle de l'utilité dont il seroit pour les progrès de la vérité, que chaque homme de lettres laissât un testament de mort, ajoutant immédiatement après : *Je souhaite, pour le progrès des sciences & de la raison, que M. d'Alembert nous fasse long-tems attendre le sien.*

Quelque tems après la mort de M. de la Condamine, un parent de cet Académicien, qui arrivoit de Russie dans un piteux état, vint prier M. Diderot de s'intéresser à lui, pour lui procurer quelque place qui lui donnât à vivre : le soir, en rentrant chez lui, après avoir fait sa ronde auprès des anciens amis de M. de la Condamine, M. Diderot répondit en ma présence à sa fille, qui lui demandoit quel avoit été le fruit de ses démarches : « Je me suis » aperçu que la recommandation d'un mort » est bien peu de chose auprès des vivans. »

Avant qu'il ne fût à son aise, M. Diderot, se trouvant dans l'impossibilité de prêter 600 livres à une femme qui en avoit besoin, & qu'il desiroit d'obliger, s'enferma dans sa cham-

bre, travailla de toutes ses forces, composa en quatre jours les *Pensées philosophiques*, & les ayant présentées à son Libraire, il en reçut la somme qu'il desiroit de prêter.

Il étoit si obligeant, si libéral, que sa femme appelloit *dissipation* sa générosité; & en conséquence, elle a toujours tenu la bourse. Depuis vingt ans il ne retiroit de ses ouvrages que ce qu'il croyoit nécessaire pour ses menus plaisirs & ses petits dons. Il ne disoit pas au Libraire: *Mon ouvrage vaut tant, mais j'ai besoin de tant.* Il travailloit pour les autres gratuitement, & avec plus de soin & de correction, que lorsqu'il composoit pour son propre compte. Il a fait ou corrigé des ouvrages sans nombre pour des ingrats, sachant qu'ils le seroient; il a beaucoup écrit pour des Magistrats & des Evêques. . . . Sa femme, qui est dévote à l'excès, ne lui a jamais parlé de son incrédulité, ni lui, n'a jamais blâmé sa dévotion; loin de la gêner à cet égard, il paroissoit l'en estimer davantage, & il lui est arrivé plusieurs fois, pour lui complaire, de mener lui-même sa fille au Catéchisme. C'est aussi pour plaire à Madame Diderot qu'il a reçu, dans sa dernière maladie, les visites du

Curé de S. Sulpice, avec qui il ne parloit que de la pluie & du beau tems, & qu'il trouvoit bon-homme. Il est mort à table, & il m'a dit vingt fois qu'on mouroit ainsi dans sa famille: c'est à table que sont morts deux de ses oncles, son pere & son ayeul. . . .

Un ou deux ans avant sa mort, il a recueilli tous ses ouvrages, les a fait copier, & les a envoyés à l'Impératrice de Russie. On ne fait ce que sont devenus les originaux; on soupçonne qu'il en a fait présent à M. Naigeon, son intime ami.

JEAN-JACQUES LE FRANC, *Marquis DE POMPIGNAN, ancien Premier Président de la Cour des Aides de Montauban, sa patrie, de l'Académie Française & de plusieurs autres; né en 1709, mort à Pompiignan, près de Toulouse, le premier Novembre 1784.*

Il occupa successivement à la Cour des Aides de Montauban la charge d'Avocat-général & celle de Premier Président. Né avec un goût

décidé pour les arts, il fut en allier la culture avec les occupations & les devoirs du Magistrat. Parmi les productions de ses loisirs, on compte plusieurs ouvrages, qui le placent à côté des meilleurs Ecrivains & des meilleurs Poètes de ce siècle. Il n'avoit que vingt-deux ans, lorsqu'il composa *Didon* ; cette Tragédie lui coûta un an de travail, & fut généralement regardée comme le début d'un génie capable d'égaliser les plus grands maîtres, & particulièrement Racine, que personne n'a atteint de plus près. On fait que lorsqu'il voulut la faire représenter, la police exigea plusieurs suppressions, entre autres, celle des quatre vers suivans, lesquels faisoient partie de la réponse de Didon à Iarbe qui vient de lui demander de quel droit elle régnoit en Afrique.

S'il falloit remonter jusques aux premiers titres,
 Qui du sort des humains rendent les Rois arbitres,
 Chacun pourroit prétendre à ce sublime honneur :
 Et le premier des Rois fut un usurpateur.

Voltaire a dit depuis, dans sa *Méropé* :

Le premier qui fut Roi, fut un soldat heureux.
 & la Police n'a point exigé la suppression de
 ce vers également hardi.

Mademoiselle Dufresne joua le rôle de Didon avec tant d'intelligence & de talent, que M. de Pompignan lui en marqua sa satisfaction par cet *impromptu*, qu'on ne trouve point dans la collection de ses Œuvres.

Reine crédule, infortunée Amante,
 Virgile en vain, des plus vives couleurs,
 Nous peint ta beauté séduisante :
 Que n'avois-tu les yeux de l'Actrice charmante,
 Qui, sous ton nom, fait verser tant de pleurs !
 Malgré l'inconstance fatale,
 Attachée aux amours de ton Héros pieux,
 Enée auroit laissé ses Dieux,
 Et Carthage jamais n'auroit eu de rivale.



Encouragé par le succès de son premier essai dans l'art de Melpomene, M. de Pompignan composa deux autres Tragédies, dont une Africaine, sous le titre de *Zoraïde* : il lut celle-ci aux Comédiens, qui la reçurent tout d'une voix ; cependant ils lui signifient quelque tems après qu'ils ne la joueroient point, s'il ne leur en faisoit une seconde lecture, pour y corriger quelque chose. On prétend que M. de Pompignan, qui n'étoit pas d'humeur à se plier

à leurs caprices , leur écrivit cette lettre.

„ Je suis fort surpris, Messieurs, que vous
 „ exigiez une seconde lecture d'une Tragédie
 „ telle que *Zoraïde*. Si vous ne vous connoissez
 „ pas en mérite, je me connois en procédés,
 „ & je me souviendrai assez long-tems des vô-
 „ tres, pour ne plus m'occuper d'un Théâtre
 „ où l'on distingue si peu les personnes & les
 „ talens.

„ Je suis, Messieurs, autant que vous méritez
 „ que je le fois, votre, &c. „

Si cette lettre, publiée par M. de Voltaire, à qui les Comédiens en avoient envoyé copie, a été écrite telle qu'on vient de la lire, il faut avouer que le ton qui y regne n'est pas d'un homme modeste : mais quand on fait avec quelle impertinence les Comédiens traitent les Auteurs, on est fâché que ceux-ci ne leur fassent pas sentir plus souvent que les Comédiens ne sont que les instrumens & les organes des hommes de lettres, dont ils osent se croire les juges.

L'Auteur des *Trois Siecles*, qui a été lié d'a-

mitié avec M. de Pompignan, nous apprend que ce Poëte a fait, outre *Zoraïde*, quatre autres Tragédies, dont deux, qui sont sans amour, lui ont paru supérieures à *Didon* par le style & l'intérêt. D'après ce témoignage, on peut espérer que la famille de M. de Pompignan n'en privera pas le Public. C'est honorer & servir la Patrie, que de l'enrichir d'ouvrages où les mœurs & le goût sont également respectés.

Le génie le plus heureux ne peut s'exercer que sur des objets frivoles & de pur agrément, s'il ne se nourrit de l'étude des anciens & des modernes qui ont excellé dans quelque genre. M. de Pompignan, qui se sentoit le desir & le talent d'écrire, fit une si ample provision de connoissances, qu'il devint un des plus savans hommes de l'Europe. Il écrivoit en grec & en latin, avec autant d'élégance que de facilité, & entendoit l'italien & l'anglois comme sa propre langue. Desirant de lire les Livres saints dans l'original, il apprit aussi l'hébreu, & y fit de tels progrès, qu'il se proposoit de composer une Grammaire & un Dictionnaire hébraïques,

en faveur des esprits religieux, jaloux d'aller puiser, jusques dans leur source, des beautés obscurcies par des traductions de traductions ; car c'est d'après les traductions grecques, qui sont elles-mêmes des traductions de l'hébreu, qu'ont été faites les traductions latines de la Bible.



Qu'on ne s'imagine pas, disoit M. de Pom-pignan, connoître toutes les richesses poétiques de l'Écriture, si on n'en juge que par la traduction latine : il en est beaucoup resté dans l'original. Entre autres exemples qu'il rapportoit en preuve, il citoit celui-ci. On lit dans la Vulgate, pf. 138, v. 8: *Si sumpsero pennas meas diluculo, & habitavero in extremis maris:*
 « Si je prends mes ailes au point du jour, &
 » si je vais habiter aux extrémités de la mer. »

L'hébreu dit : « Je prendrai les ailes de l'aurore, &c. » ce que M. de Pompignan a rendu par ces quatre vers :

Quand des ailes de l'aurore
 J'emprunterois le secours,
 Et qu'aux mers du peuple More
 J'irois terminer mon cours.

Dans la version latine, David traverse les flots avec ses propres ailes; dans l'hébreu, il prend celles de l'aurore. Cette dernière image a bien plus de hardiesse & de rapidité.

Les ennemis de J. B. Rousseau ont beau faire, disoit M. de Pompignan : ce Poëte est assis au haut du Parnasse; personne ne l'en fera tomber.

La plupart des vers de M. de Pompignan, adressés à sa femme & à ses amis, ont été composés de mémoire, durant ses voyages, dans sa chaise de poste. Il se plaisoit beaucoup à Pompignan, où il avoit formé une bibliothèque de plus de cinquante mille volumes; mais ne pouvant vivre séparé de sa femme, qui n'aimoit pas la Province, il se contentoit d'y faire tous les ans un voyage d'un mois ou de six semaines. Parti de Paris, dans le mois de Septembre 1758, il composa les vers suivans, entre la barrière de Seve & la Croix de Bernis ou Berny.

Pourquoi cette brillante aurore
Paroît-elle triste à mes yeux ?

Pourquoi ces côteaux qu'elle dore
Ne sont-ils plus si gracieux ?

Jardins, bois, qu'arrose la Seine,
Des plaisirs éternel séjour,
Palais qui couvrez cette plaine,
Vous étiez si beaux l'autre jour !

Je suivois alors ce que j'aime ;
Hélas ! je le quitte aujourd'hui.
Lieux embellis par l'amour même,
Loin de vous l'amour s'est enfui.

Quelle nuit douloureuse & tendre !
Quelle nuit d'ivresse & de pleurs !
Quels soupirs se sont fait entendre !
Quels transports embrâsoient nos cœurs !

Que bientôt l'amour nous les rende,
Ces momens si vifs & si doux.
Je pars ; mais dis un mot , commande ,
Je vole & tombe à tes genoux.

Adieu ! je te laisse ma vie,
Mon existence, mon bonheur ;
Ce qu'au Ciel je dois de génie,
Et, pour tout dire enfin, mon cœur.

Ce sont des biens que je t'engage,
Et qu'à jamais tu garderas.
Je n'en demande que l'usage
Quand je reviendrai dans tes bras.

Le 22 Décembre suivant, étant, dès les six heures du matin, dans sa chaise de poste, entre Vierzon & la Ferté, il fit l'Ode que voici :

A MA FEMME.

Quoi ! toujours l'hiver & Borée
M'attendront-ils à mon retour ?
Toujours leur fureur conjurée
Combattrait-elle mon amour ?
Je vois leurs efforts sans alarmes ;
Qu'ils rassemblent toutes leurs armes ,
Ils ne me rendront que plus doux
Les plaisirs divins dont tes charmes
Enivreront un tendre époux.

L'Amour vole ; je suis ses traces ,
Et je ne crains, sous ses drapeaux ,
Ni l'obscurité, ni les glaces,
Ni les tempêtes, ni les eaux.
Plus j'avance dans cette plaine,
Plus le Nord, tyran de la Seine,
M'annonce un climat refroidi.
Mais mon cœur embrasé t'amène
Toutes les flâmes du Midi.

Vainqueur des nuits, jour près d'éclorre,
Parois, mais finis promptement :
Nuit, qui le chasseras encore,
Reviens, mais fuis rapidement ;
Pressez tous deux votre carrière ;

Je ne vois la nature entiere
 Que d'un œil distrait ou chagrin:
 Les ténèbres ou la lumière,
 Tour m'est égal jusqu'à demain.

Les ennuis, dont je fus la proie ;
 Demain s'envoleront ailleurs.
 Mes pleurs exprimeront ma joie ;
 Ma joie étouffera mes pleurs.
 Dans le sort charmant qui nous lie,
 Qu'à force de bonheur j'oublie
 Les jours que sans toi j'ai passés ;
 Et que des fastes de ma vie,
 Par l'amour ils soient effacés.

Le sentiment & le feu que ces vers respirent étoient dans le cœur du Poëte , & ils s'y sont soutenus jusqu'à la fin de ses jours. Sensible à tant de tendresse , Madame la Marquise de Pompignan crut devoir faire à son mari le sacrifice de la Capitale , & le suivit , il y a deux ans , en Languedoc , où elle n'a cessé de lui donner des preuves de l'attachement le plus tendre & le plus parfait.



C'est pour avoir dédaigné le suffrage de la philosophie , & s'être élevé contre les excès de l'irreligion, sans désigner aucun Auteur ni aucun

Écrit en particulier, que M. de Pompignan s'attira la haine & les injures de Voltaire, comme s'il eût suffi de se montrer bon Citoyen & sage Littérateur, pour allumer la bile de ce nouvel Arétin. Mais qui auroit pu s'attendre que l'Auteur de la *Pucelle*, de l'*Épître à Uranie* & de tant d'autres Écrits contre la Religion, feroit un crime à M. de Pompignan d'avoir traduit la *Prière universelle* de Pope? Ce qui est encore plus odieux, il joignit la calomnie à ce reproche, en publiant que ce Magistrat fut privé six mois entiers de sa charge, pour avoir fait imprimer cette Traduction. Voici la vérité.

Il y a environ quarante ans que M. de Pompignan traduisit la *Prière universelle* ou du *Déiste*, composée par Pope : il avoit appris depuis quelque tems la langue angloise, & vivoit beaucoup avec des Anglois, gens de Lettres & de ses amis, que leur goût pour nos Provinces méridionales avoit attirés à Montauban, où il remplissoit alors la charge d'Avocat-Général à la Cour des Aides.

Cette Traduction fut un jeu de société. Il avoit soutenu qu'il traduiroit fidèlement la *Prière universelle*, en suivant pas à pas les quatrains

de l'original, & sans y employer un seul vers de plus; il en vint à bout, au gré des Anglois ses amis; il leur laissa prendre copie de cette Traduction, & ils l'emportèrent à Londres. Au bout de deux ans, il reçut une lettre de M. le Chancelier d'Aguesseau, accompagnée d'un exemplaire de sa Traduction imprimée in-4°. à Londres, chez les freres Vaillant. Ce fut le premier avis qu'il eut de la publication de ce Poëme. Le Chef de la Justice lui faisoit des reproches d'avoir traduit cet ouvrage; il s'en excusa par le récit fidele de ce qui s'étoit passé, quoiqu'il lui eût été facile de justifier Pope, qui, comme on le fait, n'étoit rien moins qu'un impie. M. le Chancelier fut si satisfait de sa réponse, qu'il lui écrivit une seconde lettre, remplie de politesse & de bonté, & il ne fut question dans aucune ni de privation ni d'interdiction de sa charge.

L'Auteur des *Quand dit*, à propos du Discours de M. de Pompignan à l'Académie Française, " que c'est manquer à la justice, que d'accuser " les Philosophes d'impiété, & insulter à toutes

„ les bienféances , que de se donner les airs
 „ de parler de Religion dans un Discours pu-
 „ blic , devant une Académie qui a pour maxi-
 „ me & pour loi de n'en jamais parler dans ses
 „ assemblées. ”

On lit dans un *Mémoire* de M. de Pompignan,
 en réponse à ce libelle & à quelques autres fa-
 tyres de ce genre : “ Mais par où & comment
 „ me suis-je attiré les insultes violentes qu'on
 „ me fait? Quel Savant, quel Homme de Lettres
 „ ai-je offensé dans mes écrits?... C'est mon
 „ Discours à l'Académie Françoisé qui m'a valu
 „ ce tissu de calomnies & ce débordement d'in-
 „ jures. On me fait un crime d'avoir élevé ma
 „ voix pour la Religion, dans une Compagnie
 „ littéraire. Des Catholiques seroient-ils plus
 „ gênés sur ce point que des Protestans? Le
 „ premier réglemeut de la Société royale de
 „ Berlin... Mais où l'Anonyme a-t-il appris
 „ qu'il soit défendu de parler de Religion dans
 „ l'Académie Françoisé? Il n'est pas permis sans
 „ doute, & il ne seroit pas convenable d'y
 „ discuter des matieres théologiques; les ma-
 „ tieres d'Etat n'y doivent pas être traitées non
 „ plus. S'ensuit-il delà que, dans l'éloge d'un

» Ministre ou d'un Négociateur, ce fût man-
 » quer au Gouvernement que de louer & de
 » circonstancier des opérations déjà consom-
 » mées, des négociations finies, des traités
 » exécutés & publics? Enfin, où l'Anonyme a-
 » t-il trouvé que venger la Religion contre les
 » Esprits forts, ce fût traiter des matieres de
 » Religion? Cette derniere expression signifie
 » les discussions dogmatiques, les disputes de l'é-
 » cole, les controverses entre les Théologiens
 » de même communion, ou de communion dif-
 » férente, & j'avoue que rien de tout cela ne
 » peut être, dans quelque occasion que ce soit,
 » du ressort d'un Discours académique; aussi
 » ne suis-je pas tombé dans cet inconvénient...
 » Du reste, je n'ai point déferé au Trône ni à
 » l'Académie les Incrédules & les Esprits forts.
 » Je ne suis l'ennemi de personne; je ferois du
 » bien à ceux même qui me font du mal, &
 » je hais autant la persécution & le trouble,
 » que j'aime la soumission & la paix. »

✻

Un Homme de qualité, connu des gens de
 Lettres par son grand attachement à Voltaire,

rencontroit quelquefois M. de Pompignan chez un de leurs amis communs. Un jour, causant avec lui sur des matieres de littérature : C'est bien dommage, lui dit-il, que les trois quarts des productions de votre Muse ne roulent que sur des sujets pieux ou sacrés, pour lesquels on a aujourd'hui si peu de goût. « Je fais, lui ré-
» pondit M. de Pompignan, que mes vers se-
» roient plus recherchés, s'ils flattoient les
» opinions accréditées; mais quoi qu'en disent
» les plaifans du siecle, il vaut encore mieux
» ennuyer un peu son prochain, que de lui
» gâter le cœur & l'esprit. »



Sans parler de la Traduction des Tragédies d'Eschyle, qui passe pour un modele d'élégance & de fidélité, on doit à M. de Pompignan la traduction de différens ouvrages composés en différentes langues, en prose & en vers, & dans des genres très-différens. Dans le Recueil de ces mélanges de traductions, on distingue deux Discours d'Agrippa & de Mécene, touchant l'abdication projetée par Auguste : ils contiennent tout ce qu'il est possible d'écrire sur

les différens systêmes de gouvernement, & sur toutes les parties de l'administration publique, telle qu'on la connoissoit alors : ils sont traduits du grec de Dion Cassius ; le Traducteur les a accompagnés de notes très-instructives. Le morceau suivant, qu'on trouve dans le discours de Mécène, mérite d'être cité.

« Ne faites grace, dit-il à Auguste, ni à l'impiété, ni à la superstition. La science des Devins est cependant nécessaire. Vous établirez des Auspices & des Augures qu'on pourra consulter dans le besoin ; mais vous rejetterez entièrement les Magiciens : ce sont des fourbes qui rencontrent quelquefois la vérité par hasard, mais qui mentent presque toujours, & dont les impostures ont souvent causé des factions & des révoltes. »

« Les faux Philosophes ne sont pas moins dangereux ; vous ne sauriez trop vous en défier : car ne croyez pas, parce que vous avez éprouvé la sagesse & la probité d'Arius & d'Athénodore, que tous ceux qui se disent Philosophes, ressemblent à ceux-là. Plusieurs, sous le masque de la philosophie, ont infiniment nui aux particuliers & à des nations entières, &c. »

Le Traducteur ajoute en note : « Les faux Philosophes ont souvent été pros crits dans la Grece & à Rome. Ceux dont Mécene parle ici n'étoient certainement pas plus méchans ni plus dangereux que d'autres Philosophes moins anciens. Ils ont beau crier que la philosophie est un nom qui fait peur : exclamations vides de sens & de vérité ! on ne craint point la vraie philosophie ; on la respecte , on la chérit , comme un présent de Dieu , comme un rayon de sa sagesse éternelle. Mais la philosophie qui détruit le droit divin & naturel , la philosophie qui renverse la Religion & corrompt les mœurs , qui ment , qui calomnie , qui insulte la terre & le ciel : cette philosophie , dis-je , porte l'horreur & l'effroi dans tous les cœurs vertueux. »

M. de Pompignan disoit , à l'occasion de l'agrandissement continuel de Paris : « Toute » ville capitale qui , par sa grandeur illimitée , » par ses richesses monstrueuses , par son luxe » scandaleux , absorbe & dévore les autres villes » de l'Etat , est la sangsue du Corps politique ;

» les membres se dessèchent, la tête s'enfle, &
 » le corps entier périt. »



Il écrivoit, à propos d'un Intendant de
 Montauban, très-jeune : « On a vu des gens en
 » place avoir des tuteurs, en sorte qu'il est ar-
 » rivé peut-être que le même Magistrat, dans
 » le même instant & avec la même plume, ait
 » ordonné, seul & souverainement, à dix mille
 » Laboureurs d'aller traîner la brouette sur un
 » grand chemin, & n'ait pu signer une quit-
 » tance de cent francs, qu'assisté de son tuteur. »



Après Rousseau, aucun de nos Poètes n'a
 montré plus de talent que M. de Pompignan
 pour la poésie lyrique. Plusieurs de ses Odes,
 celle entre autres qu'il a composée sur la mort
 de ce grand Poète, le placent bien près de lui
 sur le Parnasse. Tel est du moins le jugement
 qu'en ont porté l'Abbé Desfontaines, le fils de
 l'Auteur d'*Athalie*, bon Poète lui-même, feu
 M. Fréron, l'estimable Auteur de l'*Ami des*
hommes, M. Sabatier de Castres, M. Palissot,

&c. Ce dernier Auteur, dans la première édition de la Dunciade, s'étoit permis contre M. de Pompignan quelques traits satyriques & injustes qu'il a réformés dans les éditions postérieures. « Nous nous étions livrés, dit-il à ce » sujet, dans la dernière, à des impressions » étrangères à notre façon de penser; nous » osons en faire l'aveu, & quoique nous n'ayions » pas l'honneur de connoître M. de Pompignan, » nous aimons à donner l'exemple d'une rétracta- » tion qui ne coûte rien à notre amour-propre. » Nous devons ce sacrifice & à la vérité, & à » notre caractère, également éloigné des basses » adulations & des critiques injustes. »



M. de Pompignan faisoit un cas particulier de Despréaux, & le regardoit comme un de nos Poètes classiques. « Je me souviens, dit-il, d'avoir entendu soutenir, dans ma première jeunesse, par un homme de beaucoup d'esprit, que la réputation de Despréaux ne tenoit plus qu'à un fil. Je ne fais, ajoute M. de Pompignan, si ce fil a été rompu; mais il est très-sûr que depuis ce tems-là on a épuisé en France, &

dans les pays étrangers , une infinité d'éditions de ce grand Poëte. »



En 1739 M. de Pompignan envoya à J.-B. Rousseau la paraphrase en vers du Pseaume 136.
 « J'ai été souvent sollicité, lui dit Rousseau
 » dans sa réponse, de mettre en vers ce même
 » Pseaume ; mais je n'ai osé tenter un original
 » si sublime, de crainte de demeurer trop
 » visiblement au-dessous. Vous avez été plus
 » hardi & plus heureux ; je ne puis que vous
 » en féliciter, & vous dire ce que feu M. de
 » La Fare me disoit quelquefois : *Allez, Dieu*
 » *vous bénira, car vous faites bien les Vers.*
 » Les vôtres sont dignes de vous : c'est la plus
 » haute louange que je puisse leur donner. »



Les *Poésies sacrées* de M. de Pompignan sont sans contredit celui de ses ouvrages où il a montré le plus de talent pour la poésie. C'est au dégoût du siècle pour tout ce qui porte l'empreinte de la Religion, qu'on doit attribuer leur peu de succès. On sait que M. le Marquis

de Mirabeau, un des amis de l'Auteur, a composé, en l'honneur de ces Poésies, un volume in-12 de plus de deux cents pages. Parmi les piéces qui composent ce Recueil, il y en a une qui lui paroît réunir au plus haut degré de perfection tous les différens genres de mérite, tant ceux qui concernent la poésie, que ceux qui sont du ressort de la traduction. C'est celle qui, tirée des Prophéties d'Habacuc, commence par ce vers :

Dans ces jours de sang & de larmes,

& finit par cette strophe :

Le Sculpteur a dit à la pierre :

Sois un Dieu, je vais t'implorer.

Il a dit à ce tronc étendu sur la terre :

Leve-toi, je veux t'adorer.

D'un bois rongé des vers, ou d'un marbre insensible

L'Idolâtre fait son appui ;

Mais le Seigneur habite un Temple incorruptible :

Que l'univers se taise & tremble devant lui.

Après avoir cité cette strophe, M. de Mirabeau ajoute : « M. le Chancelier d'Aguesseau, » l'homme de notre nation qui a réuni le » plus de goût à la plus vaste étendue de

» connoissances, ne put s'empêcher de tressail-
 » lir & d'être frappé d'admiration jusqu'aux
 » larmes, en entendant réciter cette strophe à
 » l'Auteur. C'est un fait que je fais d'original.»

M. de Pompignan ayant eu la foiblesse de souffrir qu'on imprimât, à la suite de ses Poésies sacrées, l'*Examen* qu'en avoit fait M. de Mirabeau, ne tarda pas à s'appercevoir que des éloges mal-adroits sont quelquefois plus nuisibles à la réputation, que la critique la plus sévère. Ce que Pironie & le sarcasme ont de plus piquant & de plus amer, on se le permit contre lui. Piron entendant traiter cet *Examen*, de Panégyrique des Poésies de M. Le Franc: *C'est moins leur Panégyrique, dit-il, que leur Oraison funebre.*

On raconte que, lorsque M. de Pompignan présenta à M. le Dauphin, pere de Louis XVI, l'*Éloge historique de M. le Duc de Bourgogne*, son fils, ce Prince, peu satisfait du ton avec lequel cet Auteur avoit répondu à quelques

questions qu'il lui avoit faites , dit tout bas à M. le Président Hénaut, mais de maniere à être entendu de ses autres Courtisans :

César n'a point d'asyle où sa cendre repose,
Et l'ami Pompignan croit être quelque chose.

Les morceaux suivans, tirés des derniers Ecrits de M. de Pompignan, nous paroissent propres à donner une juste idée de ses principes & du caractere de son esprit.

« Les Poëmes que j'ai traduits du Grec de S. Grégoire de Nazianze, justifieront les éloges que tous les Savans donnent d'une commune voix aux talens poétiques de ce grand Saint. Ses vers seroient souvent dignes d'Homere. C'est-là qu'il faut chercher le véritable esprit philosophique, animé par la poésie, éclairé par la Religion. »

» Les Peres de l'Eglise Greque ont un prodigieux avantage, du côté du style & du goût, sur ceux de l'Eglise Latine, totalement inférieure en cette partie aux Auteurs profanes. S. Chrysostôme, S. Grégoire de Nazianze, &

S. Basile pourroient être mis au rang des Ecrivains classiques. »

» Le Gouvernement monarchique est sans contredit le meilleur des Gouvernemens, pourvu qu'il soit tempéré par les Loix, comme le desiroit M. de Fénelon. Cet homme si aimable & si doux, étoit plus opposé, qu'on ne fut jamais, au despotisme & à l'abus du pouvoir. Le Gouvernement despotique est en effet le seul de tous les Gouvernemens qui soit directement contraire aux vues de la nature. Tous les autres ont leur fondement dans le droit naturel. C'est le Gouvernement de famille sous des modifications différentes, plus ou moins susceptibles les unes que les autres d'inconvéniens & d'abus. »

» Toute Monarchie bien réglée a des Loix qu'il ne dépend pas du Monarque d'abolir ou d'altérer. Celles sur-tout qui regardent les personnes & les propriétés, ne doivent être soumises en aucun cas à la volonté momentanée du Prince. Son autorité n'est pas restreinte par là : elle en devient plus inviolable & plus sacrée. Ce sont ici des maximes sorties souvent de la bouche de nos Rois, & déposées dans leurs Ordonnances.

Ordonnances. C'est ce qui donne aux François tant de confiance en la justice de leurs Maîtres. Nous avons eu des Rois auxquels on a surpris des actes violens & injustes ; mais presque toujours ils se sont fait un devoir de les rétracter ; & les atteintes portées aux Loix n'ont été que passageres. »

« A ne juger de l'honneur que par des idées nationales, il seroit bien difficile de le définir. Chaque pays a le sien, & chaque pays l'a souvent attaché à des choses très-peu honorables. . . Les Héros de la Grece & de Rome se disoient souvent des injures, & ne se battoient qu'à l'armée. L'honneur qui ne tient qu'au préjugé change comme les modes. Il en est de même de la vertu : elle devient arbitraire, si la Religion ne l'éclaire. Les Philosophes du Paganisme, les plus vertueux, & qui, par leurs lumieres naturelles, & par la force d'un sens droit, ont le plus approché de la vérité, n'ont pu cependant franchir l'abyssime immense qu'ils laissoient toujours entre elle & eux. Il n'est de vraie philosophie, de véritable honneur, ni de vertu parfaite que dans la morale & dans la pratique du Christianisme. »

« On est Citoyen dans les Républiques ; on n'est que Bourgeois dans les Monarchies. »

« Les Peuples ont regret à ce qu'ils paient , quand ils n'en voient ni l'emploi ni l'utilité. Ce sentiment est naturel ; il ne blesse aucun devoir. »

« Le choix des sujets pour remplir les emplois , est ce qu'il y a de plus important dans un Etat. De mauvais Généraux , de mauvais Magistrats , de mauvais Ministres sont la ruine des Empires. »

Défions-nous de tout homme en place , de tout Ministre qui fait des dépenses immodérées. S'il se ruinoit seul , ce seroit peut-être un bien ; mais il en ruine beaucoup d'autres ; & c'est un mal. »

« L'ignorance des principes & la corruption des mœurs ne font que des esclaves ou des rebelles. Des hommes instruits & vertueux n'aiment pas l'oppression ; mais ils connoissent leurs devoirs , & les remplissent. »

« Le Domaine des Princes bien administré épargneroit beaucoup d'impôts à leurs Peuples. M. de Fénelon , dans ses Directions au Duc de Bourgogne , décide qu'un Roi ne peut en con-

science soutenir des prétentions de famille, quelque légitimes qu'elles soient, ni fournir à ses dépenses particulières, qu'avec ses revenus particuliers. Les impôts ne doivent être employés, selon lui, qu'à la défense de l'Etat... Charlemagne, qui avoit conquis la plus grande partie de l'Europe, ne récompensoit ses serviteurs qu'avec des possessions prises sur l'ennemi. Il faisoit vendre pour son compte les œufs & les poulets de ses fermes; économie digne des Rois Pasteurs. »

« L'excès des impôts produit deux effets terribles, la misère & le découragement : mais le découragement est plus terrible encore que la misère : le salut de l'Etat, la conservation des Provinces, l'honneur des armes, tout devient indifférent à un peuple découragé. »



Dans l'Avant-propos de la Traduction du Voyage de Rutilius, « Ce Poète, dit M. de » Pompignan, étoit fils d'un grand Seigneur » Gaulois, qui avoit eu le gouvernement de la » Toscane, & que les Pisans, en reconnoissance » de ses bienfaits, avoient honoré d'une statue

» dans leur place publique. Il eut la consolation
 » de voir de ses yeux, d'arroser de ses larmes
 » ce monument des vertus de son pere, & de
 » l'amour des Toscans pour ce digne Magistrat.
 » Heureux les enfans qui peuvent revoir sans
 » crainte & sans honte les pays que leurs peres
 » ont gouvernés ! Plus heureux les peres qui
 » laissent pour héritage à leurs enfans un nom
 » cher à la Patrie, & béni du peuple ! »

Pour consoler l'Auteur d'un Ouvrage estima-
 ble, qui n'avoit point eu de succès, M. de
 Pompignan lui dit : « Les Auteurs, comme les
 » Rois, ne sont bien jugés qu'après leur mort ;
 » la naissance d'un ouvrage est rarement l'épo-
 » que de sa destinée. »

M. de Pompignan ayant été élu par l'A-
 cadémie des Jeux Floraux à la place d'un Pré-
 sident du Parlement de Toulouse, y prit séance
 en 1740, & prononça un Discours de remer-
 ciement qui pénétra d'admiration toute l'assem-

blée. Sans sortir de son sujet, l'Auteur fut plaire
 & intéresser, par le talent qu'il eut d'anoblir
 jusqu'aux plus petites choses. « Que ne puis-je,
 » dit-il en finissant, entrer dans ce lieu, le front
 » ceint des couronnes que vous décernez ! j'au-
 » rois osé les disputer, si je n'avois été retenu
 » par une juste défiance de moi-même. La su-
 » périeurité de vos lumieres vous rend avarés
 » des dons que vous voudriez prodiguer ; mais
 » la faveur que je reçois est bien au dessus de
 » vos palmes les plus riches. Vous me faites
 » asseoir parmi vous ; c'est m'accorder, Mes-
 » sieurs, tous les prix que vous distribuez. »

~~did~~

X M. le Comte de Caraman, Lieutenant-
 général des Armées du Roi, Modérateur des
 Jeux Floraux, lorsque M. de Pompignan y
 prit séance, fut chargé de lui répondre, &
 s'en acquitta avec autant d'esprit que de dignité.
 Cet illustre Militaire, desirant de savoir ce que
 le Récipiendaire pensoit de sa réponse : « Votre
 » Discours, M. le Comte, lui dit M. de Pom-
 » pignan, m'a fait, comme à tout le monde,
 » le plus grand plaisir, quoiqu'il soit écrit de

» maniere à faire sentir la médiocrité du mien. »



Les *Discours philosophiques* de M. de Pom-
pignan, si l'on en croit M. Sabatier de Castres,
suffiroient pour faire la réputation d'un grand
Poëte, & passeront à la postérité, malgré les
cris de l'envie, comme un des plus beaux mo-
numens de la Littérature de ce siecle.

Ces discours, en vers alexandrins, sont tirés
des livres sapientiaux de Salomon, & forment
aujourd'hui la cinquieme division des *Poésies*
sacrées. Ceux qui les liront y apprendront que
la vraie philosophie n'avoit pas attendu le dix-
huitieme siecle pour se montrer aux hommes ;
qu'elle est née avec eux ; qu'elle est l'ouvrage,
non de leurs vaines spéculations, mais de celui
qui a imprimé dans leur ame l'idée de la Di-
vinité, le sentiment du juste & de l'injuste,
l'amour du bien, l'horreur du mal ; en un mot,
les notions de premiere nécessité.

C'étoit peu de ces lumieres primitives, qui
ont suffi pour faire des Socrates, des Platons,
des Cicérons, & tant d'autres Philosophes
payens, dont la doctrine fera la honte éternelle

des faux Sages de nos jours. Il falloit à l'homme une philosophie plus pure & plus sublime : Dieu lui en a donné un abrégé parfait dans les Livres saints. Les divines Ecritures sont le dépôt de toutes les vérités, de tous les devoirs, de toutes les sciences & de tous les arts. Quoi de plus philosophique que les Livres sapientiaux ! quoi de plus instructif pour toutes les conditions de la vie ! Quelle connoissance du cœur humain ! quels principes féconds de politique, de justice, d'humanité, de morale, de droit public & particulier ! Rois & sujets, grands & petits, peres, femmes, enfans, hommes de tous les âges, de toutes les professions & de tous les rangs ; c'est de ce Livre céleste que nous vous dirons, comme à St. Augustin : *Prenez & lisez* ; lisez la regle de votre conduite, & le précis de vos obligations ; apprenez à commander, à obéir, à être pauvres, à être riches, à ne point faire d'injures, à les souffrir, à les pardonner ; apprenez à détester le mensonge, la calomnie, la trahison, l'esprit de révolte & d'impiété ; à aimer vos semblables, à chérir les droits de la nature, à respecter l'Être suprême, les mysteres qu'il a révélés, le culte qu'il a établi. Et vous, Par-

tisans des Lettres, des Sciences & des Arts ;
prenez & lisez : c'est là que vous trouverez le
savoir & la modestie, les talens & la raison,
la philosophie & la vertu. D'autres disent sans
cesse à tout l'Univers : *Nous sommes des Phi-*
losofes ; & vous qui ne le dites pas, vous ferez
plus Philosophe qu'eux, ou plutôt, vous seuls
le ferez, parce que vous aurez fréquenté la seule
école qui fasse de vrais Philosophes.

La philosophie n'est en effet que l'amour &
la pratique de la sagesse. Or, il n'y a que les
Livres philosophiques de l'Écriture où les de-
voirs du Sage soient enseignés dans toute leur
étendue & dans toute leur pureté, sans contra-
diction de systêmes, sans combat d'opinions,
sans mélange de vérités & d'erreurs.

Ces Écrits divins ont de plus deux grands
avantages sur tout ce que nous avons de meilleur
en fait de philosophie profane : le premier, c'est
qu'on n'y trouve aucune leçon de conduite,
aucun précepte de morale, qui, de l'aveu de
tout homme sensé, de quelque religion qu'il
puisse être, ne soient incontestablement vrais ;
le second, c'est qu'il n'y a pas une seule vé-
rité utile dans les ouvrages philosophiques

anciens ou modernes les plus estimés , qui ne soit contenue dans les Livres saints.

M. de Pompignan n'avoit que trente ans , lorsqu'il entreprit la traduction en vers des Géorgiques de Virgile , qui n'a paru qu'en 1784. L'Abbé Desfontaines, dès 1738, avoit annoncé cet ouvrage au Public , & en a parlé souvent depuis dans ses feuilles périodiques , où il en a rapporté divers morceaux. L'Auteur en lut le premier Livre en 1760 , dans une Assemblée publique de l'Académie Françoisé. Cette lecture fut écoutée avec plaisir.

Quoique M. de Pompignan n'ait pas présidé à la dernière édition de ses Œuvres , qu'on doit aux soins de M. de Mirabeau , son ami , on a lieu d'être surpris que , dans le Discours sur sa Traduction des Géorgiques , il n'ait pas dit un seul mot de celle de M. l'Abbé Delille. Quand même ce Discours eût été écrit avant que cette dernière Traduction ne parût , ce silence n'en

est pas plus excusable, au moins de la part de l'Éditeur.



Amateur de la saine antiquité, nourri des préceptes des Anciens, familiarisé avec leurs chef-d'œuvres, charmé des beautés marquées au coin de la nature, & capable de marcher sur les traces des plus grands Modeles, M. de Pomignan avoit puisé dans les sources d'Athenes & de Rome ce goût du simple & du vrai, ce naturel charmant qui caractérise tous ses écrits. Si ses vers, comme sa prose, manquent quelquefois de *coloris* & d'élégance, ils sont du moins toujours exempts de mauvais goût, & l'on y trouve fréquemment des traits de force & de lumière, des leçons de morale, des regles & des exemples de goût, des réflexions judicieuses, des maximes & des préceptes qu'on peut suivre sans craindre de s'égarer. Rien surtout de plus instructif, & qui donne une idée plus avantageuse du talent de l'Auteur, que ses Epîtres : tout ce que le Poëte y débite est toujours d'accord avec les vrais principes. Celles où il peint la corruption des mœurs & la décadence de notre Littérature, offrent des mor-

ceux que Despréaux n'eût point désavoués : on peut en juger par ceux que nous allons citer , & qu'on ne sauroit trop souvent opposer à la hardiesse des Novateurs , & à la légèreté de notre Nation.

Dans la troisieme Epître du premier Livre , après avoir fait voir combien il est honteux de ne juger & de ne penser que d'après les autres , Soyons , dit-il ,

Soyons de notre esprit les seuls législateurs.
 Vivons libres du moins dans le fond de nos cœurs :
 C'est le trône de l'homme ; il regne quand il pense.
 L'ame est un être pur, fait pour l'indépendance ;
 Qui veut l'assujettir en brise les ressorts ,
 Et lui fait partager les disgraces du corps.
 Jugeons , examinons , c'est là notre apanage.
 Cherchons la vérité dans son épais nuage ;
 Mais que par la raison nos doutes soient bornés
 Aux objets que le Ciel nous a subordonnés.
 Qu'ils ne s'élevent pas jusqu'au Maître suprême.
 Dans l'audace & l'effroi l'homme est toujours extrême.
 Hardi dans ses discours , & prompt à se troubler ,
 Tel ne croit pas en Dieu qu'un rêve a fait trembler....

O mortels ! ô François ! quelle philosophie
 Vous prête le secours de sa lumière impie !
 Quelle doctrine affreuse infecte vos Ecrits !
 Et de quels préjugés guérit-on nos esprits !

Celui-ci de la foi veut que je m'affranchisse ;
 Celui-là , que mon ame avec mon corps périclisse :
 Cet autre a découvert , pour réformer nos cœurs ,
 Une morale neuve , & de nouvelles mœurs.
 Et vous , à nos Autels qui déclarez la guerre ,
 Trop fameux Ecrivains , Précepteurs de la terre ,
 Ne croyez pas qu'un zele inquiet & jaloux ,
 Par la haine échauffé , m'anime contre vous.
 J'admire vos talens en leur donnant des larmes :
 Vos Vers ont de l'éclat ; votre Prose a des charmes :
 L'amour du genre-humain par vous est enseigné.
 Mais , cruels , quel amour ! de sang il est baigné.
 Vous portez le poignard dans le sein de vos freres !
 C'est par vous , inhumains , qu'au fort de leurs miseres
 Ils perdent le seul bien qui peut les soutenir ,
 Le calme du présent , l'espoir de l'avenir

La sixieme , composée en 1756 , & adressée
 à M. Heerkeens , Médecin Hollandois , offre une
 morale où les jeunes gens peuvent puiser des
 leçons & des remedes contre les revers que les
 passions leur font trop souvent éprouver.

Dans la huitieme , adressée à M. le Marquis
 de Mirabeau , l'Auteur fait la peinture des tra-
 vers littéraires & des mœurs du siecle , & leur
 oppose les principes & les droits imprescripti-
 bles de la raison & du goût. Ceux qui ne la
 connoissent pas , & même ceux qui la connois-

sent nous sauront gré d'en rapporter ici quelques morceaux.

Quel tableau, quel spectacle offre à nos yeux surpris
Ce siècle tant prôné par tant de beaux-espirts!
De sentimens pervers quel monstrueux mélange!
De modernes Docteurs quel assemblage étrange!
L'un par l'autre vantés, l'un de l'autre jaloux,
Unissant leur orgueil, leurs mensonges, leurs coups,
Ils réforment le Ciel, la Terre, Dieu lui-même;
Ils ont de la nature éventé le système:
Son secret aux mortels fut trop long-tems caché;
Il paroît au grand jour, le voile est arraché.
L'Univers retentit de nouvelles maximes.
La vérité, l'erreur, les vertus & les crimes,
Et les mœurs & le goût, l'esprit & la raison,
Tout a changé de face, & de rang & de nom;
Tout prend de nouveaux traits, de nouveaux caractères;
Et nous ne sommes plus les enfans de nos peres.

O siècle si vanté, quel Démon t'a séduit?
En es-tu plus heureux, plus sage, mieux instruit,
Parcourons les effets de ta Philosophie:
Quels sont-ils? Le faux goût, l'ignorance & l'envie,
Delà, quels jugemens! quels problèmes hardis!
Quels sarcasmes grossiers, sottement applaudis!
Le sublime Vieillard, tuteur de Melpomene,
Créateur parmi nous, & maître de la Scène,
Voit, de lauriers couverts, ses Ecoliers ingrats
Insulter à leur guide en bronchant sur ses pas.
De son fameux Rival les Chef-d'œuvres magiques
Sont en butte aux dédains de nos jeunes Critiques.

Fénélon, des bons Rois l'Instituteur divin,
 Dans sa Prose traînante est un foible Ecrivain.
 Par grace, à La Fontaine on laisse quelques Fables.
 Nos Orateurs Chrétiens sont froids ou détestables.
 Massillon, Bourdaloue, en deux ou trois Discours,
 A peine ont de quoi plaire aux lecteurs de nos jours.
 De l'immortel Pascal on attaque la gloire.
 Le vengeur de la Foi, le flambeau de l'Histoire,
 Des plus parfaits Ecrits l'incomparable Auteur,
 L'éloquent Bossuet n'est qu'un déclamateur.
 On accable Boileau d'investives rimées;
 On le déchire en Prose. O troupe de Pygmées!
 S'il pouvoit un moment revenir parmi nous,
 Comme un effroi soudain vous disperseroit tous!...

Profitez du moment, jouissez du prestige;
 Le bon-sens en gémit, la raison s'en afflige.
 Qu'importe à des Tyrans? ils regnent, c'est assez.
 Par eux les vrais talens semblent être éclipsés.
 Philosophes du jour, & Précepteurs du monde,
 Enflés de la faveur dont le vent les seconde,
 Ils troublent à l'envi, par leurs cris assidus,
 Et tout ce qui respire, & tout ce qui n'est plus.
 C'est peu que les vivans éprouvent leur furie:
 Leur sombre vanité, qui de fiel s'est nourrie,
 Portant dans les tombeaux ses odieux efforts,
 Se fait un aliment de la cendre des morts...

De faux sages unis sont toujours de faux freres.
 Eux-mêmes tôt ou tard découvrent leurs mysteres.
 Il ne faut qu'un caprice, une rivalité,
 Qu'un succès trop brillant, un Ecrit trop vanté,
 Qu'un refus de louange, injuste ou légitime:

C'en est fait, il n'est plus d'amitié ni d'estime ;
 Il n'est plus de liens entre ces cœurs jaloux,
 Et l'intérêt d'un seul vend le secret de tous.

Le bien ne sort jamais du sein de la malice.
 Est-ce l'humanité, l'amour de la justice ?
 Est-ce le goût du vrai qui forme des complots,
 Qui traite les humains d'ignorans ou de fots,
 Qui fronde, qui détruit, qui ment, qui calomnie ;
 Qui n'épargne ni rang, ni vertu, ni génie,
 Et qui par cent canaux secrètement ouverts,
 Du venin de sa rage infecte l'Univers ?

Ami, le vrai mérite abhorre ces intrigues ;
 Il ne subsiste point par le secours des brigues :
 Opprimé pour un tems, il triomphe à son tour,
 Et ne doit qu'à lui seul ce trop juste retour.

L'Auteur revenant sur Boileau, pour le
 venger des injustices philosophiques, le peint
 ainsi :

Boileau qui d'Apollon régloit si bien l'empire,
 Cet unique Boileau qu'en vain l'on veut proscrire,
 Et dont les vers heureux, sans cesse répétés,
 Par ses propres Censeurs sont toujours imités ;
 Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait dans ses divins Ouvrages,
 Qui dut à sa mémoire attirer tant d'outrages ?.....

Des lettres voulant passer ensuite aux mœurs,

le Poëte s'interroge de la maniere que voici :

Mais, comment dans un siecle où nous parlons sans
cesse

De mœurs, d'humanité, de douceur, de sagesse,
Termes si rebattus, que l'écho des déserts
Est las de les entendre & d'en remplir les airs ;
Comment, dis-je, en un siecle & si doux & si sage,
Au mensonge, aux noirceurs donne-t-on son suffrage ?
N'en soyons pas surpris : ce siecle trop flatté
Est le siecle du luxe & de la volupté.

Tu connois mieux que moi les Archives du monde :
Le luxe est des grands maux la semence féconde ;
Ses charmes n'ont jamais adouci les mortels :
Les corps sont amollis, & les cœurs sont cruels.
Quand le luxe, aux Romains plus fatal que la guerre ;
Se fut emparé d'eux pour mieux venger la terre,
Les arts dont il abuse, irritant leurs desirs,
Livrerent ces Vainqueurs à d'infames plaisirs.
Le sang humain coula dans les Amphithéâtres :
De ce spectacle affreux devenus idolâtres,
Les neveux de Camille & du censeur Caton
Rioient à ces combats qu'abhorroit Cicéron.
Les danses, les festins, les amours adulteres,
Se mêloient tour-à-tour à leurs jeux sanguinaires.
Rome sévere & sobre eut des enfans humains ;
Elle changea de mœurs, & n'eut plus de Romains :

Nous-mêmes, descendus d'ayeux un peu rustiques,
Sommes-nous ces François dont nos fastes antiques
Célébroient les vertus & les nobles travaux ?
Terribles au combat, gais dans leurs vieux Châteaux,

Sur

Sur des airs villageois ils chantoient leurs prouesses,
 Leur Prince, leur pays, quelquefois leurs Maîtresses;
 Et malheur à quiconque en des Vers pleins de fiel,
 Eût outragé son Frere ou blasphémé le Ciel.
 De ces bons Chevaliers l'ame franche & loyale
 Auroit mal accueilli cette verve brutale.
 Ils n'étoient point savans, encor moins beaux-esprits;
 Mais des devoirs de l'homme ils connoissoient le prix;
 L'union des époux, le bonheur domestique,
 Le respect des Autels, l'honneur, la foi publique,
 De la société resserroient le lien:
 Ce fut notre âge d'or; car tout peuple eut le sien.....

.
 Que diroient-ils ces morts, l'honneur de notre Empire;
 Les Gaston, les Bayard, & Dunois & La Hire,
 S'ils voyoient aujourd'hui leurs neveux délicats,
 Dans des chars élégans promener leurs appas;
 Et de petits Guerriers, sous de hautes frisures,
 Dormir dans leurs boudoirs sur un ras de brochures;
 Quel changement! Nos arts affoiblis, énervés,
 Prétent leur ministere à des goûts dépravés!
 Leurs travaux réunis se consacrent au vice;
 D'un monde enthousiaste ils servent le caprice;
 Le luxe est leur Mécene; il forme les talens;
 Il les rend, comme lui, frivoles, insolens:
 Il donne aux méchans Vers des fleurons, des vignettes;
 D'ornemens fastueux enrichit des fornettes,
 Y répand la licence, en exclut la pudeur,
 Corrompt l'art du Poëte & l'esprit du Lecteur;
 Et, pour mieux cimenter tous les maux qu'il fait naître;
 Ce luxe est philosophe, ou du moins prétend l'être.

Cet insigne travers nous étoit destiné.
 L'homme à ses passions le plus abandonné ;
 Aux sermens de l'hymen l'époux le moins fidele,
 L'épouse à ses devoirs publiquement rebelle,
 Le jeune efféminé , le vieillard scandaleux ,
 Le Publicain nourri des pleurs du malheureux ,
 Le Magistrat qui vend le glaive & la balance,
 Le Prêlat dont le pauvre a maudit l'opulence,
 Le Ministre ennemi du Prince & de l'Etat ,
 Et le Prêtre incrédule , & le Moine Apostat ;
 Tous suivent l'étendard de la Philosophie ,
 Et font de ses leçons la regle de leur vie. &c....

L'Epître neuvieme du même livre , sur la science économique , & la dixieme , sur la retraite , nous ont paru supérieures à celle que nous venons de faire connoître ; la versification en est sur-tout admirable , par l'art avec lequel l'Auteur a su ennoblir & exprimer poétiquement les objets les plus communs. L'une est adressée à M. de Mirabeau ; l'autre à Madame la Marquise de Pompignan. Il ya dans cette dernière des morceaux de sentiment qui touchent jusqu'aux larmes. S'il arrive à l'Auteur de revenir plusieurs fois sur l'esprit & les travers du siècle , ses peintures sont toujours différentes par la variété des traits & des couleurs. Les vers suivans , par lesquels nous terminerons nos citations ,

mettront le Lecteur à portée d'en juger. C'est en parlant du monde que, le Poëte dit :

Qu'y voyons-nous ? Un luxe insolent, monstrueux ;
 Des plaisirs effrénés, des arts voluptueux,
 De sublimes esprits dans de mauvaises têtes,
 Si peu d'honnêtes-gens, & tant de gens honnêtes ;
 Des Ecrits où l'impie, enivré de succès,
 Enchérit sans remords sur ses premiers excès ;
 Et le faux & le vrai devenus des problèmes ;
 Des sentimens outrés, de bizarres systèmes ;
 Le pauvre au lieu de pain recevant des leçons ;
 Des traités de culture & des champs sans moissons ;
 De vrais persécuteurs prêchant la tolérance ;
 La servitude en guerre avec l'indépendance ;
 Les devoirs les plus saints foulés avec mépris,
 Et l'anarchie enfin des cœurs & des esprits.
 Fuyons, chere Compagne, & dans ces jours d'orages,
 Dérobons notre barque au péril des naufrages. &c...

M. de Pompignan ne ressembloit pas à ces
 Ecrivains Moralistes dont la conduite est en con-
 tradiction avec les préceptes ; il donnoit l'exem-
 ple des vertus qu'il recommande dans ses *Écrits*.
 S'il a parlé en faveur de la Religion, c'est parce
 qu'il la croyoit utile, nécessaire, consolante ;
 qu'il la regardoit comme le frein le plus solide

contre l'injustice, & qu'il en pratiquoit lui-même les devoirs. Si, par une suite de son amour pour la Religion, il s'est élevé contre les Ecrivains qui ont fait servir leurs talens à la propagation de l'impiété; il ne les a jamais nommés, de peur de leur nuire. Il a montré la même modération à l'égard de ses ennemis les plus injustes, & quoiqu'il lui eût été facile de se venger de M. de Voltaire, le plus acharné de tous, il se contentoit de le plaindre, & laissoit aux hommes sages & à la Postérité le soin de sa vengeance.

Qu'il redoublent leurs cris, ces ennemis farouches
 Que mon cœur ni ma voix n'ont jamais offensés:
 Hélas! je leur pardonne, & malgré leurs injures,
 Oui, les races futures
 Me vengeront assez.



Pour prouver combien M. de Pompignan étoit magnanime & supérieur à tout esprit de vengeance, il nous suffira de dire qu'avant sa réception à l'Académie Française, il avoit reçu de M. de Voltaire plusieurs lettres remplies d'éloges, qu'il a toujours dédaigné de rendre publiques. Il y en a une entre autres où Vol-

taire le met au dessus de Rousseau pour les Poésies sacrées. *Il y a plus de sentiment & de feu,* lui dit-il en propres termes, *dans un de vos Pseaumes, que dans tous les siens.* C'est à ces lettres, & à celles de quelques autres Philosophes que M. de Pompignan fait allusion, lorsqu'il dit, vers la fin du Discours qui précède la dernière édition de ses Poésies sacrées : « Si
» je publiois quelques lettres qui me furent
» écrites dans le tems, au sujet de ces Poésies,
» tant de Paris que des pays étrangers, on
» seroit étonné de voir des personnes, malheureusement
» pour elles, trop connues par leur
» indifférence en matière de Religion, parler
» de ce livre avec une force & une chaleur de
» sentiment qui marquoient assez l'impression
» que sa lecture avoit faite sur leur esprit. »

L'Auteur de la *Lettre d'un Théologien à M. l'Abbé Sabatier de Castres*, attaque plusieurs gens de mérite, parce qu'ils ont été loués dans les *Trois Siecles* : M de Pompignan n'y est pas épargné. Il parut dans le tems plusieurs réponses à ce libelle, une entre autres très-sagement

écrite, dont nous allons extraire ce qui concerne M. de Pompignan. On y trouvera quelques anecdotes sur les Écrits de cet estimable Littérateur.



Apologie de M. de Pompignan.

« J'ai lu, Monsieur, votre Lettre théologique... L'article de M. de Pompignan m'a surpris : je ne suis pas le seul sur qui la lecture de cet étrange morceau ait produit le même effet. Vous insultez de gaieté de cœur & sans raison un homme respectable, qui honore son siècle par ses qualités personnelles & par ses talens ; je n'ai point de liaison particulière avec lui, mais je crois être assez bien instruit de ce qui le regarde. Vous vous êtes permis de l'attaquer, permettez-moi de le défendre ; ce sera sans récrimination contre vous : je le louerai, parce qu'il le mérite, & les louanges que je lui donnerai n'offenseront personne. . . .

Vous censurez M. de Pompignan dans ses écrits, & vous tâchez de plaisanter sur sa personne. Je dois séparer ces deux objets : commençons par l'Ecrivain.

Vous traitez d'abord assez mal la Tragédie de *Didon* : c'est s'y prendre bien tard pour déprimer une Piece, qui, depuis quarante ans, est consacrée au Théâtre par des applaudissemens toujours soutenus, & qui, dans ses reprises, a eu des succès de nouveauté. Vous la mettez au dessous d'*Ariane*; & en reconnoissant qu'elle n'est pas dépourvue d'intérêt, vous ajoutez qu'on y chercheroit en vain de *beaux vers*. Qui que vous soyez, M., vous ne le pensez pas. M. de Voltaire, votre Héros, qui a si peu ménagé M. de Pompignan dans ses ouvrages publics, & qui l'a tant loué dans ses lettres particulieres, rendoit plus de justice autrefois au mérite de cette Tragédie. Ses amis lui en ont entendu réciter des vers avec complaisance, entre autres ceux-ci, qui sont en effet fort beaux.

Vains & lâches transports dont la vertu murmure,
Qu'enfante la mollesse & que fuit le parjure....

Si vous étiez moins prévenu, M., ou plus connoisseur en versification; (car il seroit fort simple qu'un Théologien ne s'y connût pas) vous avoueriez que la Tragédie de *Didon* ren-

ferme un grand nombre de vers remplis de force ou de sentiment ; vous trouveriez que ceux-ci ,

Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme , & de trahir ses feux . . .

renchérissent peut-être sur tout ce que Virgile a mis de plus énergique & de plus éloquent dans la bouche de Didon ; vous compareriez aux meilleurs vers de Racine ce vers admirable & toujours applaudi ,

Je devois te haïr , ingrat ! & je t'adore.

Vous reconnoîtriez la vigueur & la précision de Corneille dans celui-ci.

Tremble , ingrat ! je mourrai ; mais ma haine vivra.

Je ne puis m'empêcher de remettre ici sous vos yeux une tirade particulière d'Achate à Enée.

Oubliez-vous , Seigneur , leurs ordres absolus ;
Et des mânes d'Hector ne vous souvient-il plus ?
C'est par vous que j'ai su qu'en cette nuit terrible ,
Qui vit de nos remparts l'embrâsement horrible ,
Vous trouvâtes son ombre au pied de nos Autels ;
Fuyez , vous cria-t-il , enfant des Immortels !

Réveillez les débris de ma triste patrie,
Et les Dieux protecteurs qu'Ilion vous confie.
Vesta, les feux sacrés sont remis dans vos mains;
Comme un gage éternel du respect des humains;
Qu'ils suivent sur les mers la fortune d'Enée.
Cherchez l'heureuse terre aux Troyens destinée;
Partez, d'un nouveau trône auguste fondateur.

Ainsi parloit Hector, ainsi parloit l'honneur.
L'honneur, Hector, le Ciel, rien n'ébranle votre amour.
Aimez donc, devenez l'esclave d'une femme.
Mais il vous reste un fils, ce fils n'est plus à vous;
Il appartient aux Dieux de sa grandeur jaloux.
Par ma bouche aujourd'hui nos peuples le demandent;
Promis à l'univers, les nations l'attendent.
Vous le savez, Seigneur, vous qui dans les combats
De ce fils jeune encor deviez guider les pas.
Ses neveux fonderont une Cité guerrière,
Qui changera le sort de la nature entière,
Qui lancera la foudre ou donnera des loix,
Et dont les Citoyens commanderont aux Rois,
Déjà dans ses décrets le Maître du tonnerre
Livra à ce peuple roi l'empire de la terre.
Laissez à votre fils commencer un destin,
Dont les siècles futurs ne verront point la fin;
Et n'avilissez pas dans une paix profonde
Le sang qui doit former les Conquerans du monde.

Je ne vous demanderai pas, M., si ce sont
là de beaux vers; on riroit de ma question:
vous n'en trouverez nulle part de plus éloquentes
ni de plus pompeux.

Si votre état vous permettoit de fréquenter le Théâtre, vous seriez sûrement ému, comme tous les spectateurs, quand on y représente *Didon*, des quatre vers si harmonieux & si attristans, qui terminent cette Piece.

Et toi dont j'ai troublé la haute destinée,
Toi, qui ne m'entends plus, adieu, mon cher Enée.
Ne crains point ma colere, elle expire avec moi;
Et mon dernier soupir est encore pour toi.

Le dénouement de cette Piece paroît emprunté de celui d'un Opéra de Métafaste sur le même sujet. Vous le reprochez à l'Auteur, d'après M. de Voltaire, comme un plagiat. Ce reproche est injuste : transporter une idée, un plan même, d'une Langue dans une autre, en y joignant du sien, ce n'est pas ce qu'on appelle un acte de plagiaire. Les meilleures scènes de la *Mort de César* sont imitées de Sakespeare; le dénouement d'*Othello* a fourni celui de *Zaire*; la *Méropé* Française doit son existence à la *Méropé* Italienne. La reconnoissance exige, il est vrai, qu'on fasse hommage de l'imitation aux Auteurs qu'on a imités; M. de Pompiignan ne l'a point fait; mais savez-vous pour-

quoi ? C'est qu'il étoit imitateur sans le savoir. Il n'avoit que vingt-deux ans, quand il composa la Tragédie de *Didon*, dans une Province très-éloignée de Paris; il n'avoit encore aucune connoissance de la Langue & de la Littérature Italienne; il ignoroit jusqu'au nom de Metastasio. Voilà ce que je fais de plusieurs personnes qui ont vécu avec M. de Pompignan. . . .

Vous ne traitez pas mieux les *Poésies sacrées* du même Auteur, que sa Tragédie de *Didon*: je fais que le goût du siècle n'est nullement tourné vers ce genre-là; je fais qu'il y eut une conjuration philosophique en 1762, pour contrarier le débit de la magnifique édition *in-4°* de ces Poésies. Je fais que M. de Voltaire, après les avoir admirées & louées en secret, fit contre elles ce que vous appelez un *quolibet*. Oui, Monsieur, je fais tout cela; mais vous devez savoir aussi que ces mêmes poésies avoient eu deux ans auparavant un grand succès dans leur nouveauté; qu'il s'en étoit fait deux éditions consécutives à Paris, sans compter les contrefaçons de Province; que le journal des Savans, pour ne parler que de celui-là, en rendant compte de l'Ouvrage intitulé, *Examen des Poésies*

sacrées de M. Le Franc, terminoit son Extrait par ces paroles fermes & décisives, qui convenoient si bien au caractère grave & au goût épuré des Auteurs qui composoient alors ce Journal : « Nous faisons gloire de penser avec » lui, (l'Auteur de l'*Examen*), que la Postérité » regardera ces sublimes poésies comme un des » plus beaux monumens de la Littérature Fran- » çoise. » Vous devez savoir de plus que le jugement de ces Journalistes se confirme tous les jours ; que ces poésies ne sont dépréciées que par ceux qui ne les ont pas lues ; que tous ceux qui les lisent en deviennent les admirateurs, & que si l'Auteur avoit autant de confiance & de vanité qu'Horace, il pourroit dire comme lui :

Exegi monumentum ære perennius.

Mais puisque vous citez des quolibets, je vous citerai des anecdotes.

Il y a quelques années qu'un Ministre étranger, (M. le Marquis de d' * * *) qui ne seroit pas suspect aux Philosophes, si on le nommoit, entra dans une maison où on lisoit les *Discours Philosophiques* qui sont la suite des *Poésies sacrées*. Après en avoir entendu deux ou trois,

il s'écria qu'il y avoit dans ces Discours plus de vers brillans & sententieux qu'il n'en faudroit pour faire réussir vingt Tragédies.

Long-tems après que l'édition in-12 de ces Discours eût paru, un de mes Compatriotes, homme de Lettres, les trouva sur ma cheminée : il ne les avoit jamais lus, & comme on n'a pas mis le nom de l'Auteur à cette petite édition, il me demanda si c'étoit-là un nouveau fruit de la Muse féconde du Seigneur de Ferney : je le lui laissai croire, pour lui faire naître l'envie d'en lire quelques morceaux. Il lut le Discours sur la Calomnie, & s'interrompoit de tems en tems pour me dire : Ces Vers sont beaux, bien frappés ; mais je n'y reconnois pas l'Auteur de la Pucelle. Sa surprise & ses soupçons alloient en augmentant. Quand il en fut au morceau que je vais vous citer : Oh ! pour le coup, s'écria-t-il, je suis convaincu que ces discours ne sont point de Voltaire ; car voici des Vers contre lui. Il répéta ensuite à haute voix cette tirade :

O Mortel forcené, sans pudeur & sans foi !
Mortel qui ne connoît ni joug, ni frein, ni loi !
De quel nom prétend-il que l'Univers le nomme ?

Est-ce un Démon d'enfer? est-ce un tigre? est-ce un homme?

Ses yeux sont égarés, ses pas sont incertains;
 La rage est dans son cœur, le poignard dans ses mains;
 Son esprit ne connoît que de folles pensées,
 Et sa bouche vomit leurs fureurs insensées.
 D'autres monstres, formés du venin qu'il répand,
 Suivent dans le marais cet orgueilleux Serpent;
 Siffent quand il l'ordonne; & de leur fange impure
 Exhalent avec lui des torrens d'imposture.

Avouez, Monsieur, que ce partisan de M. de Voltaire ne lui faisoit pas honneur, en soupçonnant M. de Pompignan de l'avoir eu en vue dans ce *Discours* tiré des Proverbes de Salomon, & où il n'est question que des Calomniateurs en général. Il fut frappé de l'énergie de ces Vers, & ne quitta le livre que pour aller en acheter un exemplaire.

Je pourrois vous citer, Monsieur, d'autres anecdotes bien propres à prouver l'injustice des détracteurs de M. de Pompignan; mais je reviens à votre lettre.

Vous rappelez, avec un ton d'ironie, la traduction de la *Prière universelle*, que vous traitez de *Morceau curieux*. L'Auteur vous l'abandonne de tout son cœur, à cause de l'impiété

du texte ; mais moi je n'en abandonne pas la versification. Elle est élégante, noble & concise. Quel connoisseur n'applaudira pas à l'harmonie majestueuse de ce quatrain ?

O roi que la raison, que l'instinct même adore,
Souverain Maître & Créateur
De tout l'Univers qui t'implore,
Jéhovah, Jupiter, Seigneur !

Le premier de ces quatre Vers est sublime & bien supérieur à celui de Pope :

*Father of All ! in ev'ry Age,
In ev'ry Clime ador'd,
By Saint, by Savage, and by Sage,
Jehovah, Jove, or Lord !*

Le dernier Vers françois renferme, comme vous voyez, littéralement en trois mots, les trois mots de l'original. C'est le Déisme tout pur.

Il y a, Monsieur, dans ce même article, un fait que vous n'auriez pas dû hasarder. Vous avancez que M. de Pompignan est l'Auteur d'une Relation imprimée de la cérémonie qui se fit pour la bénédiction de l'Eglise paroissiale de sa Terre. Quoiqu'il ne s'agisse pas ici de

chose grave, c'est cependant une fausseté. Il n'y a qu'un pas de la fausseté à la calomnie.

Vous le franchissez ce pas, quand vous assurez que cet Ecrivain a attaqué M. de Voltaire. Où se trouve cette première attaque? -- Dans un Discours prononcé à l'Académie Française. -- En quel endroit de ce Discours? -- Dans l'endroit où il est parlé de Vers licencieux, d'anecdotes historiques, dénuées de preuves. -- Dites-vous cela sérieusement? Quoi! désigner des Poésies scandaleuses & des Histoires remplies de mensonges, c'est attaquer nommément M. de Voltaire? Quelle conséquence! elle n'est ni d'un Théologien, ni d'un Philosophe, ni d'un ami de M. de Voltaire.

C'est delà, je l'avoue, & toute la terre en doit rougir pour lui; c'est delà qu'il est parti pour inonder la France & l'Europe d'Ecrits satyriques contre un prétendu agresseur, dont il n'avoit, dit-on, reçu jusqu'alors que des marques d'estime. Qu'eût-il fait de plus contre un homme qui l'auroit attaqué par des Ouvrages directs & personnels? On le blâmeroit, même dans ce cas, de porter si loin le ressentiment. Mais, de faire tout ce bruit, de multiplier

plier les invectives, les sarcasmes, les calomnies, sur-tout les calomnies, pour se venger de l'application arbitraire de quelques traits vagues & généraux, c'est donner à la Société humaine un spectacle d'emportement & de méchanceté qui n'avoit point eu d'exemple jusqu'à nous.

L'aveuglement des Défenseurs de M. de Voltaire, dans sa conduite à l'égard de M. de Pompignan, est d'autant plus inconcevable, que c'est ici purement une question de fait & non d'opinion. Pour voir clair dans cette affaire, il ne faut qu'avoir des yeux & ne les pas fermer.

Je ne dirai point, pour prouver une chose si évidente, que M. de Pompignan pouvoit déférer aux Vengeurs publics les libelles injurieux, les satyres outrageantes que M. de Voltaire a publiées contre lui pendant plusieurs années, fortes d'Écrits dont les Auteurs, suivant les loix de tous les pays policés, doivent être punis de châtimens exemplaires. Il le pouvoit sans doute, & s'il ne l'a pas fait, c'est par des principes de grandeur d'ame & de modération, qui le rendent encore plus estimable,

Mais je suppose qu'on voulût faire décider à un Tribunal quelconque, lequel de M. de Voltaire ou de M. de Pompignan a été l'agresseur, & qu'on présentât à ce Tribunal, d'un côté, le gros volume qu'il seroit aisé de former de toutes les Pièces sans nombre, en Prose & en Vers, de M. de Voltaire, contre M. de Pompignan; de l'autre, les cinq ou six lignes du Discours de ce dernier, qui ont donné lieu à ce déchaînement si long & si atroce, quelle pensez-vous, Monsieur, que seroit la décision? N'écoutez plus vos préjugés, & répondez en conscience.

Au reste, Monsieur, il m'a paru que vous mêliez dans vos anathèmes littéraires des traits facétieux, ou qu'au moins vous croyez tels. Vous jouez volontiers sur les noms propres & sur les noms de baptême. Ce genre de plaisanterie, si familier au Philosophe des Alpes, n'a jamais été fort ingénieux; il devient insipide & froid, sur-tout quand il est affecté. L'emploi que vous en faites en sert d'exemple. M. de Pompignan, dites-vous, ne s'appelle pas *Simon Le Franc*, mais *Jean-Jacques Le Franc*. Et qui vous a jamais dit qu'il s'appelloit *Simon*

Personne assurément. Où l'avez-vous lu ? Nulle part ; j'ose vous le soutenir. Vous avez donc fait vous-même la demande & la réponse. En vérité, Monsieur, il n'y a pas là le mot pour rire.

Le nom de baptême de M. l'Archevêque de Vienne, Frere de M. le Marquis de Pompihan, n'est pas plus heureusement ramené. Avez-vous cru bonnement lui donner du ridicule par la nomination de ses deux noms de baptême ? Ce ton convient-il à un Théologien ? Vous n'oseriez désavouer que *Jean-Georges Le Franc de Pompihan*, puisque vous ne voulez pas qu'on oublie le nom de baptême de ses patrons, vous n'oseriez désavouer, dis-je, que ce Prélat ne fasse honneur à l'Eglise de France par son savoir & par sa piété. Ses Ouvrages lumineux & purement écrits contre les Incrédules, ont excité les clameurs des Philosophes de nos jours ; & delà, que de Libelles furieux contre les Ecrits & la personne de l'Auteur ! Je n'opposerai point à ce torrent le suffrage de quelques Prélats d'Angleterre, & de plusieurs célèbres Protestans d'Allemagne. Ce ne sont-là que des Théologiens ; & quoique vous fassiez profession de

l'être, il ne paroît pas que vous estimiez beaucoup le Corps dont vous êtes membre. Je vous dirai seulement que le principal Ouvrage de M. l'Archevêque de Vienne a eu des éloges du célèbre Citoyen de Geneve, ce vrai Philosophe, cet homme véridique & franc que la Secte philosophiste n'aime pas, mais qu'elle craint.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à vous dire touchant deux Freres illustres, que vos efforts ne priveront pas de l'estime publique. Vos critiques littéraires, toujours injustes & passionnées, ne sont pas cependant ce qu'il y a de plus répréhensible dans votre lettre. Comment justifierez-vous cette longue & fougueuse tirade contre la Religion Chrétienne ? &c.



L'Epigramme suivante n'a pas été faite contre M. de Pompignan, comme on l'a débité dans le monde ; mais contre M. d'Arnaud Baccular, qui dans sa jeunesse publia une traduction en Vers des Prophéties de Jérémie :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré durant sa vie ?
C'est que dès-lors il prévoyoit
Que Baccular le traduiroit,



Dans les *Notes* qui sont à la suite du petit Poëme intitulé *la Vanité*, M. de Voltaire dit, en parlant du Discours de M. de Pompignan, prononcé à l'Académie Française : « Ce Discours fut la source de quantité d'Epigrammes, de Chançons & de petites Pièces de Vers, dont aucune ne touche à l'honneur, & qui n'empêchent pas que l'homme, qui s'étoit attiré cette querelle, ne pût avoir beaucoup de mérite. »

Un tel aveu, de la part d'un ennemi si injuste & si acharné, prouve le peu de cas qu'on doit faire des Critiques & des Satyres qu'il s'est lui-même si long-tems & si indécemment permises contre lui. Mais comment a-t-il osé avancer qu'aucune de ces Satyres ne touche à l'honneur, tandis que, dans les siennes propres, il lui avoit déjà reproché d'avoir *traduit & outré la Priere du Déiste, composée par Pope*; d'avoir été privé, six mois entiers, de sa Charge, (ce qui est contre toute vérité) pour avoir traduit & ENVENIMÉ cette formule du *Deisme*; d'être redevable aux *Philosophes*, de la jouissance de cette Charge, (ce qui n'est pas moins faux;) & d'avoir manqué à la reconnaissance,

en accusant les Philosophes d'impiété; d'avoir joué le rôle d'un Délateur, & d'être un Délateur avec une imposture bien odieuse, en osant avancer que LA HAINE DE L'AUTORITÉ EST LE CARACTERE DOMINANT DE NOS PRODUCTIONS, &c. ?

Dans l'Ouvrage même où M. de Voltaire s'applaudit d'avoir respecté l'honneur de M. de Pompignan, il le représente comme l'homme le plus vain de l'Univers, comme un fou, comme un furieux, &c.

Qu'as-tu, petit Bourgeois d'une petite ville?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur ? &c.

Nous le demandons à tout Lecteur sensé : Etoit-ce à François-Marie Arouet, fils d'un Notaire au Châtelet de Paris, à traiter de Bourgeois, & de *petit Bourgeois*, un premier Président de Cour Souveraine, dont les Ayeux avoient rempli la même Charge ? Etoit-ce à un Philosophe à faire une injure de l'obscurité de la naissance, sur-tout en employant le mensonge ? M. le Marquis de Pompignan n'a jamais tiré vanité d'aucun de ses titres, du moins dans ses Ecrits ; & l'on fait que M. de Voltaire

répétoit fans cesse dans les siens, qu'il étoit Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & ancien Chambellan du Roi de Prusse. M. de Voltaire avoit besoin de crier qu'il nourrissoit ses Vassaux, pour étouffer les cris des Libraires qu'il avoit trompés & ruinés ; il avoit besoin de prêcher la tolérance, pour faire oublier les persécutions odieuses qu'il exerçoit contre tous les Gens de Lettres qui ne respectoient pas ses opinions ; il avoit besoin de parler de l'Eglise de campagne qu'il a fait bâtir, pour tempérer l'indignation de l'Eglise universelle qu'il ne cessoit de déchirer ; il avoit besoin, &c.



Soyons de bonne foi. Quel Homme de Lettres, à la place de M. de Pompignan, eût supporté, avec autant de modération & de patience que lui, les satyres de M. de Voltaire, quelquefois plaisantes, souvent atroces, & toujours injustes ? Une des moins aigres, quoiqu'elle eût pour but de ridiculiser ce respectable Littérateur, & de le faire passer pour fou, est celle qui a pour titre : *Extrait des*

nouvelles à la main de la ville de Montauban, en Quercy, ce 1 Juillet 1769. Nous croyons devoir la rapporter en faveur de ceux qui ne la connoissent pas. Elle leur donnera une idée de sa maniere de critiquer.

« Les parens de M. Le Franc de Pompignan,
 » qui demouroit pour lors à Paris, lui dépu-
 » terent en poste un Avocat de Montauban, &
 » lui enjoignirent de s'informer exactement de
 » sa santé, & d'en faire un rapport juridique.
 » Ledit Avocat, accompagné d'un témoin irrê-
 » prochable, alla à Paris, & se transporta chez
 » le malade. Il le trouva debout, à la vérité,
 » mais les yeux un peu égarés & le poulx élevé.
 » Le patient cria d'abord devant les deux Dé-
 » putés : *Jéhova, Jupiter, Seigneur!*

« — Je ne suis qu'un Avocat, répondit le
 » voyageur; je ne m'appelle point *Jéhova*. —
 » Avez-vous vu le Roi? dit le malade. — Non,
 » Monsieur, je viens vous voir. — Allez dire au
 » Roi, de ma part, reprit le sieur malade,
 » qu'il relise mon Mémoire, & portez-lui le
 » catalogue de ma Bibliotheque. — L'Avocat
 » lui conseilla de manger de bons potages, de
 » se baigner, & de se coucher de bonne-heure,

» A ces mots, le patient eut des convulsions;
 » & dans l'accès il s'écria :

Créateur de tous les êtres,
 Dans ton amour paternel,
 Pour nous former tu pénètres
 Dans l'ombre du sein maternel. (*)

» Eh ! Monsieur, dit l'Avocat, pourquoi me
 » citez-vous ces détestables Vers, quand je vous
 » parle raison ? Le malade écuma à ce propos ;
 » & grinçant des dents, il dit :

Le cruel *Amalec* tombe
 Sous le fer de *Josué* ;
 L'orgueilleux *Jabin* succombe
 Sous le fer d'*Abinoé* ;
Issacar a pris les armes,
Zabulon court aux alarmes. (**)

» L'Avocat versa des larmes en voyant l'état
 » lamentable du patient. Il retourna à Mon-
 » tauban ; & la famille étant certaine que le
 » malade étoit *mentis non compos*, fit inter-
 » dire le sieur Le Franc de Pompignan, jus-

(*) *Poésies sacrées.*

(**) *Ibid.*

» qu'à ce qu'un bon régime pût rétablir la fanté
 » d'icelui. »

On s'est amusé, dans le tems, de cette bouffonnerie; on a ri des *quand*, des *si*, des *pourquoi* du même Ecrivain; mais l'indignation de toute ame honnête n'en a pas moins été émue, & la postérité n'en fera pas moins révoltée contre l'Auteur de ces odieuses turupinades. Les Vers que cite ici M. de Voltaire, sont les plus foibles qu'il ait pu trouver dans le Recueil des Poésies de M. de Pompignan: mais qu'auroit-il pensé de la justice de celui qui, pour donner une idée des siens, & de sa manière de traduire ou d'imiter les divines Ecritures, n'auroit cité que ceux-ci?

Je me suis fait une étude
 De connoître les mortels;
 J'ai vu leurs chagrins cruels
 Et leur vague inquiétude,
 Et la secrette habitude
 De leurs penchans criminels.
 L'artiste le plus habile
 Fut le moins récompensé;
 Le serviteur inutile
 Etoit le plus caressé;
 Le juste fut traversé,

Le méchant parut tranquille. ...
Rien de nouveau sur la terre ;
On verra ce qu'on a vu :
Le droit affreux de la guerre
Par qui tout est confondu ;
Et le vice & la vertu
En butte aux coups du tonnerre. (*)

Y a-t-il rien d'aussi profaïque & de si peu élégant que ce morceau ?

Dans la dernière des Notes qui suivent la pièce de Vers qui a pour titre, *les Cabales*, M. de Voltaire, après avoir reproché à Boileau d'avoir toujours attaqué des personnes dont il n'avoit pas le moindre sujet de se plaindre, avance hardiment que, pour lui, il s'est toujours borné à repousser les injures & les calomnies des Auteurs de son tems ; comme si M. de Pompignan, les deux Rousseau, M. de Mauvertuis, M. de Montesquieu, M. Gresset, & tant d'autres illustres Ecrivains, contre lesquels il s'est si souvent déchaîné, l'avoient *injuré*, *calomnié*, ou même *attaqué* ? Mais comment a-t-il osé comparer ses Satyres à celles de Boileau, où l'honneur des plus plats Poètes

(*) *Précis de l'Ecclésiaste*, par M. de Voltaire.

est toujours respecté, tandis que presque toutes les dernières Epîtres de Voltaire n'ont d'autre but que d'outrager, d'avilir, de rendre odieux les Gens de Lettres qu'il y attaque? Et encore, avec quelles armes les attaque-t-il? par des mensonges, par des calomnies, par des accusations qui font frémir. C'est étrangement avilir la littérature, que d'en faire un greffe criminel, que de fouiller d'opprobres scandaleux des ouvrages qui ne devroient être que des dépôts de gloire, de lumieres ou d'instructions. Comme on a laissé subsister toutes ces horreurs, toutes ces impostures, dans les Editions posthumes des Œuvres de cet Ecrivain célèbre, nous croyons ne pouvoir mieux terminer notre Collection, que par une courte apologie des Auteurs qu'il a si indignement attaqués. Les personnes qui s'intéressent à l'honneur, à la gloire littéraire de notre nation, nous sauront gré de notre zele à cet égard. Malgré l'enthousiasme des admirateurs de M. de Voltaire, il subsiste encore parmi nous des cœurs honnêtes que l'indé- cence révolte, & des esprits justes, qui aiment à être éclairés sur les injustices ou les erreurs de cet Ecrivain. Nous présenterons un tableau

succinct, mais fidele, de ses querelles avec les Littérateurs devenus l'objet de sa haine, pour n'avoir pas plié sous son despotisme, ou pour avoir combattu ses opinions; & nous ne ferons pas difficulté de puiser dans un Ouvrage (*) dont l'Auteur paroît avoir eu le même but. Mais, avant d'entrer dans le détail de ces Anecdotes, nous protestons avec assurance que nous sommes très-éloignés de vouloir affoiblir les éloges dus aux productions de M. de Voltaire, qui n'attaquent ni la Religion ni les réputations.

*APOLOGIE de quelques Gens de Lettres,
injustement diffamés par Voltaire.*



Jean-Baptiste ROUSSEAU.

C'EST un de nos Poètes que M. de Voltaire a le plus décriés. Il n'est point de vice ni

(*) *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire*, par M. l'Abbé S***, de Calres, publié à Paris en 1771, sous le nom de Genève,

de crime qu'il ne lui ait imputés. Nous sommes dispensés de raconter l'origine de cette haine ; J.-B. Rousseau nous l'apprend lui-même dans la *Lettre* que nous avons rapportée, tome III, p. 128.

Dans une *Épître sur la calomnie*, à Madame la Marquise du Châtelet, M. de Voltaire, après s'être élevé avec force contre les Médifans & les Calomniateurs, prodigue lui-même les médisances & les calomnies les plus atroces contre Rousseau, qu'il peint ainsi :

Ce vieux Rimeur couvert d'ignominies,
 Organe impur de tant de calomnies,
 Cet ennemi du public outragé,
 Puni sans cesse & jamais corrigé ;
 Ce vil *Rufus*, que jadis votre pere
 A, par pitié, tiré de la misere,
 Et qui bientôt, serpent envenimé,
 Piqua le sein qui l'avoit ranimé :
 Lui qui, mêlant la rage à l'imprudence,
 Devant *Thémis* accusa l'innocence ;
 L'affreux *Rufus*, loin de cacher en paix
 Des jours tissus de honte & de forfaits,
 Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
 D'un feu mourant les pales étincelles. . .
 Le malheureux, délaissé des humains,
 Meurt du poison qu'ont préparé ses mains.

N'est-ce pas bien prêcher contre la médi-

fance & la calomnie, que de peindre ainsi un Poëte généralement reconnu pour l'Horace François? Qu'on juge des motifs du Prédicateur! une ame honnête s'exprime-t-elle ainsi? N'est-on pas forcé de croire qu'une Muse si remplie de fiel dans ses déclamations, annonce plus de disposition à tomber dans le vice qu'elle reproche, que de talent pour en inspirer l'horreur? Peut-on reprocher à Boileau la plus petite des personnalités qu'offrent ces Vers pleins de virulence? Rousseau y est accusé d'ingratitude envers M. le Baron de Breteuil, pere de Madame du Châtelet, tandis que les bienfaits du Seigneur, & la reconnoissance du Poëte les ont accompagnés au tombeau. Voyez, tome III, p. 131, la maniere dont Rousseau répondit lui-même, dans le tems, à cette calomnieuse imputation.

Dans d'autres, Voltaire l'accuse d'hypocrisie, & l'apostrophe ainsi :

Si tu veux, faux Dévot, séduire ton Lecteur,
Au miel d'un froid discours mêle un peu moins d'ail-
leur ;
Que ton orgueil jaloux parle un plus doux langage ;
Singe de la vertu, masque mieux ton visage.

Les malheurs de Rousseau, dont la cause étoit alors un problème, qui ne l'est plus aujourd'hui, n'exigeoient-ils pas quelques ménagemens? *res est sacra miser*: & ses talens admirés sans aucune contradiction ne suffisoient-ils pas pour arrêter les emportemens d'une Muse aussi injuste que celle de M. de Voltaire? Il n'est pas jusqu'aux Lettres de notre Horace qu'il n'ait cherché à avilir par les plus excessives critiques. « Ceux qui ont fait, dit-il, imprimer les » *Lettres de Rousseau*, devoient, pour son » honneur, les supprimer à jamais: elles sont » dépourvues d'esprit, & très-souvent de vé- » rité. Elles se contredisent: il dit le pour & » le contre; il loue & déchire les mêmes per- » sonnes; il parle de Dieu à des gens qui lui » donnent de l'argent; il envoie des satyres à » *Brossette* qui ne lui donne rien. »

Rousseau ne s'attendoit pas sans doute qu'on recueillerait ses Lettres, & qu'on les mettroit au jour. Elles étoient le fruit d'un commerce avec quelques amis particuliers. On sait que dans ces sortes d'écrits c'est le cœur qui parle, & non l'esprit qui cherche à briller. D'ailleurs,

si les Lettres de Rousseau honorent peu sa plume, elles ne font aucun tort à son ame; car il s'en faut de beaucoup qu'elles justifient du côté des sentimens l'idée qu'en donne son ennemi; elles portent au contraire un certain caractere de grandeur & d'honnêteté qui inspire de l'estime pour l'Auteur. On auroit rendu un plus grand service à M. de Voltaire, si l'on n'eût point fait imprimer les siennes. Les injures ou les basses adulations dont elles fourmillent, les font tomber des mains du lecteur révolté. Qu'on en juge par ces seuls traits contre Rousseau:

« On m'assure que le *Desfontaines* des Poëtes;
 » *Rousseau*, est chassé sans retour de chez le
 » Duc d'*Aremberg*. . . . Est-il vrai que ce misé-
 » rable soit protégé par Madame la Princesse
 » de *Carignan*? . . . Franchement *Rousseau*
 » me paroît un pauvre homme; je suis hon-
 » teux de savoir qu'il existe Les nuages que
 » les *Rousseaux* veulent élever du sein de la
 » fange où ils rampent, ne viennent pas jusqu'à
 » moi. Je crache quelquefois sur eux; mais c'est
 » sans y songer Est-il vrai que *Rousseau*
 » est mort? Il avoit trop vécu pour sa gloire &

Tome IV.

Y.

*est une
 haute
 lignée
 est une
 exaltée*

*de parler ainsi des honnêtes
 gens, même il seroit une
 chose de le dire d'un mauvais
 homme*

» pour le repos des honnêtes gens. . . . J'ai parlé
 » de ce scélérat comme un honnête homme doit
 » parler d'un monstre. » N'est-ce pas ici le cas
 de le dire, d'après M. de Voltaire lui-même,
 que *les Lettres humaines sont devenues très-*
inhumaines ?

Ailleurs (*) il accuse Rousseau de n'avoir pas
 cessé de faire des Epigrammes malignes contre
 ses meilleurs amis ; une entre autres , qu'on
 trouve dans son *Porte-feuille*, contre M. l'Abbé
 d'Olivet, qui avoit, dit-il, formé le projet de
 le faire revenir en France.

Cette accusation a été démentie par M. l'Abbé
 d'Olivet lui-même, dans une Lettre insérée dans
 les *Récreations littéraires*, dont voici un extrait :
 « Le *Porte-feuille de Rousseau* est une bro-
 » chure imprimée en Hollande, contenant quel-
 » ques Vers qui sont de lui, & beaucoup d'au-
 » tres qu'on a tort de lui attribuer. De ce nom-
 » bre est une Epigramme sur mon *Histoire de*
 » *l'Académie*. . . . Elle est d'un nommé Mahuet,

(*) Siècle de Louis XIV. *Catalog. des Ecriv. art. La Mothe-Houdart,*

» Avocat de Reims , qui avoit un frere chargé
 » des affaires de M. le Duc d'*Aremberg* , & qui
 » alloit souvent à Bruxelles où je l'ai vu. »

Pour mettre le comble à son injustice , M. de Voltaire s'obstine , en vingt endroits de ses Ouvrages , d'attribuer à son ennemi les fameux couplets qui le firent bannir , quoiqu'il soit convenu qu'il y avoit un parti furieux & acharné contre *Roussseau* ; & que , lorsqu'on est dominé par l'esprit de parti , plusieurs Tribunaux , & même des Corps plus nombreux , peuvent commettre de très-violentes injustices (*) ; quoiqu'il ait lui-même avancé qu'il n'est pas permis de consigner dans un livre des accusations criminelles , & de s'ériger en délateur , sans des preuves juridiques (**); quoiqu'enfin il ne pût douter de l'innocence de cet illustre & malheureux Poëte , depuis la publication du Mémoire de M. Boindin , Procureur Général des Trésoriers de France , qui , selon M. de Vol-

(*) Ibid. art. *Roussseau*.

(**) Ibid. art. *Saurin*.

taire, étoit très-instruit de cette affaire, & qui étoit lui-même maltraité dans ces Couplets. On fait que ce fut en 1752, que ce Magistrat laissa, en mourant, ce Mémoire très-circonfancié, pour prouver que Rousseau avoit été condamné injustement ; on fait aussi que Rousseau ne cessa de protester de son innocence, & qu'il renouvela cette protestation au lit de mort, avant de recevoir le Viatique. Voici de quelle maniere M. de Voltaire a prétendu affoiblir ce dernier témoignage : « Ce qui vous fait » suspendre votre jugement, (dit-il dans ses » *Mélanges*, à un Membre de l'Académie de » Berlin) c'est la dévotion dont Rousseau voulut » couvrir, sur la fin de sa vie, de si grands éga- » remens Que voulez-vous que je vous » dise ? La Brinvilliers étoit dévotte, & alloit à » confesse après avoir empoisonné son pere, & » elle empoisonnoit son frere après la confes- » sion. »

X
X
Quelle animosité ! quel acharnement ! & à qui devoit-il moins convenir qu'à un homme qui a produit des Ouvrages pires que les Couplets ? Ces Couplets n'attaquoient que des par-

X ricultiers; & qui est-ce que M. de Voltaire n'a pas attaqué?

Ici le défaut de justesse se fait autant sentir que la haine qui le produit. Si la Brinvilliers prit le masque de la piété pour couvrir ses crimes, ce fut quand l'hypocrisie pouvoit la servir à écarter les soupçons; mais Rousseau fit entendre le langage de l'innocence & de la vérité, dans un tems & dans un pays où il n'avoit plus rien à craindre. D'ailleurs, ce ne fut point au moment de la mort que la Brinvilliers chercha à tromper le public sous le voile de la Religion; n'ayant plus d'espoir, ses derniers instans furent marqués, dit-on, par le plus vif & le plus sincère repentir.



MAUPERTUIS.

On a vu (tom. III, p. 292.) M. de Voltaire aux genoux de ce Philosophe estimable, pour le prier de corriger les fautes qui pouvoient lui être échappées dans ses *Éléments de la Philosophie de Newton*; on l'a vu s'honorer d'être au nombre de ses Disciples, & lui prodiguer

les éloges de l'estime & de la reconnoissance. Quelques années après, étant à la Cour du Roi de Prusse, & ne pouvant lui pardonner la faveur particuliere dont le Monarque l'honoroit, il se déclara & se déchaina contre lui, dans une dispute élevée contre ce Philosophe, alors Président de l'Académie de Berlin, & Koenig, Professeur de Philosophie à Francker en Frise, & Membre de la même Académie. Voici le sujet de cette dispute dont le récit n'est point étranger à un Recueil d'anecdotes littéraires.

M. de Maupertuis avoit fait imprimer un Mémoire sur les loix du mouvement & du repos, déduites d'un principe métaphysique. Ce principe est celui de la moindre quantité d'action, c'est-à-dire que, « dans le choc des » corps, le mouvement se distribue de maniere » que la quantité d'action que suppose le chan- » gement arrivé, est la plus petite qu'il soit » possible. Dans le repos, les corps qui se tien- » nent en équilibre, doivent être tellement situés, » que s'il leur arrivoit quelque petit mouve- » ment, la quantité d'action seroit la moindre. » Koenig, qui avoit été le protégé, l'admirateur, le traducteur & l'ami de M. de Maupertuis,

entreprit d'ébranler ce système, & s'efforça d'en attribuer la gloire à Leibnitz. Pour cet effet, il cita un fragment d'une Lettre de ce Philosophe Allemand, pour prouver qu'il avoit connu cette loi du *minimum*.

Un procédé de cette espece ne pouvoit qu'irriter M. de Maupertuis. Se voir soupçonné de plagiat, s'en voir même accusé publiquement, étoit une insulte difficile à digérer pour un homme qui se sentoit capable d'inventer, & qui étoit réellement l'inventeur de la découverte qu'il avoit publiée. Il se modéra cependant; il écrivit poliment à Koenig, pour le prier de vouloir bien lui indiquer l'original de cette prétendue Lettre.

Le Professeur de Hollande répondit que la Lettre dont il avoit rapporté le fragment, lui avoit été communiquée par un homme (*) qui avoit été décapité à Berne quelques années auparavant. M. de Maupertuis ne négligea rien pour découvrir la vérité. Il s'adressa à M. de

(*) Cet homme étoit le célèbre Henzi, Chef de la Conjuraton de Berne, dont Koenig étoit le complice; ce qui obligea ce dernier à s'enfuir en Hollande.

Paulmi, alors Ambassadeur de France en Suisse; afin qu'on fit des recherches exactes dans les papiers de cet homme, qui avoient été recueillis avec soin, & consignés dans les Archives de la Ville de Berne. Le Roi de Prusse écrivit aussi aux Magistrats de Berne pour le même sujet. Toutes les recherches furent inutiles : la prétendue Lettre de Leibnitz ne se trouva nulle part.

M. de Maupertuis, indigné de la manœuvre employée contre lui, s'adressa aux Membres de l'Académie qu'il présidoit, pour avoir raison d'une pareille injustice. Alors l'Académie somma plusieurs fois le Professeur de Hollande de produire l'original de la Lettre qu'il avoit citée; & Koenig n'ayant pu satisfaire à la demande qu'on lui faisoit, l'Académie prononça, le 15 Avril 1752, que le fragment avoit été supposé.

On ne se feroit pas attendu que M. de Voltaire, que le Roi de Prusse avoit exhorté de ne prendre aucune part à cette querelle, que M. de Maupertuis avoit obligé dans tant d'occasions, soit à Paris, soit à Berlin, se fût déclaré contre son compatriote & son ami, en faveur d'un étranger convaincu de fausseté, &

de plus, l'implacable ennemi de Madame du Châtelet. Il le fit cependant, soit qu'il fût jaloux de l'extrême considération que le Roi de Prusse avoit pour M. de Maupertuis; soit que ce zéléteur de tous les genres de gloire, & de tous les titres d'honneur, fût fâché qu'on eût choisi un autre que lui-même pour Président de l'Académie de Berlin; soit que son caractère inquiet, inconstant, ami du trouble, l'emportât sur les motifs d'honneur & de reconnoissance qui auroient dû le retenir.

Il entra donc en lice, & fit d'abord paroître un Mémoire sous le titre de *Réponse d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris*, dans lequel il prétendoit que le principe de la moindre action étoit démontré faux; que Koenig avoit fait voir que ce principe avoit été connu de Leibnitz; que M. de Maupertuis avoit forcé quelques Membres de l'Académie de Berlin de rendre un jugement odieux contre ce Professeur; & qu'ainsi il avoit été convaincu non-seulement d'erreur & de plagiat, mais d'avoir abusé de sa place pour persécuter un honnête homme.

Le Roi de Prusse fut indigné contre cet Ecrit,

le traita publiquement de Libelle ; & ne doutant pas que Voltaire n'en fût l'Auteur, il entreprit d'y répondre lui-même. Cette Réponse parut sous ce titre : *Lettre d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris*. C'est une Apologie complete de M. de Maupertuis, qui pour lors étoit dangereusement malade. Si M. de Voltaire eût été sage, il n'eût pas poussé plus loin ses attaques. Mais il publia l'*Akakia*, à la suite duquel on trouve un prétendu *Décret de l'Inquisition*, & un Jugement des *Professeurs du College de Sapience*, trois Libelles où il manque à toutes les règles & à tous les égards. Celui qu'il avoit regardé jusques-là comme son Maître, y est traité d'*écolier*, d'*homme dur & injuste*, d'*ignorant*, d'*ingrat*, de *fou*. Ce fut à l'occasion de ce Libelle, brûlé le 4 Décembre 1752, par la main du Bourreau, dans toutes les places de Berlin, que le Roi de Prusse dit à l'Auteur ces humiliantes paroles : *Je ne vous chasse point, parce que je vous ai appelé ; mais je vous défends de reparoître devant moi.*

M. de Voltaire sentant que Berlin ne pouvoit plus être un séjour agréable pour lui, demanda la permission d'aller à Plombieres prendre les

eaux. Ce fut alors que le Roi de Prusse lui écrivit cette Lettre, pleine de sagesse & de grandeur.

« Vous êtes bien le maître de quitter mon
 » service quand vous voudrez ; mais, avant de
 » partir, faites-moi remettre le Contrat de
 » votre engagement, la Clef & la Croix, & le
 » volume de Poésies que je vous ai confié. Je
 » souhaiterois que mes Ouvrages eussent été
 » seuls exposés à vos traits & à ceux de Koenig ;
 » je les sacrifie de bon cœur à ceux qui croient
 » augmenter leur réputation en diminuant celle
 » des autres. Je n'ai ni la folie, ni la vanité de
 » certains Auteurs. Les cabales des Gens de
 » Lettres me paroissent l'opprobre de la Litté-
 » rature. Je n'en estime pas moins les honnêtes
 » gens qui les cultivent ; les Chefs des cabales
 » sont les seuls avilis à mes yeux. »

M. de Voltaire tâcha de se rapprocher du Roi par des marques de repentir, & y réussit à un certain point. Il partit ; mais, au lieu d'aller à Plombières, il se rendit à Francfort, où il publia une Satyre contre le Roi de Prusse. Alors ce Prince irrité, non de cette Satyre, mais de ce qu'un homme, si faux & si méchant, por-

toit encore ses Ordres , le fit arrêter à Francfort , jusqu'à ce qu'il eût rendu la Croix , le Contrat & le volume de Poésies. M. de Voltaire rendit au Résident de Prusse la Clef & la Croix des Ordres dont il étoit décoré , & promit de rendre le reste quand il auroit reçu ses malles. Le Magistrat de Francfort , pour le traiter avec quelque douceur , lui laissa la faculté de se promener dans la ville , en exigeant de lui une promesse par écrit , qu'il n'en sortiroit pas sans permission , ou sans avoir rendu ce qu'on lui demandoit. Il promit tout & ne tint rien ; car on apprit bientôt après qu'il s'étoit enfui de la ville. On dépêcha après lui des soldats qui le ramenerent. Il fut mis en prison , & gardé par un détachement de dix Grenadiers. Devenu libre , il n'a cessé de déclamer contre M. de Maupertuis ; & s'il n'a osé rien publier , de son vivant , contre le Roi de Prusse , ses *Mémoires* posthumes prouvent du moins que sa réconciliation avec ce Prince n'étoit de sa part rien moins que sincère.



L'Abbé DESFONTAINES.

C'est le premier Journaliste contre lequel

M. de Voltaire s'est permis des personnalités & des imputations diffamatoires. Rien n'étoit cependant moins capable de produire de tels emportemens, que ce qui en a été le sujet. L'Abbé Desfontaines avoit fait quelques observations critiques, mais honnêtes & modérées, sur *la Mort de César*. M. de Voltaire, accoutumé à ne voir qu'à travers un microscope, & les services qu'il étoit dans le cas de rendre, & les critiques qu'il étoit dans le cas d'effuyer, accusa le Journaliste d'ingratitude, & dès ce moment se déchaîna contre lui.

L'Abbé Desfontaines, accusé par la noirceur & la malignité de ses ennemis, d'un crime contre les mœurs & contre nature, avoit été enfermé à Bicêtre. M. de Voltaire, qui logeoit alors chez M. le Président de Berniere, Parent du Prisonnier, employa son crédit pour lui faire rendre la liberté; il composa même un Mémoire justificatif pour l'opprimé, qu'il appelloit alors son ami; & il fut assez heureux pour faire reconnoître son innocence. On lui rendit même si pleinement justice, que M. le Lieutenant de Police écrivit une Lettre, par laquelle il témoignoit tout son regret d'avoir

été surpris à l'égard de l'ordre qu'il avoit donné pour le faire arrêter. Cette Lettre fut adressée à M. l'Abbé Bignon, Bibliothécaire du Roi, & l'un des Quarante de l'Académie Française, qui la lut dans l'assemblée des Auteurs du *Journal des Savans*, auquel l'Abbé Desfontaines travailloit alors. Voilà la vérité. Qu'on juge après cela ce qu'il faut penser de la maniere dont M. de Voltaire raconte cet événement dans une Lettre imprimée à la suite du *Préservatif*. Nous allons en citer quelques traits.

« Je ne connois l'Abbé Guiot Desfontaines » que parce que M. Tiriot l'amena chez moi » en 1724 » Il paroît peu croyable que M. Tiriot fût dans le cas d'amener chez M. de Voltaire un homme dont le parent, M. le Président de Berniere, hébergeoit alors M. de Voltaire lui-même.

« Je courus à Fontainebleau, tout malade » que j'étois, me jeter aux pieds de mes amis... » Dans une autre Lettre il dit qu'il étoit alors à *Pagonie*. Il faut convenir que personne n'a mieux su farder sa drogue. Dans une troisieme Lettre, adressée à M. l'Abbé Berger, il dit que c'étoit à Versailles qu'il courut solliciter ses amis.

« Pobtins son élargissement, & lui fis avoir
» la permission d'aller à la campagne, chez
» M. le Président Berniere. . . » Nous le répé-
terons : Il est singulier qu'un parent de M. de
Berniere ait besoin de la protection d'un pro-
tégé, pour obtenir la faculté d'être reçu dans sa
famille, sur-tout quand on fait que ce même
Président chassa, peu de tems après, en 1726,
M. de Voltaire de chez lui, pour l'insolence
de ses Discours & de ses Écrits contre le Jour-
naliste qu'il avoit d'abord obligé.

« Savez-vous ce qu'il y fit ? Un Libelle con-
» tre moi. » L'Abbé Desfontaines a assuré &
protesté le contraire. Il fit plus ; il défia, dans
le tems, M. de Voltaire de citer ce Libelle ;
& M. de Voltaire resta muet.

« Il le montra même à M. Tiriot, qui l'obli-
» gea de le jeter dans le feu. » M. Tiriot,
interrogé sur cette accusation, déclara, quoique
ami zélé de M. de Voltaire, qu'il n'avoit jamais
eu connoissance de ce fait, &c.

M. de Voltaire ne s'en est pas tenu là : il n'a
jamais laissé échapper l'occasion de déchirer ce
Journaliste. Peut-on voir rien de plus affreux

que ce qu'il dit de lui dans l'*Anti-Giton*, dans son *Ode sur l'Ingratitude*, &c. Nous ne rapporterons point ces Vers, où les mœurs & la vérité sont également méprisées; nous nous contenterons d'observer que la plume est un poignard entre les mains d'un furieux, & que l'abus que Voltaire a fait de la fienne ne sauroit être expié par la bonté & la beauté de quelques-uns de ses Ouvrages.



LA BEAUMELLE.

On a vu dans l'article de cet Auteur (t. III, p. 383.) l'origine de ses querelles avec M. de Voltaire, & comment celui-ci parvint à le faire enfermer à la Bastille : on a vu comment, au sortir de sa prison, M. de la Beaumelle repoussa les critiques & les calomnies que son ennemi avoit répandues contre lui durant sa captivité.

L'effet de cette Réponse vraiment terrassante fut un silence de cinq ou six ans, après lequel M. de Voltaire recommença les hostilités. Il publia un nouveau Chant à ajouter au Poëme de *la Pucelle*, uniquement pour avoir occasion de décrier ses ennemis. Ce chant forme aujourd'hui

d'hui le dix-huitieme de cet Ouvrage licencieux: L'Auteur, par une noble invention, introduit devant le Roi Charles VII une foule de Gens de Lettres de nos jours, qu'il suppose condamnés aux Galeres. Il fait dire à feu M. Fréron, qu'il place à la tête de ces prétendus Galériens, toutes les sottises imaginables contre ses Confreres, & contre lui-même; ce qui blesse autant la vraisemblance que la vérité. Voici comment il le fait parler sur le compte de M. de la Beaumelle.

Pour le dernier de la noble Séquelle,
 C'est mon soutien, c'est mon cher la Beaumelle;
 De dix Gredins qui m'ont vendu leurs voix,
 C'est le plus bas, mais c'est le plus fidele;
 Esprit distrait, on prétend que parfois,
 Tout occupé de ses œuvres chrétiennes,
 Il prend d'autrui les poches pour les siennes:

Voilà pourtant un Citoyen, un Homme de Lettres, un Pere de famille, formellement accusé d'être un mauvais sujet, un escroc, un voleur; & par qui? par un des Coryphées de notre Littérature, par un Ecrivain qui s'annonce pour l'Apôtre de la Philosophie, pour le défenseur de la vertu! Nous croirions dégrader la

mémoire de M. de la Beaumelle, si nous entreprenions de le justifier à cet égard. Tous ceux qui l'ont connu, savent combien il étoit irréprochable du côté de la probité & de l'honneur. Nous nous bornerons à la réfutation d'une Lettre où M. de Voltaire a réuni les principaux mensonges qu'il a débités & cent fois répétés contre l'Auteur des *Mémoires de Madame de Maintenon*.

Lettre de M. de Voltaire.

Fetncy, 24 Avril 1767.

« Parmi un grand nombre de Lettres anonymes, j'en ai reçu une de Lyon, datée du 17 Avril, commençant par ces mots : *J'ose risquer une quatre-vingt-quinzieme Lettre anonyme.* » Quelle apparence que Voltaire eût en effet reçu ces 95 Lettres anonymes ! Quel est l'homme assez rempli de fiel, assez désœuvré, assez chimérique pour écrire 95 Lettres de suite à un autre homme « Je ? P'ai envoyée au Ministère, qui fait réprimer ces délits. . . » M. de Voltaire l'envoya en effet à M. le Duc de la Vrilliere, accusa M. de la

Beaumelle d'en être l'Auteur, & de lui en avoir envoyé 94 autres dans l'espace d'une année....

« Ceux qui ont dit ou écrit que la Beaumelle étoit Protestant & Prédicant, ne se sont certainement pas trompés; & l'Auteur de la Lettre anonyme a menti quand il a écrit le contraire. »

Cette accusation formée contre un Citoyen, d'être Prédicant dans un pays où les Loix mettent les *Prédicans* sous le joug de la mort, n'est point d'un Philosophe, ni d'un honnête homme. M. de la Beaumelle habitoit alors le pays de Foix.

« On trouve dans les Registres de la Compagnie des Ministres de Geneve, que Laurent Anglivieux, dit la Beaumelle, natif du Languedoc, fut reçu Proposant en Théologie, le 12 Octobre 1745. »

Rien n'est plus odieux que cette imputation. Qui ne la croiroit véritable? Cependant les Registres de la Compagnie des Pasteurs de Geneve furent compulsés d'autorité du Magistrat, à la requête de M. de la Beaumelle; & son nom ne s'y trouva point. De plus, jamais M. de la Beaumelle ne s'est appelé Anglivieux, mais

Angliviel. Cette seule méprise suffiroit pour déceler l'imposture.

« Il prêcha à l'Hôpital & dans plusieurs » Eglises, pendant deux ans. » M. de la Beaumelle n'a passé que dix-huit mois à Geneve. Avant de prêcher les Protestans, il avoit sans doute étudié leurs dogmes pendant quelques mois ; car on fait, & il l'a dit lui-même, dans sa Réponse au *Supplément du Siecle de Louis XIV*, qu'il avoit été élevé dans la Religion Catholique, au College de l'Enfance de Jésus à Alais. Il est né en 1727 : il n'avoit donc, en 1745, que 18 ans. Or, qui pourra croire qu'un adolescent étranger soit admis par le Corps des Pasteurs de Geneve, à prêcher dans plusieurs Eglises ?

« Il fut Précepteur (à Geneve) du fils de » M. de Budé de Boissi. » Fait inventé par Voltaire ; & dans quelle vue ? Pour avilir M. de la Beaumelle : comme si l'emploi de Précepteur étoit avilissant. Mais on fait que Voltaire écrivoit pour tous les Lecteurs, & même pour les sots.

« Il alla ensuite à Copenhague solliciter » une place de Professeur, & fut ensuite chassé

» de Copenhague. » Voici ce que M. de la
Beaumelle répondit à cette calomnie, dans un
Mémoire imprimé en 1752 : « Voltaire se
» trompe, quand il dit que j'ai été chassé du
» Danemarck. Je demandai mon congé, & je
» l'obtins : je ne demandai point de gratifi-
» cation, & le Roi de Danemarck m'en
» accorda une très-considérable. Il ne tient qu'à
» moi de retourner à Copenhague reprendre
» mon poste. J'ai des preuves de ces faits. »

« Si cet homme s'étoit contenté de faire de
» mauvais Sermons, je me dispenserois de
» répondre à la Lettre anonyme, quoiqu'elle
» soit la quatre-vingt-quinzième que j'aie reçue. »
Plaisanterie doublement fautive, en ce qu'elle n'a
nul rapport à ce qui suit, & en ce qu'elle tombe
sur une fautive imputation. M. de la Beaumelle
n'a jamais fait des Sermons.

« Mais la Beaumelle est le même homme qui,
» ayant falsifié l'Histoire de Louis XIV, la fit
» imprimer avec des notes, à Francfort, chez
» Esslinger, en 1752. » M. de la Beaumelle ne
fit point cette édition; c'est le Libraire Esslinger.
D'ailleurs, on a défié M. de Voltaire de citer
un seul endroit qui ne fût fidèlement copié de

Pédition de Berlin, qu'il donna lui-même sous le nom de Francheville.

« Il dit dans ces Notes, en parlant de Louis » XIV & de Louis XV, qu'un Roi qui veut le » bien, est un être de raison. » M. de la Beaumelle ne parle que d'un Roi absolu : il ne falloit pas supprimer le mot *absolu*. Il ne s'agit ni de Louis XIV ni de Louis XV dans cette Note que Voltaire défigure. Au reste, pour abréger cette Lettre, il nous suffira de remarquer que les autres imputations tombent sur les Notes du second & troisieme volume, & que M. de la Beaumelle n'est Auteur que des Notes du premier. Il l'a dit & répété à M. de Voltaire : ce qui n'a pas empêché M. de Voltaire de continuer à lui reprocher les erreurs des deux autres volumes.

« Le Prédicant la Beaumelle, qui osa retourner en France, ne fut puni que par quelques » mois de Bicêtre. » M. de la Beaumelle n'a jamais été à Bicêtre, qui est une prison destinée à l'opprobre, au crime ou à la folie; mais à la Bastille : & tous les Gens de Lettres savent combien Voltaire eut besoin d'employer de manéges pour lui attirer cette punition.

« J'atteste M. le Duc & Madame la Du-
 » chesse de Saxe-Gotha, qu'il s'enfuit de leur
 » Ville Capitale, avec une Servante, après un
 » vol fait à la Maîtresse de cette Servante. »
 M. de Voltaire a répété depuis cette imputa-
 tion odieuse, dans plusieurs de ses Ecrits,
 entr'autres, dans les Notes qui accompagnent
 son *Epître à M. d'Alembert*. C'est le seul de
 tous les Ecrivains, anciens & modernes, qui
 ait osé employer de pareils moyens pour décrier
 ceux qui lui déplaisoient. Ce qui paroît incon-
 testable par les réponses de M. de la Beaumelle
 aux Libelles de Voltaire, c'est que M. de la Beau-
 melle ne s'enfuit point de Gotha, qu'il en partit
 seul, & qu'il fut long-tems en correspondance,
 après son départ, avec un Ministre de cette
 Cour.

La Lettre dont nous venons de présenter des
 extraits, fut envoyée imprimée à M. de la Beau-
 melle. Il étoit alors dans un état de langueur
 qui faisoit craindre pour sa vie. Sa femme ou-
 vrit le paquet; & dans le premier moment de
 son indignation, elle écrivit d'une manière très-
 forte à M. de Voltaire, pour l'engager à désa-
 vouer ces atrocités.

Quinze jours après, le Curé & le Juge de Mazerès, petite ville du Comté de Foix, où M. de la Beaumelle faisoit son séjour, reçurent par la poste, des paquets d'injures, entre autres, un Mémoire où le malade étoit accusé de crime de lèze-Majesté. Ce Mémoire avoit ce titre à jamais flétrissant pour l'Auteur : *Mémoire présentée au Ministère par M. de Voltaire, contre M. de la Beaumelle*. Le pays de Foix & tout le Languedoc furent inondés de Libelles.

Cependant M. de Voltaire devoit une réponse à Madame de la Beaumelle, fille de M. de Lavayssè, célèbre Avocat du Parlement de Toulouse. Il la lui fit, mais pleine d'absynte & de fiel. Loin de défavouer ses calomnies, il renchérissoit, & paroissoit se flatter de venir à bout d'inspirer à la Dame, qu'il flattoit avec adresse, de la haine & du mépris pour son mari.

Peu de jours après, ayant appris que le malade, qui s'étoit un peu rétabli, avoit acquis la Seigneurie du Carlat, petite ville que la naissance de Bayle a rendue célèbre, il envoya aux Consuls & au Curé du lieu, de nouveaux Libelles imprimés, composés contre le nou-

veau Seigneur, & accompagnés d'un Billet manuscrit, encore plus violent, s'il eût été possible, que les Libelles mêmes.

M. de la Beaumelle n'y répondit point. Il se contenta du témoignage avantageux des personnes qu'on vouloit soulever contre lui. Mais, ayant appris que son ennemi l'avoit réellement accusé auprès du Ministre, de lui avoir écrit quatre-vingt-quinze Lettres anonymes dans l'espace d'une année, il crut devoir se justifier, en écrivant au Ministre lui-même, & en lui faisant remarquer qu'ayant écrit, en 1753, des Lettres très-vigoureuses & très-publiques à M. de Voltaire, il n'étoit pas croyable qu'en 1766 il eût pris le masque, pour donner de petites surprises à quelqu'un qu'il avoit battu à coups de massue, douze ans auparavant, aux yeux de toute l'Europe littéraire : il le prioit, en finissant, d'être désormais en garde contre les imputations de son ennemi. La précaution n'étoit pas inutile ; car, peu de tems après, M. de Voltaire essaya d'engager M. le Marquis de Bélestat, Membre de l'Académie des Sciences de Toulouse, à accuser, auprès du Ministre, M. de la Beaumelle d'être l'Auteur d'un Ou-

vrage qui pouvoit lui susciter des affaires. Les Lettres que Voltaire écrivit à ce sujet, sont imprimées dans le *Tableau philosophique* de son Esprit, pag. 117, 118 & 119.



V E R N E T, *Professeur de Théologie à Geneve.*

Les Ecrits de ce Théologien Protestant, en faveur de la Religion Chrétienne, sont généralement estimés ; ils sont même préférés à ceux de M. l'Abbé Bergier, par les personnes qui connoissent les uns & les autres. De là vient sans doute le déchainement de Voltaire contre le Professeur Genevois, & son indifférence à l'égard du Théologien Catholique, contre lequel il ne s'est jamais permis le moindre trait. Peut-être regardoit-il ses productions comme peu capables de nuire aux progrès de l'irréligion ? Et véritablement, elles sont si froides, si ennuyeuses, que les esprits un peu cultivés n'en peuvent soutenir la lecture. Il n'en est pas de même du *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne*, par M. Vernet, ni des *Lettres Critiques d'un Voyageur Anglois*, du même Auteur. Ces deux Ouvrages, pleins de zèle &

de raison, intéressent par une infinité d'observations piquantes, qui réveillent l'attention en même tems qu'elles éclairent l'esprit.

M. Vernet entra en commerce de Lettres avec Voltaire, dès l'année 1733. Ce commerce fut interrompu pendant près de dix ans. Il recommença en 1744, pour souffrir encore une interruption de quelques années. Au mois de Mai 1755, M. de Voltaire alla fixer son séjour aux *Délices*, près d'une maison de campagne de M. Vernet. L'amitié qui régnoit entre eux se resserra, par la facilité qu'ils avoient de se voir l'un & l'autre. Cette amitié auroit duré plus long-tems, si Voltaire n'eût fait un crime à son ami d'avoir de la Religion, & de n'être pas de son avis dans les conversations qu'ils avoient ensemble à ce sujet. Le Professeur de Théologie ne pouvant soutenir plus long-tems ses railleries sur les choses les plus saintes, quoiqu'il eût promis de ne plus mêler la Religion dans ses discours, prit le parti, dès 1757, de cesser de le voir : *Opitulandum amicis, sed usque ad aras*. Alors, rendu en quelque sorte à lui-même, & dispensé des ménagemens que la Société impose, M. Vernet ne se fit point

de scrupule de relever les erreurs dans lesquelles l'Auteur de l'*Essai sur l'Histoire universelle* étoit tombé sur l'article Calvin, & sur la ville de Geneve. L'Historien avoit poussé les choses trop loin; & le Professeur crut se devoir à lui-même de défendre sa Secte & sa Patrie. Il adressa, pour cet effet, à M. Formey, une Lettre, qu'il le prioit d'insérer dans sa *Bibliothèque Germanique*. M. de Voltaire en fut instruit; & dès-lors M. Vernet ne fut plus à ses yeux qu'un sot, un ignorant, un hypocrite. Nous ne citerons point ni le portrait odieux qu'il en fait dans la Piece de Vers intitulée, *l'Hypocrisie*, ni les injures grossières qu'il lui dit dans *la Guerre de Geneve*; nous nous contenterons de rapporter quelques morceaux de la Réponse de M. Vernet, au premier Libelle que M. Voltaire publia contre lui. Ils suffiront pour faire juger si ce Genevois est tel qu'il a plu à Voltaire de le représenter dans ses Pamphlets.

» Quand je relis ses Lettres (*), &

(*) Voltaire, dans une Lettre du 14 Sept. 1733, lui disoit en propres termes : « Je vous serai encore plus obligé si vous voulez bien m'écrire quelquefois : vous m'avez fait aimer votre personne & vos Lettres. »

& que je me rappelle les sentimens qu'il me témoignoit autrefois, j'apprends le cas qu'on doit faire de ses louanges comme de ses satyres. Puisqu'il est aussi prodigue des unes, que des autres, on doit aussi peu se glorifier des unes, qu'être piqué des autres. Ce n'est pourtant pas moi qui ai changé d'état, ni de caractère. La variation vient de lui. Il a changé de rôle dans ses Ecrits, en ne respectant plus ce que tout le monde doit respecter; il a bien fallu aussi que je tinsse un autre langage, non sur sa personne & ses talens, à qui j'ai toujours rendu justice; mais sur l'abus qu'il est venu faire ici de nos presses. . . . Il n'a pas dû compter que lorsqu'il s'émanciperoit dans ses Livres, il trouveroit en moi l'indulgence d'un Prévaricateur.

En effet, dès que j'appris, au mois de Fév. 1755, qu'il alloit s'approcher de nous, je lui envoyai au Château de Prangin, où il passoit l'hiver, mon *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne*, pour tâcher de lui donner des idées saines du Christianisme; & je pris la liberté d'y joindre une Lettre raisonnée, pour l'engager à garder sur ces matieres une sage circonspection, tant dans ses discours que dans ses Ecrits, s'il

vouloit être vu de bon œil de tout le monde. Il me répondit que *ce que j'écrivois sur la Religion étoit fort raisonnable; qu'il adoroit la Religion; qu'il détestoit seulement l'intolérance & le fanatisme; qu'il respectoit nos Loix religieuses; & qu'il aimoit notre République, &c.*

« Son premier langage, en arrivant ici, fut assorti à ce qu'il m'avoit écrit. *Il ne cherchoit, disoit-il, que le repos; il avoit besoin de s'approcher d'un grand Médecin; M. Tronchin devoit prendre soin de son corps, & moi de son ame.....*

Quand je vis qu'il manquoit à ses engagements, je compris, dès la fin de 1756, que la bien-séance ne me permettoit plus d'aller chez lui, & que mon devoir m'appelloit à lui résister. Il essaya de m'en détourner; je répondis d'un ton ferme; j'allai mon chemin; & je commençai par donner une Lettre sur le Chapitre intitulé, *Geneve & Calvin*, où, sans sortir des bornes d'une honnête critique, je prouvai que ce Chapitre est plein d'erreurs.....

» Le motif de mes anciennes liaisons avec M. de Voltaire, loin de devoir m'arrêter, m'imposoit à cet égard une obligation particulière d'élever ma voix en faveur de ma Patrie

& de la Religion. Plus il m'avoit prodigué de caresses, plus il m'importoit de montrer que ces caresses ne m'avoient pas séduit. J'ai découvert les légéretés de quelques Encyclopédistes; j'ai dévoilé les ruses de quelques autres, en m'en tenant toujours à combattre l'Ecrit, sans toucher à l'Ecrivain. Je me suis appuyé de raisons & de faits. Je crois avoir dit des choses vraies, fortes, utiles, assorties au tems où nous sommes, & bien convenables à l'état présent de notre Eglise, & même de toute la Chrétienté.....

» M. de Voltaire assure qu'il n'a *jamais attaqué personne*. Je voudrois bien, pour son honneur, que personne ne s'en plainût. Il m'avertit en même tems *qu'il est dangereux quand on l'attaque*. Je le crois d'autant mieux, que je suis convaincu qu'il est dangereux, lors même qu'on ne l'attaque pas.

» J'ai bien cru que mon Livre lui déplairoit. Il contient des vérités & des réflexions qui ne font ni honorables ni agréables pour nos Philosophes modernes, & qui par conséquent ne pouvoient que déplaire à leur Coryphée. Je pouvois donc m'attendre à une critique, sinon piquante du moins raisonnée. Mais qu'un homme,

aussi célèbre que M. de Voltaire, emploie contre moi des invectives & des turlupinades si indécentes ; qu'il compose un vrai Libelle diffamatoire, où il ose attaquer ma probité, & faire un usage aussi malin qu'absurde de quelques-unes de mes Lettres ; où il cherche même artificieusement à me susciter des ennemis de plus d'une sorte, &c. c'est, je l'avoue, un degré d'abaissement où je ne l'attendois pas : quoiqu'à dire vrai, on peut tout attendre de lui, après la manière dont il a déchiré depuis peu M. Nedhan, homme aussi estimable par son bon caractère que par son savoir. Cela vérifie une remarque du *Spéctateur Anglois*, qui est que, par une longue habitude de profanation, le sens moral s'émousse, le génie même s'abâtardit. »

Cette réponse, aussi modérée que raisonnable, mit M. de Voltaire en fureur, & attira à M. Vernet des injures encore plus virulentes que les premières. Il dédaigna de les repousser, disant pour raison que ses mœurs & sa conduite étoient trop connues de ses Concitoyens, pour que les calomnies de Voltaire pussent lui enlever l'estime d'un seul honnête homme.

L'Abbé

L'Abbé NONOTE.

On lit dans les *Lettres de Voltaire sur Œdipe*,
« que ceux qui se donnent la peine de lui mon-
» trer ses fautes & ses erreurs, lui feront tou-
» jours beaucoup d'honneur & même de plaisir.
» Si je ne puis, ajoute-t-il, profiter, dans le
» moment, de leurs observations, elles m'éclair-
» reront du moins pour les premiers Ouvrages
» que je pourrai composer, &c. » Il avoit dit,
quelques pages avant, pour s'excuser d'avoir
repris plusieurs fautes dans *Corneille* : « Et
» quelles fautes voudroit-on que l'on relevât ?
» Seroit-ce celles des Auteurs médiocres, dont
» on ignore tout jusqu'aux défauts ? C'est sur
» les imperfections des grands hommes qu'il
» faut attacher sa critique. »

D'après cela, M. l'Abbé Nonote ayant appercu
beaucoup d'erreurs dans l'*Essai sur l'Histoire
générale* de M. de Voltaire, crut pouvoir les
relever, en mettant beaucoup d'honnêteté dans
sa critique, & en montrant pour M. de Vol-
taire tous les égards qu'on doit aux grands talens.
C'est ce qu'il exécuta dans deux vol. in-12,
qu'il publia en 1762, sous le titre d'*Erreurs de*
Tome IV. A a

M. de Voltaire. Mais comme tout ce qui bleffoit l'amour-propre de cet Ecrivain ne manquoit jamais d'échauffer sa bile, M. de Voltaire ne lui tenant aucun compte de son honnêreté, lui prodigua dans sa réponse les personnalités les plus odieuses, les injures les plus grossières, & les imputations les plus destituées de vérité. Depuis il ne laissa échapper aucune occasion de le rendre ridicule, & de le diffamer, quoiqu'il eût dit dans la Préface d'*Alzire*, qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses Ecrits, ne doit jamais répondre aux critiques; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Mais quel Auteur s'est moins embarrassé que lui de se contredire, & de mépriser le Public? Ce qui doit éclairer la partie judiciaire de ce Public dont il s'est si souvent moqué, c'est de voir le Chef de la Littérature Françoisse, l'Apôtre de la tolérance & de l'honnêreté, le Coryphée de la Philosophie, le Précepteur des Rois, le Zélateur de la vertu, parler le langage des Halles, à l'égard d'un homme qui n'a employé contre lui que celui de la poli-tesse & de la raison. Nous ne citerons pas toutes

les sottises qu'il en a dites ; elles formeroient près d'un volume : il nous suffira d'observer qu'il l'a traité d'*Ignorant*, d'*Oison*, d'*Insolent*, d'*Impudent*, de *Libelliste*, d'*Energumene*, de *Fripon*, de *Monstre*, de *plus vil des hommes*, de *petit Monsieur*, de *petit Nonote*, d'*excrément de la nature humaine*, d'*homme lâche*, de *filz d'un Scieur de bois* & d'*une Blanchisseuse*, &c.

Il est pourtant notoire que M. l'Abbé Nonote tire son origine d'une des familles de Besançon les plus respectables par l'ancienneté de leur noblesse. Mais, comme on auroit peine à croire que M. de Voltaire ait osé hasarder cette dernière qualification, voici quelques-uns des passages où il l'a répétée : « Quelques Lecteurs » seront bien-aîsés de savoir quel est cet Au- » teur. (*) *Jacques Nonote*, âgé de 54 ans, est » né à Besançon, d'un pauvre homme qui étoit » Fendeur de bois & Crocheteur. Il paroît à » son style qu'il n'a pas dégénéré. Sa mere étoit » Blanchisseuse. Le petit *Jacques* ayant fait le » métier de son pere à la porte des Jésuites, » & ayant montré quelques dispositions pour

(*) Mélang. de Volte. t. 3.

„ l'étude, fut recueilli par eux, & fut Jésuite
 „ à l'âge de vingt ans. . . . (*) Le pere de No-
 „ note étoit un brave & renommé Crocheteur
 „ de Befançon. Ne vaudroit-il pas mieux pour
 „ son fils, scier du bois honnêtement, que d'al-
 „ ler de Libraire en Libraire chercher quelque
 „ dupe qui imprime ses Libelles. On avoit be-
 „ soin de *Nonote* pere, & point du tout de
 „ *Nonote* fils. . . . (**) Je veux & je dois
 „ apprendre au Public, qu'un nommé *Nonote*,
 „ ci-devant Jésuite, fils d'un brave Crocheteur,
 „ a depuis peu, dans le style de son pere, sou-
 „ tenu que „ &c.

Un ami de M. l'Abbé *Nonote* ayant publié
 une Lettre pour confondre M. de Voltaire au
 sujet des mensonges impudens qu'il avoit avan-
 cés sur le compte de cet honnête Ecclésiastique,
 M. de Voltaire attribuant cette Lettre à M. l'Ab-
 bé *Nonote* lui-même, lui répondit, non par
 une rétractation, mais par des turlupinades dont
 voici des échantillons. « Comment peux-tu te
 plaindre que j'aie relevé que ton cher pere étoit

(*) Les Honnêtetés littér. par Volt.

(**) Guerre de Geneve, par Voltaire, chant 3,

» Crocheteur , quand ton style prouve si évi-
» demment la profession de ton cher pere ?
» *Loquela tua manifestum te facit.* Je n'ai pas
» voulu t'outrager en disant qu'on a vu ton cher
» pere scier du bois à la porte des Jésuites ;
» c'est un métier très-honnête , & plus utile au
» Public que le tien , sur-tout en hiver, où il
» faut se chauffer Tu nous étales quelques
» quartiers de terre que tes parens ont possédés
» près de Befançon ; tu te vantes d'avoir des
» armoiries : ah ! mon cher ami, où est l'humili-
» lité chrétienne ? l'humilité si nécessaire aux
» douceurs de la société ? Tu tiens tou-
» jours aux grandeurs du monde en qualité de
» Jésuite ; mais en cela tu n'es pas Chrétien . . . »
Il convenoit bien à Voltaire de tenir un pareil
langage , lui qui ne laissoit jamais échapper
l'occasion , & qui la faisoit naître si souvent,
d'entretenir le Public de ses relations avec les
Rois , les Ministres , les Généraux d'armées , &c.
sur-tout quand , dans une circonstance où on
ne lui faisoit pas grand tort (*), il s'exprimoit

(*) On disoit que Voltaire étoit fils d'un Porte-clef au Parlement de Paris , tandis qu'il n'y a pas de tel emploi au Parlement , & que son pere étoit ancien Notaire au Châtelet.

ainsi : *Je ne dois pas rester muet, lorsqu'on m'attaque sur ma naissance. . . . Il y a de la lâcheté de fouiller dans les affaires des familles, pour critiquer un Ouvrage. . . .* « Considere un peu, » Nonote, quelle est l'infamie de tes procédés. » Tu fais d'abord un Libelle contre M. de Voltaire que tu ne connois pas. (Ce Libelle n'est autre chose que *les Erreurs de M. de Voltaire.*) « Tu le fais imprimer clandestinement » à Avignon, chez le Libraire *Fez*, contre les » Loix du Royaume. Tu offres ensuite de le » vendre à M. de Voltaire lui-même pour mille » écus; & quand ta lâche turpitude est découverte, tu oses dire, dans un autre Libelle, » que le Libraire *Fez* est un coquin. » Mensonges que tout cela. Quand il seroit vrai que le Libraire *Fez* auroit écrit à Voltaire la Lettre que celui-ci rapporte dans ses *Honnêtetés Littéraires*, cette Lettre ne prouveroit point que M. l'Abbé Nonote eût fait à Voltaire une pareille proposition, puisqu'il n'y est nullement question ni de M. Nonote, ni de l'Auteur du Livre dont on offre tous les Exemplaires à Voltaire pour la somme de mille écus.

Nous terminerons cet article par la réfuta-

tion des mensonges qu'offre la citation suivante, tirée du *Pyrrhonisme de l'Histoire*, chap. 38.

« Un de ces misérables Jésuites ne s'est pas
 » contenté d'écrire contre tous les Parlemens
 » du Royaume, du style dont *Guignard* écrivit
 » contre *Henri IV*: ce fou vient de faire impri-
 » mer un Ouvrage contre presque tous les Gens
 » de Lettres illustres, & toujours dans le dessein
 » de venger Dieu, qui pourtant semble un peu
 » abandonner les Jésuites. Il intitule sa rapsodie,
 » *anti-philosophique*: elle l'est bien en
 » effet; mais il pourroit bien l'intituler aussi,
 » *anti-humaine*. Croiroit-on bien que cet Ener-
 » gumene, à l'article Fanatisme, fait l'éloge de
 » cette fureur diabolique? Il semble qu'il ait
 » trempé sa plume dans l'encrier de *Ravaillac*. »

Il est faux que M. l'Abbé Nonote ait écrit contre tous les Parlemens, ni contre un seul Parlement. On ne lui a même pas attribué aucun des Ouvrages qui ont paru pour la défense des Jésuites.

Il est vrai que dans le *Dictionnaire anti-philosophique*, pour servir de commentaire & de correctif au Dictionnaire philosophique, & aux autres Livres qui ont paru de nos jours

contre le *Christianisme*, on attaque des Ecrivains célèbres ; mais on les y attaque avec une politesse & un ménagement qui auroient dû servir d'exemple à l'Ecrivain qui en calomnie l'Auteur. Cet Ouvrage est consacré à la défense de la Religion : il falloit donc nécessairement repousser les coups qu'on lui a portés dans les Ecrits des nouveaux Philosophes.

Il n'est pas vrai que l'Auteur de ce Dictionnaire fasse l'éloge du *Fanatisme*. Cet article est tiré mot à mot des Œuvres de J.-J. Rousseau, qui n'a jamais loué cette abominable fureur ; mais qui a fait sentir avec raison qu'elle étoit moins funeste aux nations que l'Athéisme qui détruit les mœurs, non en tuant les hommes, mais en les empêchant de naître, en les détachant de leur espèce, & en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi pernicieux à la population qu'à la vertu.

C'est au Lecteur à décider maintenant à qui il doit donner les titres de *Menteur*, de *Calomniateur*, de *Libelliste*, que M. de Voltaire a si souvent prodigués à M. l'Abbé Nonote.

FRÉRON.

La haine de Voltaire contre feu Fréron date de 1760, époque à laquelle ce célèbre Journaliste donna, dans l'*Année littéraire*, l'extrait de la Comédie de Voltaire, intitulée, *la Femme qui a raison*. Cette Piece est encore aujourd'hui si médiocre, qu'elle n'a jamais pu être jouée par les Comédiens. Voltaire ne laissa pas d'être indigné que Fréron eût osé la critiquer. Dès ce moment il ne cessa de répandre dans le Public un déluge de Satyres & de Libelles contre lui. Presque toutes ces Satyres sont atroces. Nous ferions un volume au lieu d'un chapitre, si nous voulions rapporter tous les mensonges calomnieux qu'elles présentent. Il y est traité de *Gueux*, de *Gredin*, de *Polisson*, d'*Homme vil*, d'*Ivrogne*, &c. La vérité est que ce Journaliste avoit des mœurs pures, un caractère doux & aimable qui le faisoit rechercher; il jouissoit de l'estime de tous ceux qui le connoissoient. Voltaire lui reproche pourtant en vingt endroits de ses Ouvrages, d'avoir été enfermé plusieurs fois à Bicêtre, où de sa vie M. Fréron n'avoit mis le pied. Il l'accuse d'avoir sans cesse

employé, dans ses Critiques, *la fraude & l'imposture*; tandis que le seul reproche qu'on eût pu lui faire, seroit d'avoir jugé quelquefois certains Auteurs avec trop de sévérité, & certains autres avec trop d'indulgence; mais, quel Ecrivain périodique est exempt de ce défaut? Enfin, on fait que Voltaire poussa la fureur contre ce Journaliste, jusqu'à le produire sur le Théâtre, dans *l'Écossaise*, où, sous le nom de Wasp, il lui fait jouer un personnage si odieux, que l'invention même de ce rôle est humiliante pour l'inventeur. Mais si la multitude ignorante & légère n'a pas rougi de donner des applaudissemens à cette Comédie, où les regles de l'art & celles de la décence & de la justice sont également violées, le petit nombre de gens sages & vraiment éclairés n'a eu garde de souscrire à ces éloges, qui sont la honte de ce siècle philosophe.

Toutes les classes de la Littérature se sont réunies pour réclamer contre la licence & le succès du *Mariage de Figaro*: les Philosophes, comme leurs Adversaires, ont élevé leur voix pour venger le Théâtre & les mœurs de la nation, de l'outrage que leur fait la multitude des représentations de cette Piece;

& presque aucun Littérateur n'osa dans le tems s'élever contre une Piece qui est un véritable Libelle ; contre une Piece où l'on jouoit sur la Scene , non les ridicules ou les vices généraux de la société , mais la personne même d'un citoyen connu & désigné, d'un homme de Lettres, qui consacroit ses lumieres & ses talens à la défense des principes du goût & de la Religion, d'un Ecrivain laborieux & utile, Membre de plusieurs Académies, honoré de la protection & des bontés de plusieurs Princes, &c. ! Au contraire, la plupart d'entre eux se sont empressés d'approuver cette violation de toutes les bienséances ; les Philosophes sur-tout y ont applaudi avec transport, eux qui prêchent la tolérance, & qui, pour la moindre critique qu'on se permet à leur égard, crient à l'injustice, au blasphème, à la persécution. Mais, comme l'a fort bien observé un de leurs plus courageux (*) Adversaires, « malgré les invectives de M. de Voltaire, les ennemis mêmes de M. Fréron ne peuvent lui refuser d'avoir

(*) M. l'Abbé Sabatier de Castres, dans le *Tableau philosophique de l'Esprit de M. de Voltaire.*

» du moins respecté dans ses Ecris, la Reli-
» gion, les loix & les mœurs ; & les amis ou
» les admirateurs de M. de Voltaire sont forcés
» de convenir qu'il a souvent méconnu l'une &
» les autres. Les ennemis de M. Fréron ne peu-
» vent nier qu'il n'ait fait usage de son droit,
» en critiquant les productions qu'on livre au
» Public ; & les partisans de M. de Voltaire ne
» feront jamais assez aveugles pour soutenir que
» toutes les siennes soient irréprochables, ou à
» l'abri de la censure. Les ennemis de M. Fré-
» ron n'ont pu méconnoître, dans la plupart de
» ses Critiques, le sel, l'agrément, la justesse,
» la décence, qui doivent caractériser le Jour-
» naliste & l'honnête homme ; & les enthousiastes
» de M. de Voltaire sont contraints d'avo-
» uer que ses attaques ou ses défenses n'annoncent
» souvent que le sarcasme, la malignité,
» la calomnie, la fureur. Les ennemis de M.
» Fréron ont toujours eu le dépit de le voir
» supérieur aux coups qu'on lui a portés ; &
» les zélateurs de M. de Voltaire ont eu très-
» souvent la confusion de le voir au-dessous de
» tous les coups qu'on auroit pu lui porter. »

LARCHER.

Ceux qui ne connoïtroient M. Larcher que par les déclamations de Voltaire, ou qui jugeroient par elles de son personnel, en auroient une idée entièrement opposée à la vérité. Cet Erudit ayant apperçu dans la *Philosophie de l'Histoire*, une infinité d'ignorances & d'erreurs en publia une Critique sous le titre de *Supplément* audit Ouvrage. M. de Voltaire, toujours plein de tendresse pour ses productions en tout genre, se déclara ouvertement contre la Critique & le Critique, dans une Réponse intitulée, *Défense de mon Oncle*. Il traita, selon sa coutume, la Critique, de Libelle, & appella l'Auteur *Cuistre, Pédant, Paillard, infâme Débauché, Pédéraste*; & après l'avoir accusé de sodomie & de bestialité, il pourra bien s'arriver, lui dit-il, pareille aventure qu'à feu M. Duchaufour. (*) Quelles horreurs! . . . Elles sont d'autant plus criminelles, que les Ecrits & la conduite de M. Larcher ont toujours été

(*) *Défense de mon Oncle*. Chap. 3, 5 & 7.

irréprochables du côté des mœurs, & que depuis ces infâmes imputations, l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres s'est fait un honneur de le recevoir parmi ses Membres. Les mensonges, les calomnies, les abominations coûtoient si peu au Précepteur des Rois & des nations, que, quoique M. Larcher n'ait jamais été marié, il n'a pas laissé de l'accuser, dans son *Epître à M. d'Alembert, de prostituer sa femme & sa fille*. C'est ainsi qu'il le fait Répétiteur du College Mazarin, quoique la fortune de M. Larcher lui ait permis d'avoir lui-même des Répétiteurs.

Pendant, ces mensonges, ces obscénités se trouvent, sans aucun correctif, dans toutes les dernières Editions des Œuvres de Voltaire, même dans celles qu'on a publiées depuis sa mort. Pour peu que ses Editeurs eussent été jaloux de sa gloire, n'auroient-ils pas dû proscrire & rejeter ces infamies? Mais loin d'en purger la collection de ses Ouvrages, ses derniers Editeurs y ont ajouté d'autres pamphlets non moins scandaleux, que Voltaire n'avoit osé exposer au grand jour, quelque mépris qu'il eût déjà montré pour le public, & qu'on ne peut

lire, en effet, sans éprouver des mouvemens d'indignation & d'horreur.

L'Abbé SABATIER DE CASTRES.

Parmi les Adverfaires de la Philosophie moderne, M. l'Abbé Sabatier de Castres est fans contredit un de ceux qui ont montré le plus de courage & obtenu le plus de succès. Le *Tableau de l'Esprit de M. de Voltaire*, & les *Trois Siecles de la Littérature Françoisé*, en font la preuve. On connoît de ce dernier Ouvrage plus de vingt réimpressions, outre les cinq publiées à Paris, chacune avec des changemens & des augmentations analogues à l'état présent de notre Littérature.

Un Auteur qui déclare la guerre à une Secte accréditée, qui élève sa voix en faveur des vrais principes, qui combat les usurpations du mauvais goût, qui rappelle les esprits à la Religion & à la justice; un tel Auteur, dis-je, devoit nécessairement s'attendre à trouver bien des contradicteurs: aussi M. l'Abbé Sabatier ne s'étoit-il pas dissimulé les suites de son entreprise; il les avoit prévues, & n'en avoit point

été effrayé. Pour faire connoître les mensonges imprimés contre lui, il nous suffira d'extraire de ses Ouvrages les morceaux où il en parle lui-même.

« A peine les *Trois Siecles* ont-ils paru, dit-il
 » dans une de ses (*) Lettres, que tout l'Olympe
 » Philosophique & tous les marais du Parnasse
 » se sont soulevés contre moi. J'ai été déclaré
 » profane, sacrilege, frénétique. Les Bureaux
 » d'esprit & les Cafés ont retenti d'anathèmes &
 » de malédictions contre le Téméraire qui osoit
 » manquer ainsi de respect aux Dieux de la Lit-
 » térature. . . . Les Philosophes ont voulu faire
 » arrêter mon Livre; mais le succès n'a pas
 » répondu à leurs démarches. Les honnêtes
 » gens eussent été surpris & révoltés de voir le
 » cri d'un Citoyen étouffé, précisément parce
 » qu'il oppoisoit la voix de la raison à celle du
 » délire. Le Gouvernement est trop désabusé &
 » trop sage, pour n'avoir pas senti qu'il lui im-
 » porte peu que de plats Ecrivains soient redres-
 » sés, & beaucoup, que de mauvais Raisonneurs
 » soient confondus.

(*) Adressée à M. Fabre du Vernai, & imprimée à la fin du IV^e. tom. des *Trois Siecles*, édit. Ve.

» Du Cabinet des Ministres j'ai été traduit
» par M. d'Alembert au Tribunal de l'Acadé-
» mie. Son but étoit de la porter à solliciter
» des ordres contre ma liberté, sous prétexte
» que les hommes que je décriois, étoient
» des hommes de génie, & la gloire du génie
» françois. Vous jugerez sans doute qu'il a fallu
» la croire bien bonne, cette Académie, pour
» compter assez sur son zele à épouser, à titre
» d'intérêt général, quelques intérêts particu-
» liers. La tentative a été aussi stérile qu'elle
» étoit absurde.

» Moi, décrier des hommes de génie ou des
» Ecrivains vraiment supérieurs! Les Descartes,
» les Malebranche, les Pascal, les Corneille,
» les Racine, les Moliere, les Lafontaine, les
» Despreaux, les Bossuet, les Fénelon, les Bour-
» daloue, & tant d'autres, n'ont-ils pas reçu de
» ma part les hommages dus à la supériorité
» de leurs talens, & au véritable honneur qu'ils
» font à la nation?

» D'un autre côté, pendant que l'Académie
» se montroit sourde aux sollicitations de son
» Secrétaire, des Lettres anonymes, c'est-à-

» dire, des torrens de fiel, d'injures & de
 » grossièretés, sont venus m'exhaler la fureur
 » des Subalternes, & peut-être même des Chefs
 » du parti offensé. Que ne puis-je mettre sous
 » les yeux du Public ces monumens de dé-
 » mence ! Il y verroit l'amour-propre des Au-
 » teurs bien plus avili par les bassesses de son
 » dépit, qu'humilié par les atteintes de ma
 » critique.

— » On s'est fait, pour me décrier, des for-
 » mules très-commodes, faciles à retenir, &
 » qui n'exigent aucune discussion. Les *Trois*
 » *Siecles*, dit l'un, sont détestables ; c'est une
 » plate compilation, le cri d'un Energumene.
 » L'Abbé Sabatier, dit l'autre, n'en est point
 » l'Auteur ; c'est un Vicaire de Paroisse (*)

(*) Le Vicaire, à qui les ennemis de l'Abbé Sabatier ont voulu faire honneur, sinon des *Trois Siecles*, du moins de quelques articles de cet Ouvrage, se nommoit Martin, & est mort en 1776. L'Abbé Sabatier croyant son honneur intéressé à détruire ce bruit, déclara du vivant de ce Vicaire, que personne n'avoit eu part à son travail, & désa tout Littérateur connu & inconnu d'oser avancer qu'il lui eût fourni par écrit la moindre observation dont il eût fait usage. Ce *désa*, contre lequel le Vicaire ni aucune autre personne n'a réclamé, ne fut point fait secrètement : il fut publié en 1773, avant la seconde édition des *Trois Siecles*, dans le *Mercur de France*, dans le *Journal des Beaux-Arts*, dans les *Annonces & Affiches pour la Province*, & dans plusieurs autres Feuilles périodiques.

» avec lequel il a été lié. Le connoissez-vous ;
» dit un troisieme ? J'en suis assuré ; il ne pense
» pas ce qu'il écrit.

» Après les déclamations ont paru les Criti-
» ques : & quelles Critiques ! La personnalité
» y est substituée à la raison directe , l'injure
» mise à la place de la justification, un faux
» air de dédain opposé à la justice du reproche. . . .

» Les Libelles ont succédé aux Critiques.
» On en a publié de toutes les especes, & sous
» toute sorte de noms ; mais comme les Phi-
» losophes n'ont, pour décrier leurs Adversai-
» res, qu'une somme bornée d'inventions & de
» mensonges, qu'ils répètent sans cesse en mille
» manieres différentes, tous ces Libelles ren-
» ferment les mêmes injures, les mêmes calom-
» nies, les mêmes absurdités. Voulez-vous con-
» noître les principales impostures qu'on y dé-
» bite contre moi ? Lisez les dernieres pages du
» *Discours préliminaire* de la quatrieme édi-
» tion des *Trois Siecles*, les articles *Condorcet*
» & *Helvétius*, ainsi que les *Lettres* qui termi-
» nent le quatrieme volume.

» Croiriez-vous que dans un de ces Libelles

» vraiment philosophiques , on m'ait sérieuse-
 » ment reproché mon peu de fortune , & atta-
 » qué du côté de la naissance ? On a peut-être
 » voulu faire entendre que , pour fronder la
 » Philosophie , il falloit , avant routes choses ,
 » produire des Titres de Noblesse , comme lors-
 » qu'il s'agissoit de combattre en champ clos.
 » Je ne vous dirai point qu'il est peu de mes
 » Adversaires avec qui je ne pussé combattre
 » à armes égales sur cet article ; je vous ferai
 » seulement remarquer combien cette Philoso-
 » phie , qui affiche la sublimité des sentimens ,
 » devient extravagante quand elle se sent blef-
 » sée : c'est un ballon gonflé d'air , qui n'a de
 » consistance que jusqu'à ce qu'une piqûre en
 » décele le vide. »

La maniere favorite de M. de Voltaire pour
 décrier les Auteurs qui ont osé critiquer ses
 Ouvrages , n'est pas seulement de les injurier ,
 mais de dénaturer leurs Critiques , & de leur
 faire dire ce qu'ils n'ont jamais dit ni pensé.
 C'est ainsi que , dans ses *Notes sur le Dialogue
 de Pégase & du Vieillard* , il reproche à

M. l'Abbé Sabatier d'avoir imprimé que l'Auteur de *la Henriade* a pillé ce Poëme dans celui de *Clovis* par Saint-Didier, & le *Siecle de Louis XIV*, dans les *Annales politiques* de l'Abbé de Saint-Pierre, tandis que le *Clovis* ne parut que trois ans après la *Henriade*, & que les *Annales* ne furent publiées qu'en 1767, c'est-à-dire, quinze ans après le *Siecle de Louis XIV*, dont la premiere édition parut en 1752.

1°. L'Auteur des *Trois Siecles* n'a point dit, & n'a pu dire, que M. de Voltaire eût pillé la *Henriade*; il a seulement avancé que ce Poëte avoit puisé dans le Poëme de *Clovis* quelques idées, telles que la tournure de l'Invocation à sa Muse, & l'idée du Songe de Henri IV; & il le prouve en citant les Vers de S. Didier. Car, quand il seroit vrai que le Poëme de *la Ligue* eût précédé de trois ans celui de *Clovis*, l'observation de l'Auteur des *Trois Siecles* n'en demeure pas moins juste, s'il est vrai, comme on peut s'en convaincre, que la premiere édition de la *Henriade*, publiée sous le nom de *la Ligue*, ne ressemble presque en rien aux éditions suivantes.

2°. L'Auteur des *Trois Siecles* n'a pas dit non plus que Voltaire eût pillé son *Siecle de Louis XIV*, dans les *Annales politiques de Louis XIV* par l'Abbé de Saint-Pierre; il dit seulement que c'est dans cet Ouvrage qu'il a puisé l'idée du sien; & il appuie cette observation par un court parallele de l'un & de l'autre. Quand il seroit vrai que les *Annales* n'eussent été publiées qu'en 1767, il est bien évident que l'imitateur n'est pas l'Abbé de Saint-Pierre, puisqu'il étoit mort dès 1743, c'est-à-dire, neuf ans avant la publication du *Siecle de Louis XIV*. D'ailleurs, nous avons sous les yeux une Lettre de M. de Voltaire à M. l'Abbé Dubos, écrite de Cirey le 30 Octobre 1738, & dans laquelle on lit ces propres mots : *L'Abbé de Saint-Pierre a fait un Journal politique de Louis XIV, que je voudrois bien qu'il me confiât; je ne sais s'il fera cet acte de bienfaisance pour gagner le Paradis.*

M. de Voltaire ne s'en est pas tenu là envers l'Auteur des *Trois Siecles* : il lui a reproché d'avoir composé un Livre d'Athéisme, d'avoir

été mis en prison à Strasbourg, & « d'avoir
» outragé avec fureur & déchiré le cadavre
» de M. Helvétius qui l'avoit tiré , dit-il , de la
» plus extrême misere. »

M. l'Abbé Sabatier prit la peine de repousser dans le tems ces imputations aussi fausses qu'odieuses. Il répondit qu'il n'avoit jamais écrit sur l'Athéisme, que pour s'élever contre les Athées; que de sa vie il n'avoit été mis dans aucune prison; que de sa vie il n'avoit vu Strasbourg que sur la carte; & qu'il défioit ses ennemis les plus acharnés, de fournir la moindre preuve du contraire. « Lisez, Monsieur, ajoutoit-il,
» l'article *Helvétius* dans les différentes éditions
» des *Trois Siecles*, & vous verrez si je l'ai
» outragé, je ne dis pas *avec fureur*, comme
» l'assure M. de Voltaire, mais d'aucune ma-
» niere; vous verrez si dans un Ouvrage spé-
» cialement dirigé contre les principes dange-
» reux de la nouvelle Philosophie, il étoit pos-
» sible de s'exprimer avec plus de modération
» sur le Livre de *l'Esprit*. Je me suis acquitté,
» dans cet article, de ce que je devois au Pu-
» blic & à M. Helvétius; de ce que je devois

» au Public , en condamnant des erreurs que
 » l'Auteur lui-même avoit rétractées authenti-
 » quement ; de ce que je devois à l'amitié de
 » M. Helvétius , en passant rapidement sur l'abus
 » de ses talens , en plaignant ses illusions , en
 » rendant justice aux vertus que je lui avois
 » reconnues , & en m'indignant , par intérêt
 » pour lui , contre une fausse Philosophie , qui
 » fut toujours l'ennemie de sa réputation & de
 » son repos.

» Si ce généreux Ami vivoit encore , il ren-
 » droit plus de justice à mes sentimens , &
 » seroit le premier à s'élever contre l'Ecrivain
 » qui lui fait les honneurs de m'avoir tiré d'une
 » *misere* que je n'ai jamais éprouvée. Il diroit
 » que s'il me mit au nombre de ses Pension-
 » naires , après m'avoir appelé dans la Capi-
 » tale , ce ne fut que par estime pour les foibles
 » talens qu'il croyoit voir en moi , & pour me
 » procurer une indépendance qui me donnât le
 » loisir de cultiver les Belles-Lettres. . . . Mais
 » comment M. de Voltaire a-t-il osé m'impu-
 » ter d'avoir outragé M. Helvétius , que j'ai au
 » contraire cherché à excuser , lui qui a attendu

» la mort de cet Ecrivain pour relever les erreurs
 » du Livre de l'*Esprit*, avec une sévérité & une
 » amertume qui décelent plus de haine pour l'Au-
 » teur, que d'amour & de zèle pour la vérité? Li-
 » sez, Monsieur, les *Questions sur l'Encyclopé-*
 » *die* (*); & si vous vous rappelez la manière
 » dont certains Sauvages traitent leurs ennemis,
 » qu'ils mettent en pièces après leur mort, vous
 » aurez une idée de celle dont l'honnête Philo-
 » sophe des Alpes a traité cet Ecrivain, jusques
 » alors l'objet de ses adulations. . . . »

Enfin M. l'Abbé Sabatier, qui est simple
 Tonsuré, qui, dans ses Critiques les plus sévères,
 s'est interdit les personnalités, même à l'égard
 de ses ennemis, n'en est pas moins qualifié de
Prêtre & de *Libelliste*, par M. de Voltaire (**);
 mais ces imputations, ces impostures, &
 beaucoup d'autres non moins absurdes, ne

(*) Tom. VI, pag. 267, 266 & suiv. de l'édition des Œuvres de Voltaire, en
 41 vol. in 8°.

(**) Dans le dix-huitième Chant de la *Pucelle*.

méritent pas une réfutation sérieuse. Les gens éclairés ne peuvent en être dupes : à travers les artifices de la malignité ils savent démêler le mensonge, & repoussent, comme par instinct, les fausses impressions qu'on voudroit leur donner. En un mot, les Hommes de Lettres que M. de Voltaire & ses Partisans se sont efforcés de décrier, doivent se tenir honorés d'une haine si effrénée, & dire avec l'Auteur que nous défendons ici : « que ces Apôtres de la tolérance » me déchirent tant qu'ils le voudront dans leurs » Libelles. & dans les Cercles où ils président ; » leurs calomnies ne m'enleveront jamais l'esti- » me de ceux qui me connoissent ; & l'opinion » de quiconque ne me jugeroit que d'après leurs » imputations, doit m'être indifférente. »



C L É M E N T.

On l'a dit cent fois : quiconque livre ses
Ouvrages au Public, reconnoît chaque parti-
culier pour son juge.

Dès que l'impression fait éclore un Poëte,
Il est esclave né de quiconque l'achete.

M. Clément a donc pu dire son avis sur les Ouvrages dignes de sa critique. Nourri de l'étude des anciens & des bons modèles, non-seulement il a su se garantir de la contagion du mauvais goût, mais il a eu le courage de se déclarer pour le bon goût; & si les différentes Critiques qu'il a publiées, n'annoncent pas une plume agréable & légère, elles prouvent du moins qu'il connoît les vrais principes, & qu'il est en état de les rappeler avec succès. Rien de plus judicieux & de plus sage que ses *Observations* sur quelques Ouvrages publiés de nos jours.

M. de Voltaire, en sa qualité d'Apôtre de la tolérance, & de Prédicateur de la liberté, auroit dû, ce nous semble, prendre la défense de M. Clément, qui n'avoit encore rien écrit contre lui. Au lieu de cela, voulant avoir lui seul le privilège de blâmer & de louer, il le traita de *pauvre garnement* (*), d'*impudent écologiste*, de *pauvre diable*, qui mourant de honte

(*) Dans l'*Épître à M. d'Alembert*, & dans le *Dialogue de Péguse & du Vieillard*.

& de faim, se fit satyrique pour avoir du pain.
 M. Clément, qui jusqu'alors avoit respecté les Ouvrages de Voltaire, en considération de quelques lettres pleines d'admiration pour ses talens, qu'il lui avoit écrites lorsqu'il étoit encore au Collège, ne répondit point à ces injures; mais il se crut dispensé des égards qu'il lui témoignoit par son silence, & il publia sur les meilleurs Ouvrages de cet Ecrivain, des *Lettres* qui, quoique pesamment écrites, offrent une infinité d'observations propres à former le goût de ceux qui se destinent à la Littérature. On sent combien ces Lettres durent aigrir la bile de Voltaire. Il les qualifia de *Libelles aussi affreux qu'absurdes*; il écrivit contre l'Auteur, aux Gens en place, pour tâcher de faire arrêter ses critiques & sa personne; & n'ayant pu obtenir ni l'un ni l'autre, il se déchaîna jusqu'à sa mort contre lui. M. Clément, s'est consolé de cette haine par l'excès de son acharnement, qui, comme il l'a dit lui-même, ne peut que l'honorer aux yeux des gens sensés. « J'ai » trouvé, ajoute-t-il (*), une autre consola-

(*) Dans l'Introduction de ses nouvelles Observations critiques sur différens sujets de Littérature.

» tion, bien plus douce & plus satisfaisante,
» dans l'amitié de quelques hommes de lettres,
» vraiment dignes de ce nom, qui ne le sou-
» tiennent point par des factions ni des partis ;
» mais qui l'honorent par leurs vertus, autant
» que par leur esprit & leur génie. Comme je
» puis défier qui que ce soit d'avoir rien à me
» reprocher contre l'honneur & contre la pro-
» bité, est-il quelque chose qui doive m'em-
» pêcher de me moquer à mon aise des mau-
» vais vers, de la mauvaise prose, & même
» de la mauvaise humeur de ceux que j'ai cri-
» tiqués, en m'abstenant de toute personna-
» lité? »

~~—~~

L'Abbé RIBALLIER.

Quoique M. l'Abbé Riballier n'ait jamais écrit contre M. de Voltaire, M. de Voltaire n'a pas laissé de l'attaquer avec autant d'indécence que d'injustice, dans plusieurs de ses pamphlets,

le regardant comme l'auteur de la *Censure de Béliſaire* par la Faculté de Théologie. Nous favons néanmoins très-poſitivement que M. Riballier, obligé, par ſa qualité de Syndic de la Sorbonne, de préſider à la censure de ce Livre, porta dans cette affaire toute la modération & toute la prudence convenables. Ennemi, par caractère, de la rigueur & des éclats, il ne fit que ſe prêter à un devoir dont il ne pouvoit ſe diſpenſer par ſa place, en laiſſant à l'Auteur qu'on alloit cenſurer, les moyens de ſ'épargner des déſagrémens. Malgré cela, M. de Voltaire ne craignit pas de mettre dans la bouche de cet homme ſage, respecté de ſon Corps, chéri de tous ceux qui le connoiſſent, & honoré de la confiance de la Cour, toutes les extravagances que ſon eſprit imaginoit avec tant de fécondité. C'eſt ainſi qu'on peut regarder le diſcours qu'il lui fait tenir dans les *Honnêtetés Théologiques*. On croiroit que l'Auteur le fait parler dans une aſſemblée d'Energumenes; car il n'y a que des Energumenes qui puiſſent tenir ou entendre ce langage. Nous ne rapporterons pas ce fatras d'impertinences; il ſuffit

d'en présenter le début, pour en donner une idée.

“ Le Syndic Ribaud, Ribaudier ou Riballier,
 ” je ne fais lequel, est le premier qui sonne
 ” l'alarme, comme l'exigeoit le devoir de sa
 ” charge. Il dépêche à tous les Sages-Mâîtres
 ” (*les Docteurs de Sorbonne*) son domestique
 ” fidele, le Régent Coger, dit *coge pecus*, &
 ” le troupeau s'assemble. Le Syndic arrive hors
 ” d'haléine. Après avoir soufflé pendant un
 ” instant, il prend la parole, & expose la
 ” chose en ces termes, &c. ”

Reconnoitroit-on à ce style l'Auteur de la *Henriade*? Ces allusions, ces parodies de nom, ces plaisanteries, sont-elles dignes d'un Ecrivain qui se piquoit de philosophie?
 Le discours qu'on met dans la bouche du Syndic de la Sorbonne, répond à la dignité de cet exorde. On le termine par faire dire à M. Riballier, devant les Docteurs de Sorbonne assemblés, qu'il composera une Critique de *Bélisaire*, où il calomnierá l'Auteur. “ Mon domestique
 ” Coger, lui fait-on conclure, qui régenta la

» Rhétorique aux Quatre-Nations : . . . paroît-
 » tra avoir fait ce Libelle. Si je le donnois
 » sous mon nom, je ne pourrois en être le
 » Censeur, & il ne s'en trouveroit aucun qui
 » voulût l'approuver. . . . Il est vrai que cette
 » petite fourberie pourra me couvrir d'oppro-
 » bre auprès de ce qu'on appelle d'*honnêtes*
 » *gens* ; mais, quand il s'agit de nuire & de
 » se venger, un Théologien doit braver l'igno-
 » minie. »

Quand on veut décrier les gens dans des Libelles, il auroit fallu du moins employer plus de vraisemblance, & les faire parler d'une manière plus conforme à leur caractère & à leur place; mais M. de Voltaire s'inquiétoit fort peu d'observer les bienséances, même celles qu'on appelle oratoires, pourvu qu'il épanchât sa bile.

Mon domestique Coger. Nous ne releverons point l'indécence de cette expression, à l'égard d'un ancien Recteur de l'Université, enlevé trop tôt aux Lettres, à ses amis & à tous les honnêtes gens dont il étoit connu. Quand on a traité

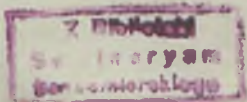
traité J. B. Rousseau, le premier de nos Poètes Lyriques, de *scélérat* & de *monstre*; M. de Maupertuis, de *cuisstre* & d'*écolier*; M. de Pompignan, d'*homme extravagant* & de *plat Auteur*; son frere, l'Archevêque de Vienne, d'*ignorant* & de *calomniateur*; Jean-Jacques Rousseau, de *gredin* & de *chien barbet*; M. Larcher, de *pédéraste* & de *faussaire*; M. de la Beaumelle, de *prédicant* & de *voleur*; l'Évêque Warburton, d'*impie* & de *crocheteur*; le Professeur Vernet, d'*hypocrite* & de *magot*; M. l'Abbé Nonote, de *filz d'un crocheteur* & d'*une blanchisseuse*; M. l'Abbé d'Estrées, de *laquais* & de *filz de laquais*; M. l'Abbé Makarti, d'*apostat* & d'*escroc*; M. l'Abbé Sabatier, d'*athée* & d'*imposteur*; M. l'Abbé Guenée, de *sot* & d'*imbécille*; M. l'Abbé Guyon, de *valet de Libraires*, & de *dernier des hommes*, &c. on peut traiter de *domestique* un Professeur de Rhétorique de l'Université de Paris, sans que le Lecteur y fasse la moindre attention. Tous les termes sont égaux pour un Ecrivain qui confond toutes les notions.

Il est vrai que cette petite fourberie pourra

me couvrir d'opprobre. . . M. l'Abbé Riballier n'a jamais été dans le cas d'employer de pareils manéges. Tout le monde a su que M. l'Abbé Coger est le véritable & l'unique auteur de la Critique de *Bélisaire*, qui parut avant ou après la *Censure* de ce roman ; & personne n'ignore que M. l'Abbé Riballier est trop sage pour se mettre dans le cas d'écrire quelque chose qu'il n'osât avouer : ces tours d'adresse appartenoient en propre à celui qui les a reprochés si injustement à autrui. En effet, les noms supposés d'*Abbé Bazin*, de *Guillaume Vade*, de *Jérôme Carré*, de *Quakre*, de *Russe*, de *Chinois*, de *Ministre Protestant*, de *Rabbin*, d'*Evêque* même, lui ont servi à débiter *incognito* tant d'impertinences, qu'il ne lui étoit pas permis ni d'imputer à d'autres ces honnêtes supercheries, ni de les condamner, s'ils étoient capables de les avoir employées à son exemple.

Après cela, nous nous croyons dispensés de repousser les autres injures que M. de Voltaire a prodiguées à M. l'Abbé Riballier dans d'autres Pamphlets. Nous ajouterons que cet estimable Docteur de Sorbonne, loin de s'en croire

offensé, dit avec les défenseurs de la Religion ;
que Voltaire & les autres prédicateurs de la
tolérance ont attaqués : *His gloriamur inimi-*
citiis.

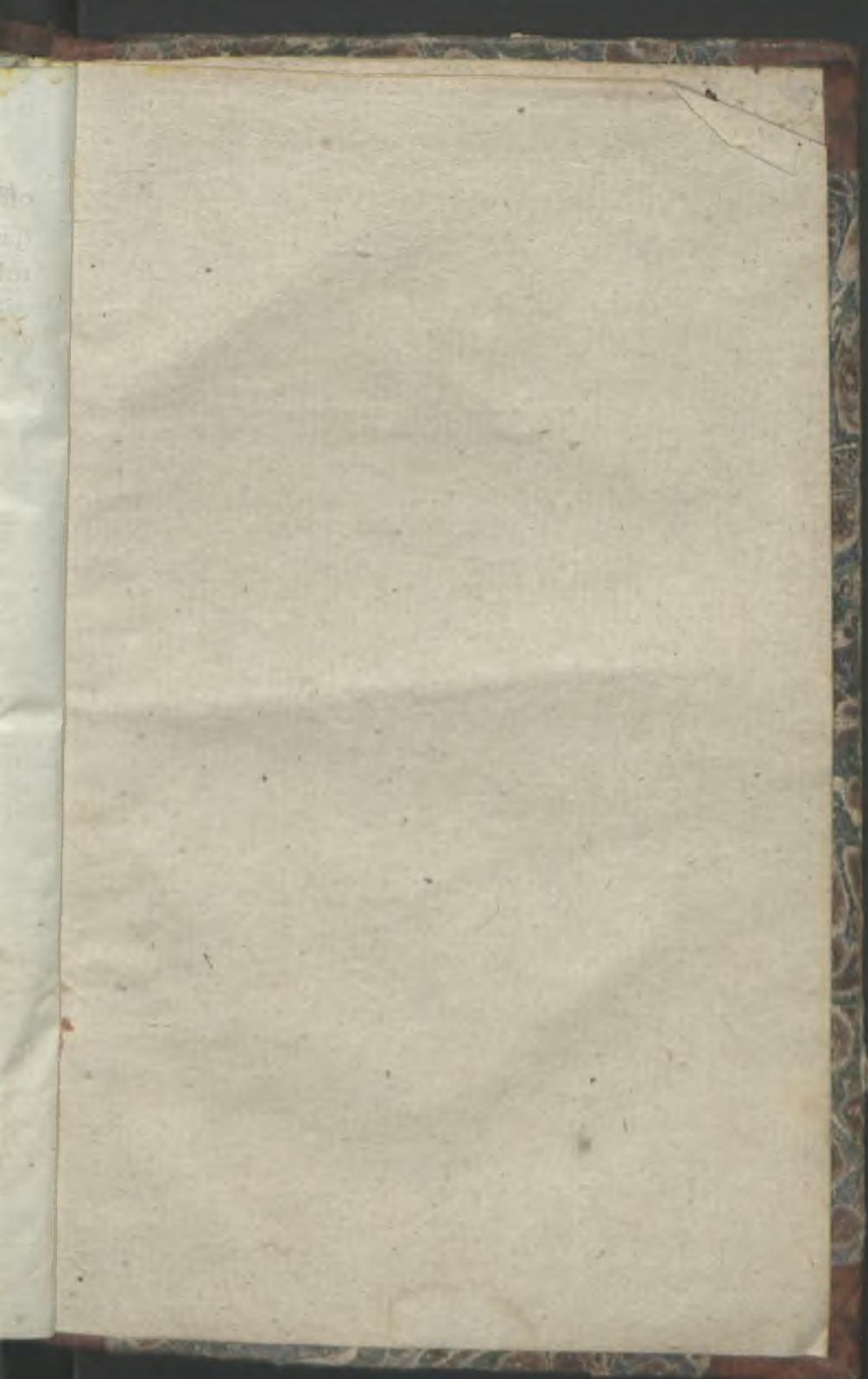


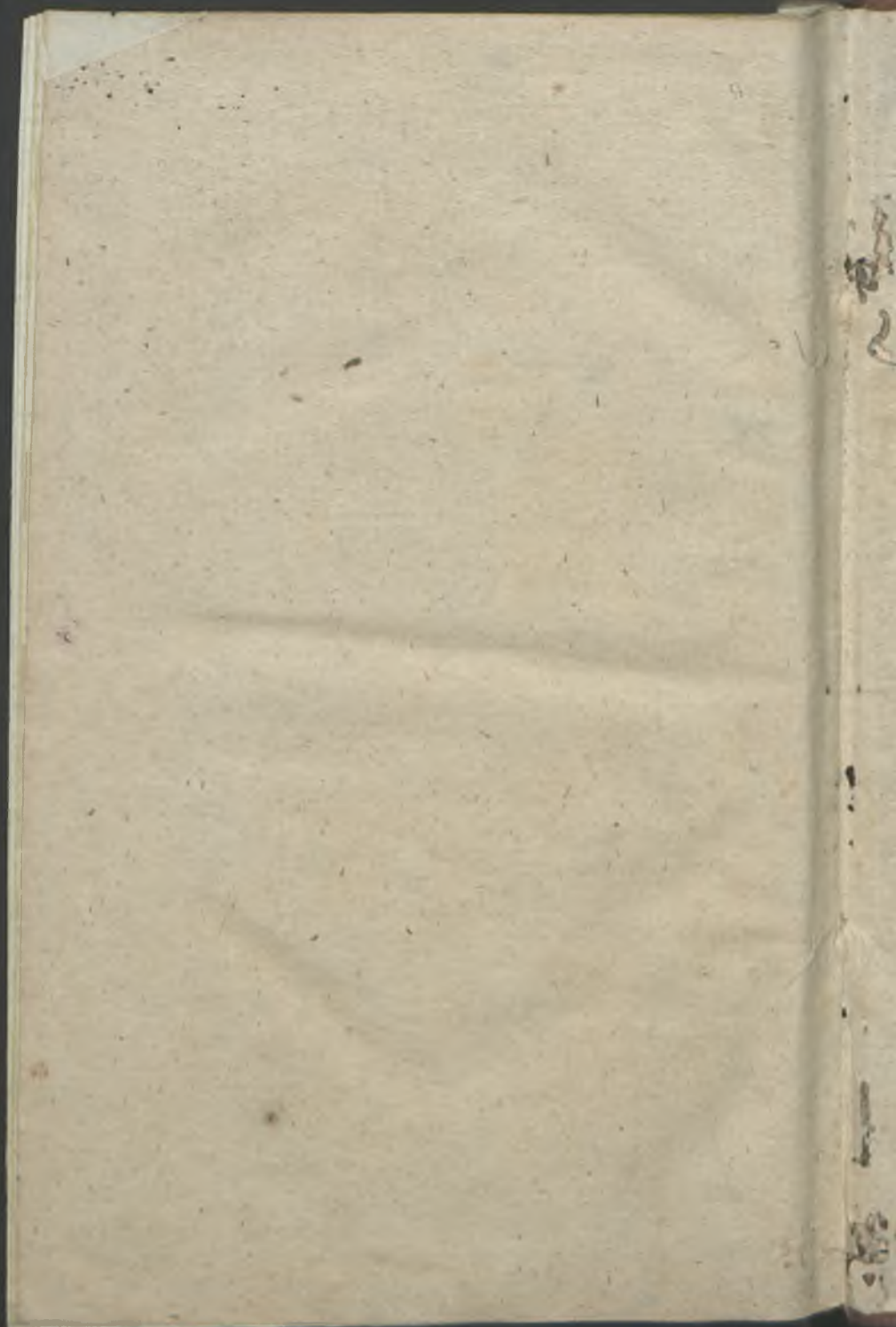
F I N.

1848
The following is a list of the names of the persons who have been admitted to the office of Justice of the Peace for the year 1848.

1848

1848







00042524

